32e ANNÉE - N° 105 - PÉRIODIQUE JUILLET 1987

LA KOUMIA

BULLETIN DE LIAISON DE

ASSOCIATION DES ANCIENS DES GOUMS MAROCAINS ET DES A.I. EN FRANCE

Reconnue d'utilité publique - Décret du 25 février 1958 - « J.O. » du 1er mars 1958
14, rue de Clichy, 75009 PARIS — Tél. : 48-74-52-93
No Commission paritaire : 296-D-73 du 15-5-1972 — Routage 206

COMITÉ DIRECTEUR DE LA KOUMIA

FONDATEURS

Général LAHURE (†), Léonard GARRY (†), Pierre DURAND (†)

PRESIDENTS D'HONNEUR

Général d'Armée A. GUILLAUME (†), généraux GAUTIER (†) (4e G.T.M.), LEBLANC (1er G.T.M.), BOYER de LATOUR(†) (2e G.T.M.), MASSIET du BIEST (†) (3e G.T.M.), PARLANGE (†) (4e G.T.M.), de SAINT-BON (†) (3e G.T.M.), TURNIER (2e G.T.M.), SORE (†) (G.T.M.-E.O.), colonel FLYE-SAINTE-MARIE (†), colonel LUCASSEAU (†).

VICE-PRESIDENTS D'HONNEUR

Michel BOUIS (†), Georges CROCHARD (†), général MELLIER (†), André MARDINI.

SECRETAIRES GENERAUX D'HONNEUR

Jacques OXENAAR(†), col. Gérôme de GANAY, col. Guy de MAREUIL(†), col. Georges GAUTIER(†)

MEMBRES D'HONNEUR

Colonel BEL MADANI, Colonel Jean SAULAY

CONSEIL D'ADMINISTRATION

a) Membres :

MM. le général André FEAUGAS, Georges BOYER de LATOUR, Mme BRAULT-CHANOINE, MM. Gérard de CHAUNAC-LANZAC, Jean-Baptiste EYHARTS, Marcel FAYE, Gérôme de GANAY, Mme GARRET, MM. Yves HUCHARD, Michel LEONET, Marc MERAUD, Léon MERCHEZ, Henry MULLER, André NOEL, André PICARDAT, Maurice RAULT, Me Pierre REVEILLAUD, Jean de ROQUETTE-BUISSON, Yves SALKIN, Jean WARTEL.

BUREAU

Président :	Général FEAUGAS	Tél. :	57-40-40-02
Vice-président :	Léon MERCHEZ	Tél. :	(1) 42-28-31-02
Scrétaire général :	Jean de ROQUETTE-BUISSON	Tél. :	(1) 47-63-36-65
Conseiller administratif :	Yves HUCHARD	Tél. :	(1) 45-53-06-49
Trésorier :	Henry MULLER	Tél. :	(1) 48-47-11-42
Conseiller relations publiques	André NOEL	Tél. :	(1) 47-04-99-20

SECTIONS

b) Membres de droit : MM. les présidents des sections de :

Alsace-Moselle-F.F.A. :	Roger DUMONT	Tél. :	88-69-62-41
Aquitaine :	Commandant SERVOIN	Tél. :	56-80-47-44
Corse :	Capitaine AGOSTINI		
Languedoc :	Commandant Pierre BRASSENS	Tél. :	61-62-82-28
Marseille :	Commandant FILHOL	Tél. :	75-01-35-26
Nice-Côte-d'Azur :	Colonel Georges BERARD	Tél. :	93-81-43-78
Ouest :	Colonel THET	Tél. :	99-51-94-02
Paris - Ile-de-France	Colonel Jean DELACOURT	Tél. :	(1) 39-51-76-68
Pays de Loire :	Colonel DELAGE	Tél. :	41-88-05-11
Pyrénées :	Commandant GUYOMAR	Tél. :	59-02-81-09
Rhône-Alpes :	Colonel MAGNENOT	Tél. :	74-84-94-95
Roussillon-Bas Languedoc :	Commandant CAMRRUBI	Tél. :	68-50-21-77
Vosges :	Lieutenant-colonel J. VIEILLOT	Tél. :	29-65-76-57

Association des descendants : Cdt Georges BOYER de LATOUR Tél. : 94-76-41-26

Commission financière : André NOEL, Mme BRAULT-CHANOINE, Gérard de CHAUNAC-LANZAC.

Comité de direction et de contrôle de Montsoreau : Colonel DELAGE, Commandant DALLONEAU, Mme André PASQUIER.

Entraide : Mme BRAULT-CHANOINE.

Porte-drapeau : Marcel FAYE. — **Porte-drapeau-suppléant :** Pierre PREMOLI.

Secrétariat : 14, rue de Clichy, 75009 Paris. Tél. : (1) 48-74-52-93. — C.C.P. Paris 8813-50 V.

Cotisation annuelle : 150 F.

Pour les membres à vie, le montant de l'abonnement au service du bulletin est fixé à 130 F.

Pour tout changement d'adresse envoyer 3 F en timbres-poste.

Permanence : Mardi et vendredi, de 15 heures à 18 heures au siège.

Correspondance : pour éviter tout retard, la correspondance doit être adressée impersonnellement à M. le Secrétaire général de la Koumia. 14, rue de Clichy, 75009 Paris.

Téléphone : Pour appeler Paris et la région parisienne de la province faire le 16 - 1 puis le numéro à 8 chiffres.

Réunion amicale mensuelle : chaque 3e mardi du mois, de 17 heures à 19 heures, au siège : 14, rue de Clichy, 75009 Paris. Métro : Trinité.

SOMMAIRE

Pages

LE MOT DU PRESIDENT — 3

CONGRES NATIONAL A PERIGUEUX :

— Assemblée générale du 13 juin 1987 :

— Raport moral et d'activité 6

— Bilan financier 12

ACTIVITES DE LA KOUMIA :

— Conseil d'administration du 20 octobre 1987 15

— Cérémonies diverses 16

— « Histoire des Goums », tome II 17

VIE DES SECTIONS :

— Languedoc 19

— Marseille 20

— Nice - Côte d'Azur 22

— Pays de Loire 23

— Pyrénées 23

— Rhône - Alpes 24

— Roussillon - Bas-Langeudoc 26

— Vosges 27

MONTSOREAU :

— C.A. de la Fondation Koumia-Montsoreau, le 12 juin 1987 28

CARNET :

— Naissances 32

— Mariages 32

— Décès 32

— Promotions - Nominations 34

— Récompenses - Distinctions 34

Pages

IN MEMORIAM :

— Colonel Guy de Mareuil, par le lieutenant-colonel Saulay 35
— Colonel Guy Baudot, par Hervé de la Ménardière 37
— Commandant Paul de Combarieu, par le colonel de Kerautem 38
— Commandant Jean Chirouse, par le colonel de Kerautem 39
— Adjudant-chef Jean Boulet, par le lieutenant-colonel Saulay 40

ARTICLES DIVERS :

— Lettres à notre frère Guy Boula de Mareuil par :
— Pierre Chaney 42
— Bertrand de Sèze 43
— Marc Méraud 44
— Jean de Roquette-Buisson 48
— Rhord ekh-khadem, par Pierre Azam 49
— Le sahab, par Bertrand de Sèze 50
— El rhezou el isti'amari, par Jean Saulay 52
— A propos d'El rhezou el isti'amari, par le colonel Bel Madani 57
— Arabes et musulmans à travers le monde, par Jacques Harmel 57
— Le comité des Amitiés africaines, par Jean-Michel Boreux 65
— Pour les petites filles de nos descendants :
— Les jeunes filles de là-bas, par Pierre Azam 69
— Les deux petits nègres, par Pierre Azam 70
— Impressions de voyage au Maroc, par Raymond Filhol 73

BIBLIOGRAPHIE :

— « La guerre du Pacifique », de Ronald Spector, par Pierre Grenaud 78
— « Maroc, Sahara, Algérie » de Roger Duvollet, par Pierre Grenaud 79
— « Les chants de la Tassaout » de Mririda n'Aït Attik, par M. Rault 80
— « De Mogador à Alger via la R.C. 4 » de Roger Fournier, par l'auteur 80

AVIS DIVERS :

— Recherches de témoins ou de camarades 81
— Le colonel Bertrand de Sèze, président du Secours de France 82
— L'aventure volontaire au Maroc 82
— Proposition de voyage au Maroc 82

RENSEIGNEMENTS ADMINISTRATIFS :

— Les pensions de réversion 83
— La retraite du combattant 85

LE MOT DU PRÉSIDENT

(Allocution prononcée lors du dîner du 13 juin 1987 au congrès de Périgueux)

Monsieur le ministre,

Mon général,

Mesdames, mes chers amis,

Souhaitant être entendu de tous et sachant d'expérience combien il est difficile et gênant d'interrompre en fin d'agapes les conversations entre « copains » qui se sont retrouvés, quelquefois après bien des années de séparation, je voudrais dès maintenant accaparer votre attention durant quelques minutes avant de vous abandonner aux délices de retrouvailles souhaitées ou fortuites dans une ambiance de détente au sein de la grande famille que constitue la Koumia.

Je veux tout d'abord remercier de leur présence ce soir parmi nous :

— *le colonel ABADIE auquel je dois d'être resté près de vingt ans aux Affaires indigènes, qui m'a appris à aimer passionnément mon métier et à qui je suis heureux de pouvoir exprimer publiquement toute ma reconnaissance ;*

— *le général GRANGER, membre éminent de l'Association de nos descendants, commandant de la division « Aquitaine » durant encore quelques jours avant d'assumer de hautes fonctions à Paris, auquel me lie une amitié de plus de vingt-cinq ans, puisqu'il était en 1960 à la tête d'une des compagnies du régiment de tirailleurs que j'avais l'honneur de commander, tandis que je fus l'heureux témoin des premiers pas de Mme GRANGER au sein de la famille militaire au moment où je quittais mon commandement pour rejoindre le poste d'attaché des forces armées à Téhéran et Kaboul ;*

— *le colonel ROUGIER, représentant M. GUÉNA, auquel je remets en votre nom une « koumia » d'honneur, en reconnaissance des services rendus à notre association ;*

— *je remercie également le colonel FROISSARD de BROISSIAT, commandant le 5e Chasseurs, pour l'aide qu'il a bien voulu nous apporter par la participation, à nos cérémonies, de la fanfare de son régiment ;*

— *le colonel MARQUET, délégué militaire départemental de la Dordogne, dont l'amicale compréhension a facilité le déroulement de notre cérémonie au monument aux morts ;*

— *le commandant et Mme SERVOIN qui, animés tous deux d'un dévouement au-dessus de tout éloge, aidés sur place par le colonel et Mme TENAILLON, ont organisé cette réunion malgré leur éloignement de Périgueux ;*

— *vous tous enfin qui, par votre présence ici ce soir, prouvez la vitalité de notre association, vous, mesdames, en particulier dont les sourires illuminent nos retrouvailles. « De la femme vient la lumière », écrivait Aragon dans le* Roman inachevé *et le soir comme le matin autour d'elle tout s'organise ».*

Réélu cet après-midi à la présidence de notre association je tiens à vous exprimer ma reconnaissance pour la confiance que vous n'avez pas cessé de me témoigner durant neuf années et que vous venez de me renouveler pour la dixième année consécutive, et à vous assurer tant de ma fidélité à notre devise que de ma disponibilité à la Koumia autant que mes forces vieillissantes me permettront de lui être de quelque utilité.

Si j'emploie, pour la première fois sans doute, cette formule qui peut paraître quelque peu ambiguë à certains, c'est qu'en effet ne me semble plus lointain le temps où il nous faudra transmettre le flambeau.

Les premiers mois de cette année ont été, hélas, jalonnés de nombreux deuils qui ont frappé au sein même de notre conseil d'administration ; et nul d'entre nous ne peut oublier en particulier parmi tant d'autres les grandes figures des colonels GUIGNOT, HOOK et de MAREUIL, ni celle du commandant PASQUIER, conservateur dévoué de notre musée. Les vides se font de mois en mois plus nombreux dans nos rangs et ont amené vos administrateurs à envisager de mettre en défaut le théorie mathématique des parallèles en faisant se renconter sans heurt, en asymptote, la Koumia et l'Association de ses descendants pour assurer la pérennité de l'amitié franco-marocaine dans le respect de nos traditions.

Au Moyen Age un chroniqueur questionnait des ouvriers sur un chantier de cathédrale : « Que fais-tu ? » demanda-t-il. « J'entasse des pierres » dit le premier. « Je gagne ma vie » dit le second. « Je bâtis une cathédrale » proclama fièrement le troisième. Ainsi pouvons-nous avoir suivant notre humeur, selon la qualité de nos emplois mais surtout selon notre regard intérieur une appréciation fort différente de notre labeur quotidien. Mais il est certain que dans tous les cas, même les moins favorables, même à la retraite, nos efforts humains les plus variés peuvent avoir une valeur créatrice. Ils servent à construire, nos propres existences d'abord, elles ne nous sont pas données d'emblée, nous les construisons peu à peu, jour après jour ; nos communautés humaines

aussi, de la famille à la patrie, en passant par la Koumia, en ce qui nous concerne, sont en grande partie ce que nous les faisons. La matière brute à partir de laquelle nous construisons est souvent lourde d'habitudes et de préjugés et parfois difficile à manier. Pour dépasser le stade de l'intention ou de l'ébauche il faut du bon sens, mais aussi de la peine, de la persévérance, et surtout de l'enthousiasme. Cependant le jeu en vaut la peine, car la grandeur de l'homme n'est-elle pas de porter en soi un projet et d'anticiper sur l'avenir ?

« La vie ne peut se comprendre qu'en se penchant sur le passé certes, mais elle ne peut se construire qu'en regardant vers l'avenir ». « Vous serez aussi jeunes que votre foi, aussi vieux que votre doute », disait MacArthur aux officiers de son état-major.

C'est dans cet esprit que ce soir je demande à tous, jeunes et moins jeunes, d'aider de leurs conseils les administrateurs de nos deux associations élus ou réélus ce jour, et dont la mission essentielle sera de mettre à profit le mandat qui vient de leur être confié pour réaliser progressivement la fusion de la Koumia et de l'Association de ses descendants au mieux des intérêts de tous et dans la fidélité à nos traditions.

C'est dans cet esprit, abolissant toute frontière de générations que je souhaite vous voir passer cette soirée et vivre ensemble demain de chaudes heures d'amitié dans ce merveilleux Périgord parsemé de tant de magnifiques châteaux que la légende veut qu'ils y aient été répandus un certain 24 décembre par un Père Noël soucieux de s'alléger, en y déversant une hotte entière, avant de regagner le Paradis.

Faisons de ces deux journées « la réunion de la fusion » dans la camaraderie et l'évocation de nos souvenirs, plus que jamais fidèles à notre devise : « ZIDOU L'GOUDDAM ! » et soyez généreux pour notre tombola dont le produit sera cette année, à la demande du président de la section Aquitaine, versé à la recherche contre le cancer.

Périgueux, le 13 juin 1987.

Général FEAUGAS.

CONGRÈS NATIONAL DE PÉRIGUEUX DES 13 ET 14 JUIN 1987

Assemblée générale de la Koumia

RAPPORT MORAL PRÉSENTÉ PAR LE PRÉSIDENT

Mes chers amis,

Je déclare ouverte l'assemblée générale 1987 de la Koumia et vous précise que nous sommes appelés à délibérer et à prendre des décisions en toute légalité, le nombre des présents étant de 119 auxquels s'ajoutent 145 pouvoirs, soit un total de 264 pour un quorum exigé de : 256 .

Avant de vous exposer, comme chaque année, et pour la dixième fois consécutive, la situation de notre association il me paraît opportun de vous donner connaissance de la liste de nos camarades qui m'ont demandé d'excuser leur absence aujourd'hui au milieu de nous, pour des raisons très diverses : de santé, d'éloignement, familiales et autres. Le général Leblanc, depuis peu dans la Creuse et dont les déplacements sont de plus en plus pénibles ; le général Turnier, tenu de demeurer auprès de son épouse fortement handicapée par une douloureuse arthrite ; le général Vautrey, dont les années ne font qu'accroître les séquelles des blessures ; le général Salkin, Mme Brault, notre ami Muller qui, succombant une fois de plus au charme de son épouse, a préféré la suivre pour découvrir l'Autriche plutôt que la Dordogne, mais son adjoint Michel Pasquier est là pour recevoir les cotisations et dons. Nous ont également demandé d'excuser leur absence nos amis : de Villeneuve, Fougerolles, Conchon, Reffas, enfin vos administrateurs : Noël, Léonet, Huchard et notre conseiller littéraire Méraud, ainsi que le général Renaud et le colonel Bérard et... j'en oublie que je prie bien amicalement de m'excuser de ne pas les citer. Tous ceux-là nous ont écrit être aujourd'hui particulièrement de tout cœur avec nous, mais il faut leur adjoindre, hélas, tous ceux qui nous ayant quittés pour le « Paradis des goumiers » sont demeurés dans nos cœurs et en particulier ceux qui étaient encore au milieu de nous lors de l'assemblée générale de 1986. En témoignage de reconnaissance pour les exemples qu'ils nous ont donnés, je vous demande d'observer avec moi une minute de silence, faisant le serment de poursuivre notre route sur la voie qu'ils nous ont tracée, non seulement dans le respect mais dans la défense et le soutien actif des valeurs qui ont fait la grandeur de la France et lui ont valu sa place privilégiée dans le monde.

(Minute de silence).

C'est dans cet esprit de fidélité à nos traditions mais également à notre devise : « Allez de l'avant » que votre bureau, au dévouement duquel je tiens à rendre ici un hommage particulier, a œuvré durant l'année écoulée en vue d'accroître le rayonnement de la Koumia tout en renforçant sa cohésion, amicalement

soutenu et conseillé par nos présidents d'honneur, nos administrateurs et nos présidents de sections.

Malgré l'indifférence, la négligence, la lassitude, la passivité ou le scepticisme même de certains, grâce à l'inlassable dévouement et à l'indéfectible fidélité de quelques-uns, que je remercie bien amicalement au nom de tous, de nombreuses actions ont été menées tant dans la capitale qu'en province.

Comme chaque année, je vais pour la dixième fois essayer de vous résumer l'essentiel des réalisations effectuées en 1986 et vous proposer un plan d'action pour les douze mois à venir.

Bilan 1986 que je vous demanderai d'approuver ou de critiquer afin d'en donner ou non quitus à l'actuel conseil d'administration. Plan d'action qui pourra vous aider dans le choix que vous aurez à faire tout à l'heure de nouveaux administrateurs conformément à l'article 5 de nos statuts.

1° Effectifs et participation

Malgré la trop longue liste des camarades décédés depuis l'assemblée générale de 1986 (21, venant après 41 en 1986 et 30 en 1985, soit près de 100 en trois ans) qui nous fait mesurer l'urgence de la mise en place de la « relève », nos effectifs se sont accrus de quelques camarades qui ont enfin découvert... la Koumia, grâce aux comptes rendus des réunions de sections parus dans la presse locale, à la lecture de l'ouvrage du colonel Saulay ou à notre participation à diverses manifestations patriotiques.

En 1979 nous comptions 968 adhérents dont 682 cotisants ; en 1985 nous comptions 1.187 adhérents dont 860 cotisants ; en 1986 nous comptions 1.195 adhérents dont 970 cotisants. Aujourd'hui nous avons atteint le chiffre de 1.226 adhérents dont 713 anciens goumiers, 208 veuves de goumiers, 96 amis des goums, soit 1.023 cotisants et 209 anciens goumiers négligents ou par trop insouciants, chiffre qui me paraît excessif et devrait être rapidement réduit par les versements qui peuvent être effectués dès ce jour auprès de nos amis Merchez ou Michel Pasquier.

Quant à la participation à nos assemblées générales elle se situe toujours autour de 250 (épouses comprises) variant de quelques unités en fonction de la situation géographique et des facilités d'accès de la localité retenue pour la tenue de celle-ci.

Nous étions 230 l'an dernier à Montsoreau-Fontevraud. Nous serons 250 ce soir et 280 demain à midi, battant ainsi tous les records.

Quant à nos descendants, leur effectif est à ce jour de 415 contre 405 en 1986, 387 en 1985 et 311 en 1982. Afin de faciliter la « relève » et conformément aux suggestions émises lors de la dernière assemblée générale, les derniers conseils d'administration de nos deux associations se sont tenus en commun à Paris en octobre 1986 et février 1987.

2° Gestion

Toujours placée sous la férule de notre incontournable ami Muller, dont le dévouement mérite de votre part une salve d'applaudissements malgré son absence exceptionnelle ici ce soir, notre situation financière, sans être exagérément florissante, demeure saine et nous permet d'envisager avec sérénité toute éventuelle passation de pouvoirs. Sans vouloir marcher sur les brisées du trésorier ni déflorer son rapport, je puis d'ores et déjà vous préciser que notre avoir total qui était : au 31 décembre 1984 de : 574.185,71 F ; au 31 décembre 1985 de : 564.630,17 F; s'élevait au 31 décembre 1986 à : 568.088,79 F soit + 0,6 % de 1986-1985, et, ce, malgré l'augmentation continue du coût du bulletin, les frais engagés en vue de l'édition du 2° tome de **L'Histoire des goums**, l'accroissement du montant des charges (loyer, téléphone, timbres, etc.). Compte tenu de cette situation le conseil d'administration a décidé de ne pas modifier le montant actuel de la cotisation annuelle laissant au conseil d'administration que vous élirez tout à l'heure le soin de vous demander de procéder à une augmentation s'il le juge nécessaire.

Mais, une fois encore, j'insiste auprès des négligents et des insouciants qui donnent tant de soucis à notre trésorier, pour qu'ils règlent leur dû dès les premiers jours de l'année, afin de nous permettre d'effectuer plus rapidement des placements plus importants.

3° Organisation interne et bureau

L'équipe qui m'a entouré jusqu'à ce jour et qui va remettre à votre disposition le mandat que vous lui aviez confié il y a quatre ans à Montsoreau, très efficacement secondée par quelques camarades de la section de Paris a, sous la houlette bienveillante de notre dévoué secrétaire général, Jean de Roquette-Buisson, fait preuve d'une cohésion parfaite et d'un dévouement total. Elle a cette année encore effectué dans un esprit de camaraderie sans faille, auquel je me plais à rendre ici un hommage tout particulier, les travaux administratifs et comptables toujours fastidieux, souvent décevants mais, hélas, nécessaires, exigeant méthode et patience de chacun. Cette équipe dans laquelle s'est intégrée depuis un an une secrétaire, membre de l'Association de nos descendants, a droit à la reconnaissace de nous tous.

4° Réalisations effectuées et en cours

4-1. — La réalisation la plus importante est sans conteste l'édition du 2e tome de **L'Histoire des goums** dont je détiens ici le premier exemplaire pour lequel nous avons reçu 413 bulletins de souscription et dont la diffusion sera effectuée dans les semaines qui viennent. Je profite de cette réunion pour exprimer notre reconnaissance à tous ceux qui ont participé à l'élaboration, la mise en page, la correction et la publication de cet ouvrage, tout particulièrement au général Salkin, titulaire d'un doctorat d'histoire, au commandant Morinaud, au colonel Méraud docteur ès-lettres, au général Le Diberder, ancien directeur du Musée de l'Armée, aux colonels Delacourt et Ferrier. Tout membre de la Koumia ou des descendants de celle-ci doit posséder cet ouvrage écrit pour que les jeunes sachent et que les anciens se souviennent. Ceux-ci n'y trouveront certes pas tous leur nom, il eût fallu au moins un 3e volume, mais tous revivront, en le lisant, les heures tragiques ou de gloire et de détente qu'ils ont vécues ici ou là et ils pourront refaire en esprit le chemin parcouru, entourés de camarades français et marocains dont, hélas, beaucoup nous ont quittés tout au long de la route et depuis le repli sur l'hexagone.

4-2. — La maquette du timbre-poste « Goums » que nous devons présenter à l'approbation du ministre des P.T.T. est en cours de réalisation chez un graveur parisien connu de notre secrétaire général et nous avons le ferme espoir de voir éditer le timbre en 1988.

4-3. — Le nouvel annuaire a dû vous parvenir à titre gratuit il y a quelques jours avec un certain retard imputable à des « mouvements sociaux » chez notre éditeur.

4-4. — Le commandant Servoin a poursuivi son expérience d'envoi de vêtements à d'anciens goumiers et nous souhaitons que cette initiative se développe à titre individuel ou collectif (section) sous réserve que le destinataire soit personnellement connu de l'expéditeur afin d'éviter autant que possible toute « bavure » à la distribution.

4-5. — Une délégation de la Koumia, conduite par notre ami Vieillot, a participé le 3 mai à la cérémonie germano-alliée organisée à Rittershoffen devant le monument élevé à la mémoire des combattants tués lors de la libération de ce village.

4-6. — J'ai présidé avec M. Poncelet, sénateur, ancien ministre et président du Conseil général des Vosges, à la cérémonie commémorative du 8 mai, à la Croix-des-Moinats, en présence des élus locaux entourés d'une très importante assistance. J'ai profité de cette cérémonie pour remettre à M. Poncelet, fidèle depuis des années aux réunions qui se tiennent au pied de notre monument et qui nous a financièrement aidés au titre du Conseil général des Vosges qu'il préside, le diplôme de goumier d'honneur. Ce geste l'a touché au point qu'il n'a pu totalement maîtriser son émotion devant la foule rassemblée.

4-7. — A la tête d'une délégation que j'eusse souhaitée moins squelettique, j'ai, comme chaque année, ranimé la flamme sous l'Arc de Triomphe en votre nom le 11 mai, après avoir déposé une gerbe au pied du monument élevé, place d'Italie, à la mémoire du maréchal Juin et de ses soldats, en présence de M. Toubon, adjoint au maire de Paris et maire du 13e arrondissement.

4-8. — Nos pourparlers se poursuivent avec les services compétents (?) pour matérialiser par une stèle ou une plaque la présence de tombes d'une soixantaine de goumiers marocains dans la nécropole militaire de Luynes (20 km au nord de Marseille). Nos amis Cramoisi et Merlin s'occupent du problème sur place.

4-9. — De louables efforts ont été faits dans les sections pour accroître l'intérêt des réunions de celles-ci et ils ont été largement couronnés de succès, à en juger par les effectifs chaque fois rassemblés. Enfin, c'est avec plasir que j'ai personnellement constaté l'abolition des frontières entre sections qui facilite les retrouvailles, et la présence de jeunes Marocains à certaines de ces réunions.

Un voyage de deux semaines au Maroc, en car, a été organisé par notre ami Marx, de la section d'Alsace. Je l'en remercie et le félicite d'autant plus que tous les échos qui m'en sont parvenus ont été très favorables, ce qui ne peut qu'encourager des camarades d'autres sections à envisager un voyage similaire.

5° La Fondation Koumia-Montsoreau

5-1. — Au terme de plus de vingt années de dévouement constant à notre musée, le commandant Pasquier nous a quittés, le jeudi 26 mars, après avoir tenu à participer, une dernière fois, le 10 février au conseil d'administration de la Koumia, prouvant ainsi son attachement à notre association et sa fidélité à son passé au milieu de nous.

En sa séance du 12 mai dernier, le conseil d'administration de la Fondation réuni au château de Montsoreau a décidé :

— d'admettre Mme Pasquier au conseil d'administration de la Fondation en remplacement de son mari, et de lui confier le poste de conservateur que détenait celui-ci, afin de lui témoigner notre reconnaissance pour la manière dont elle a toujours aidé notre ami dans toutes ses activités relatives au musée, et je la remercie d'être avec nous ici ce soir ;

— de dénommer salle « Commandant-André-Pasquier » la première salle du musée. A cet effet une plaque et une photo de notre ami seront placées à l'entrée de cette salle.

5-2. — Les lauréats des bourses distribuées en 1986 se sont rendus en groupe au Maroc d'où ils m'ont adressé de fort aimables cartes. Toutefois compte tenu de la façon dont l'œuvre de la France au Maroc leur a été exposée sur place, par les coopérants français professeurs dans les lycées où ils ont été hébergés, sur proposition du colonel Delage qui a dû remettre les choses au point auprès de ces jeunes, le conseil d'administration a décidé de faire désormais accompagner les lauréats par un membre de la Koumia, volontaire pour la passionnante mission de transmettre sur place à des jeunes le message de Lyautey.

Aucune bourse n'a été attribuée cette année, la section des Vosges désignée pour organiser le concours n'ayant pu trouver l'ouverture souhaitée dans le milieu scolaire local. Le conseil d'administration s'est déclaré prêt à renouveler en 1988 les expériences d'Angers dans la section qui le demanderait. A vous, messieurs les présidents de section, de faire dès ce jour acte de volontariat auprès de notre ami Georges Boyer de Latour.

5-3. — La situation financière est bonne, l'excédent de recette de 20.505,13 F nous laissant en disponible 66.650,30 F dont un tiers sera placé en emprunts d'Etat.

5-4. — Le parking prévu à côté du château sera ouvert dès le 1er juillet 1987 permettant l'accès des cars et des voitures légères.

5-5. — Enfin les très nombreux livres d'un grand intérêt historique que nous détenons dans un des greniers du château où ils ne peuvent être consultés, constitueront dès l'automne prochain une section de la bibliothèque de l'Ecole de Saumur où ils seront placés en dépôt, section gérée par la bibliothécaire de

l'école sous la responsabilité du général commandant l'école, membre ès-qualités du conseil d'administration de la Fondation.

6° Sections régionales

Si l'on excepte la section « Corse » à laquelle je me suis efforcé de rendre vie en obtenant la promesse de notre ami Agostini de remplacer Colona, submergé par les problèmes politiques locaux (Mme de Nuchèze vient d'ailleurs de me confirmer cette promesse), nos sections régionales manifestent une activité soutenue et variée comme j'ai pu le constater en leur rendant visite tant en Aquitaine, qu'en Avignon, à Nice, Pau, Toulouse et, tout récemment, dans les Vosges et en Alsace.

Partout où j'ai pu me rendre j'ai apprécié l'excellente ambiance de chaude amitié qui règne entre tous et je tiens à remercier tous nos camarades de l'accueil qu'ils m'ont partout réservé, ainsi que tous les présidents de section, qui ont bien voulu accepter de conserver leur fonction tant que vous m'obligerez à conserver la mienne à la tête de la Koumia. J'ai dû toutefois accepter la démission de notre ami de Louvigny, président de la section des pays de Loire, auquel nous devons l'excellente organisation de l'assemblée générale de l'an dernier à Montsoreau et Fontevraud, parce qu'il envisage son départ de cette région, et je remercie le colonel Delage d'avoir accepté la présidence de cette section, ainsi que le remplacement de Louvigny au comité de direction et de contrôle de Montsoreau.

7° Nos projets

7-1. — Faire enfin aboutir notre projet de timbre-poste.

7-2. — Témoigner d'une manière qui soit agréée par le ministère des Anciens Combattants de la présence de soixante goumiers dans la nécropole de Luynes.

7-3. — Remplacer la koumia volée à la Croix-des-Moinats et replanter l'environnement du monument en en assurant la protection permanente contre toute déprédation.

A cet effet il serait, je pense, nécessaire de porter à 3.000 francs la somme allouée chaque année au président de la section des Vosges chargé de l'entretien de ce haut lieu de la Koumia.

7-4. — Rendre notre bulletin toujours plus attrayant pour tous et dans ce but je renouvelle mon appel à tous et à toutes.

7-5. — Nous intégrer en tant qu'association dans l'organisation du pèlerinage militaire annuel à Lourdes conformément aux vœux exprimés par nombre d'entre vous.

7-6. — Accroître et multiplier notre aide à ceux et à celles, tant en France qu'au Maroc, dont vous nous aurez fait connaître les besoins.

7-7. — Mais surtout poursuivre le rapprochement de nos deux associations (Koumia et descendants) dans les domaines administratif, juridique et comptable, et dans ce but, informatiser notre fichier en collaboration avec notre ami Robert Coudry, secrétaire général des descendants, qui a déjà réalisé un important travail dans ce domaine tant pour son association que pour la nôtre, ce dont je le remercie amicalement au nom de tous.

7-8. — Enfin charger la section de l'Ouest d'organiser l'assemblée générale de 1988 les 4 et 5 juin prochains.

8° Suggestions des sections

8-1. — Organiser un réseau de transmission à l'intérieur de chaque section (par groupe de quatre, soit un vers trois) afin d'accélérer la transmission des nouvelles, dont l'urgence apparaît, hélas, trop souvent s'agissant d'obsèques de camarades.

9° Divers

Je tiens à remercier tout particulièrement notre ami le colonel Fournier du don qu'il a fait à la Koumia du montant de la vente de l'ouvrage qu'il vient d'écrire : **de Mogador à Alger via la RC 4 ;** et notre ami Prémoli pour le dévouement dont il fait preuve comme porte-drapeau au cours des nombreuses cérémonies.

Conclusion

J'en ai terminé et cette année c'est à vous que je laisse le soin de conclure.

En effet l'article 5 de nos statuts prévoit : « l'Association est administrée par un conseil d'administration composé de 20 membres élus pour quatre ans par l'assemblée générale. Le renouvellement du conseil a lieu en intégralité. Les membres sortant sont rééligibles. La conseil d'administration choisit au bulletin secret parmi ses membres un bureau... dont les membres sont élus pour deux ans, ceux-ci sont rééligibles. »

Il vous appartient donc de choisir à nouveau les membres de notre association que vous souhaitez voir siéger au conseil d'administration durant quatre ans et qui désigneront parmi eux ceux qui pendant deux ans constitueront le bureau de la Koumia.

Je vous précise qu'aucun des membres actuels du conseil d'administration ne nous a remis sa démission, qu'ils sont tous rééligibles et que notre ami le capitaine Eyharts, de la section des Pyrénées, est le seul qui ait fait acte de candidature dans les délais prescrits en remplacement du commandant Pasquier.

Je demande à notre ami Réveillaud de présider, en tant que doyen d'âge du conseil d'administration sortant au vote à main levée concernant l'élection des membres du nouveau conseil d'administration.

(Le vote a lieu et le général Feaugas en proclame le résultat).

Celui-ci est donc désormais, et pour quatre ans, composé comme suit : MM. le général André Feaugas, Georges Boyer de Latour, Mme Brault-Chanoine, MM. Gérard de Chanac-Lanzac, Jean-Baptiste Eyharts, Marcel Faye, Gérôme de Ganay, Mme Garret, MM. Yves Huchard, Michel Léonet, Marc Méraud, Léon Merchez, Henry Mullet, André Noël, André Picardat, Maurice Rault, Me Pierre Reveillaud, Jean de Roquette-Buisson, Yves Salkin, Jean Wartel.

En attendant la désignation des membres du bureau, le doyen du conseil va présenter à votre agrément les résolutions découlant de la présente assemblée.

LISTE NOMINATIVE DES MEMBRES DE LA KOUMIA DÉCÉDÉS DEPUIS LE 8 JUIN 1986

Les colonels : Guignot, Termignon, Georges, Hook, de Mareuil et Baudot ; nos amis : Montousse, Pernoux, Gilles, Pantagaine, Hidalgo, Mouille, Pollevey, Pasquier, de Combarieu, Chirouze et Dutaut ; Mmes : Mirabeau, Guillaume, Daillier, Goumy et Larousse.

RÉSOLUTIONS ADOPTÉES PAR L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA KOUMIA A L'ISSUE DE SA SÉANCE DU 13 JUIN 1987 A PÉRIGUEUX

L'assemblée générale de la Koumia, régulièrement convoquée le 13 juin 1987 dans le Palais des congrès de Périgueux (Dordogne) à l'unanimité ;

1° Approuve :

a) les termes du rapport moral présenté par son président ainsi que le bilan financier 1986 et le projet de budget présenté par son trésorier ;

b) le maintien au taux actuel du montant des cotisations pour 1987 ;

c) l'attribution annuelle d'une somme de 3.000 francs au président de la section des Vosges en vue de faire procéder à l'entretien du monument de la Croix-des-Moinats et de ses abords.

2° Prend acte de l'élection du nouveau conseil d'administration.

3° Donne au conseil d'administration mission de conduire à bonne fin le projet de fusion de la Koumia et de l'Association de ses descendants, afin d'assurer la pérennité de l'amitié franco-marocaine dans le respect de nos souvenirs et de nos traditions.

4° Décide que la prochaine assemblée générale se réunira les samedi 4 et dimanche 5 juin 1988 dans une ville restant à proposer par le président de la section de l'Ouest au prochain conseil d'administration de la Koumia.

Périgueux, le 13 juin 1987.

Le président : général FEAUGAS.

BILAN FINANCIER

ACTIF	Exercice Précédent	Exercice 1986
Stocks	69.973,38	57.207,50
Placements	420.379,00	420.379,00
Timbres	115,00	101,00
Prêt d'honneur		5.000,00
Amortissements	13.200,00	11.400,00
Créances		6.000,00
Disponibilités	60.962,79	68.001,29
	564.630,17	568.088,79

PASSIF	Exercice Précédent	Exercice 1986
Dotation antérieure	155.047,00	160.902,00
+ 1/10e de produit	+ 5.855,00	+ 5.693,00
Nouvelle dotation	160.902,00	166.595,00
Placement disponible	259.477,00	253.784,00
Timbres	115,00	101,00
Dettes (Ed. L.R.)		14.040,00
Résultats exercices antérieurs	83.173,38	65.567,50
Disponibilités	60.962,79	68.001,29
	564.630,17	568.088,79

COMPTES PERTES ET PROFITS

La comptabilité de la Koumia n'étant pas informatisée il n'apparaît pas nécessaire d'alourdir ce tableau en y insérant les numéros de la nomenclature officielle.

DEBITS	Prévisions	Réalisés
Stocks		69.973,38
Achats I.L.		7.134,90
Bulletins	100.000,00	99.676,32
Bourses	40.000,00	32.500,00
Aides assemblée générale		9.800,00
Frais de fonctionnement	40.000,00	28.093,93
Frais postaux	15.000,00	16.752,80
Frais garde portefeuille		1.224,29
Participations aux cérémonies	35.000,00	40.539,80
Prêt d'honneur		5.000,00
Tome I **Histoire des Goums**		51.152,40
Tomme II **Histoire des Goums**	10.000,00	13.288,56
Versements divers		540,00
Imprévus	45.000,00	
Totaux	285.000,00	375.676,38
Report recettes		345.584,00
Excédent dépenses		30.092,38

CREDITS	Prévisions	Réalisés
Stocks		57.207,50
Ventes aux adhérents	25.000,00	28.986,00
Cotisations	100.000,00	102.601,00
Dons	10.000,00	12.444,00
Remboursement assemblée générale		8.659,00
Subvention	2.000,00	1.700,00
Legs Trouillard	10.000,00	10.000,00
Participations cérémonies		22.540,00
Remboursement prêts		609,35
Vente tome I **Histoire des Goums**	25.000,00	42.074,60
Produits portefeuille	58.000,00	58.262,55
Versements « Descendants »		500,00
Ressources ?	55.000,00	
Totaux	285.000,00	345.584,00

PRÉVISIONS BUDGET 1987

DEBITS		CREDITS	
Achats insignes, livres	20.000,00	Ventes I. L.	36.000,00
Bulletins + annuaire	135.000,00	Cotisations	140.000,00
Bourses	40.000,00	Dons	17.000,00
Assemblée générale	5.000,00	Assemblée générale	5.000,00
Fonctionnement	40.000,00	Subvention	2.000,00
Frais postaux	20.000,00	Remboursement prét	2.000,00
Tome II **Histoire des Goums**	270.000,00	Tome II **Histoire des Goums**	270.000,00
		Produits portefeuille	58.000,00
	530.000,00		530.000,00

Vu : le président,

Général FEAUGAS

Paris. le 21 janvier 1987.

Le trésorier : H. MULLER.

L'arrivée trop tardive du procès-verbal de l'assemblée générale de l'Association des descendants ne permettant pas de l'insérer dans le présent bulletin, déjà sous presse au moment de sa réception, ce document paraîtra dans le bulletin n° 106 de septembre 1987.

Nous prions le président de l'Association des descendants et nos lecteurs de bien vouloir excuser ce décalage.

Stanislas MIKCHA.

ACTIVITÉS DE LA KOUMIA

Prochaine réunion du conseil d'administration de la Koumia

La prochaine réunion du conseil d'administration se tiendra à Paris :

LE MARDI 20 OCTOBRE 1987, A 18 HEURES

dans les salons du Sénat au Palais du Luxembourg, rue de Vaugirard

grâce à l'aimable intervention de M. Jacques Augarde, ancien ministre, membre de la Koumia.

La réunion du conseil sera suivie, à 19 h 30, d'un repas servi dans les salons du Palais du Luxembourg, sous la présidence probable de M. Alain Poher, président du Sénat.

Le nombre de places étant limité, faites-vous inscrire aussitôt que possible et au plus tard le 1er **octobre 1987,** en utilisant le bulletin ci-dessous :

IMPORTANT

Cette invitation ne s'adresse pas aux seuls administrateurs et présidents de sections, mais à tous les membres de l'association et à leurs épouses, de la section de Paris-Ile-de-France en particulier, dont ce dîner est l'occasion d'une des deux réunions de section chaque année, ainsi qu'à ceux de province qui, de passage à Paris, pourraient saisir là une agréable occasion de contact entre sections.

BULLETIN D'INSCRIPTION AU DINER DU MARDI 20 OCTOBRE 1987

à partir de 19 h 30

Sénat - Palais du Luxembourg - Paris

M. Mme, Mlle : .....

Adresse : .....

.....

Participera au dîner, accompagné (e) de ..... personnes.

Ci-joint, sa participation, soit 150 F × ..... = ... F.

(Sous forme de chèque bancaire ou C.C.P., adressé au trésorier de la Koumia, 14, rue de Clichy, 75009 Paris, **pour le 1er octobre 1987, terme de rigueur).**

A ....., le 1987

Signature :

43e anniversaire de l'offensive du Garigliano

Le 11 mai 1987 a été célébré le quarante-troisième anniversaire de l'attaque du Garigliano.

A 17 heures, une cérémonie organisée par le C.E.F.I. et présidée par Mme Raymond, directeur du cabinet du secrétariat d'Etat aux Anciens Combattants, a eu lieu au monument élevé à la mémoire du maréchal Juin, place d'Italie à Paris. Cette cérémonie a été suivie d'un dépôt de gerbes.

A 18 heures, cérémonie du ravivage de la flamme sous l'Arc de Triomphe.

Une importante délégation de la Koumia, avec drapeau, conduite par le président, le général Feaugas, assistait à cette cérémonie.

A la suite de ces manifestations, une vingtaine de membres, avec leurs épouses, se sont retrouvés autour d'un couscous fort agréable.

Messe en souvenir du colonel de Mareuil

Le jeudi 19 mars 1987, une messe a été célébrée à la chapelle de l'Ecole militaire en l'honneur du colonel Boula de Mareuil.

Une importante délégation de la Koumia ,avec drapeau, conduite par notre président, le général Feaugas, et Jean de Roquette Buisson, secrétaire général, assistait à cette cérémonie.

Autres cérémonies

La Koumia a par ailleurs été représentée :

— Le 11 mars, à la messe dite, en l'église Saint-Louis-des-Invalides, à la mémoire du général Giraud.

— Le 9 mai, aux cérémonies ogarnisées à la mémoire du maréchal Lyautey, à Paris, devant son mausolée aux Invalides et devant sa statue, place Denis-Cochin.

— Le 9 mai, à la messe célébrée, à Saint-Louis-des-Invalides, à la mémoire du colonel Charton, ancien commandant de la garnison de Cao Bang.

— Le 17 mai, à la messe organisée par l'Association des Parents des Tués, à l'église Saint-Louis-des-Invalides.

« L'Histoire des Goums marocains »

APPEL A LA SOUSCRIPTION DU TOME II

Rédigé par le général Yves SALKIN, docteur en Histoire, et le commandant MORINEAU, tous deux anciens commandants de goums, le tome II de :

« L'HISTOIRE DES GOUMS MAROCAINS »

retrace les opérations de la Deuxième Guerre mondiale et des campagnes d'Extrême-Orient et d'Afrique du Nord, auxquelles participèrent les tabors marocains.

La parution de ce tome est prévue pour troisième trimestre de l'année 1987.

Le prix de souscription, **valable jusqu'au 31 août 1987,** est de 300 francs, frais d'envoi compris ,et 350 francs pour les exemplaires numérotés.

Au-delà de cette date le prix du livre sera majoré de 50 francs.

Remplir le bon ci-dessous et le renvoyer, avec votre chèque, à :

LA KOUMIA - 14, rue de Clichy, 75009 Paris.

BON DE SOUSCRIPTION « HISTOIRE DES GOUMS » II

NOM : ..... Prénom : .....

N° ..... Rue .....

Code postal ..... Ville .....

Souscrit ..... exemplaires du tome II de **L'Histoire des Goums Marocains :**

..... exemplaire(s) normal(aux) ;

..... exemplaires(s) numéroté(s). (1)

Ci-joint : .... chèque bancaire ; .... chèque postal (ne pas envoyer de mandat).

Date .....

Signature :

(1) Indiquer le numéro de l'exemplaire du tome I.

NOTE IMPORTANTE

Le tome II de **L'Histoire des Goums marocains** a été rédigé : par le général Salkin, pour la partie Deuxième Guerre mondiale ; par le commandant Morineau, pour l'Indochine et l'Algérie.

Le retard à sa parution est dû au travail énorme exigé des auteurs et du colonel Méraud pour sa réalisation.

En effet, ce volume qui atteindra près de 600 pages, au lieu de 500 initialement prévues, comprendra environ : 300 photographies, 250 cartes et 18 annexes dont des index très fournis pour : les unités, les noms de personnes, les noms de lieux géographiques.

MISE EN GARDE IMPORTANTE

Lors de l'envoi du tome I, une trentaine d'exemplaires ont été détériorés lors du transport par les P.T.T.

Nous appelons l'attention de tous les souscripteurs pour qu'ils vérifient le bon état de l'emballage **lors de la remise par le facteur.** En cas de détérioration, ne pas ouvrir le paquet, le refuser en le remettant à l'agent des P.T.T. **sans avoir signé le reçu.**

Seuls les exemplaires refusés au facteur et retournés à l'éditeur par les P.T.T. seront remplacés.

REMERCIEMENTS

A tous ceux, personnes ou associations, qui ont bien voulu fournir des éléments pour la rédaction du tome II de **L'Histoire des Goums,** la Koumia adresse ses remerciements, en particulier à : général Aubié, sergent-chef Berthier, commandant Chaumasz, commandant Colas, maréchal-des-logis Cramoisy, colonel H. Dorange, adjudant-chef H. Fournier, commandant de Germiny, colonel J. Gonzalès, colonel Guillot, colonel Magnenot, musée des Goums, colonel Saulay, lieutenant Vuillecard.

Nous remercions aussi tous ceux dont les noms figurent à l'annexe 16 (index des illustrations) et dont les précieux documents ont permis d'illustrer cet ouvrage.

VIE DES SECTIONS

Languedoc

REUNION DE LA SECTION

La réunion annuelle de la section Languedoc a eu lieu le 26 avril 1987, à proximité de Toulouse, en présence du président national, le général Feaugas.

Elle commença par une messe dite à Montrabe, à une quinzaine de kilomètres de Toulouse sur la route de Lavaur, par le père Bayral, responsable d'un certain nombre de paroisses environnantes, qui avait eu l'amabilité d'envoyer à notre intention le comité d'accueil de la paroisse de Montrabe dans lequel figurait, en particulier, un ancien adjudant-chef des spahis marocains.

Le rappel, en début de messe par le porte-parole de la section Languedoc, de ce que furent les goums et les A.I. du Maroc, permit à l'assistance de mieux identifier les paroissiens de passage que nous étions, et à la veuve d'un médecin-colonel vétérinaire qui avait servi au Maroc, de se manifester à l'issue de la messe.

Des prières ont été dites à l'intention de nos camarades Henri Autet et Jean Montousse décédés dans l'année écoulée.

La réunion a débuté par un déjeuner au restaurant « La Ferme », à Beaupuy, l'apéritif, auquel le père Bayral se joignit en toute amitié, fut pris sur la terrasse où les assistants purent apprécier le paysage et l'exceptionnelle qualité du temps, pour une fois conforme à l'idée que le public se fait du légendaire soleil d'or toulousain.

Ensuite, au début du repas, le président de section fit le tour d'horizon habituel, une pensée fut donnée au contingent classique d'absents pour cause de maladie, d'hospitalisation ou de handicaps divers, et des souhaits formulés à leur intention. Il fut rappelé aussi que d'autres, en pleine forme, étaient en train d'effectuer des voyages dans des pays exotiques et l'espoir fut exprimé qu'ils auraient à cœur d'en rapporter des relations édifiantes propres à nourrir utilement le « Bulletin de la Koumia ».

Deux nouveaux adhérents étaient présents, tous deux amis des goums : Gilbert Bogaert, dont la plus grande partie de la carrière s'est déroulée à la Santé publique du Maroc, et Xavier Zaoui, étudiant de recherche en physique des solides au Laboratoire de Toulouse de physique des solides associé au C.N.R.S.

Sur un cas concret, fut évoquée la nécessité de la part des membres de la Koumia ayant encore une activité et des descendants en place dans la vie professionnelle, d'une solidarité agissante à l'égard de nos jeunes qui pourraient avoir des difficultés dans la recherche d'un emploi, qu'il soit ou non le premier.

Enfin, il fut indiqué qu'en raison des circonstances électorales nationales du printemps prochain, la réunion de la section Languedoc aurait lieu le 17 avril 1988.

Le général Feaugas prit à son tour la parole et donna d'abord des nouvelles du général Leblanc et de Mme Sore, ensuite il traita de quelques questions d'actualité.

C'est ainsi qu'il annonça que le tome II de **l'Histoire des goums marocains** était en excellente voie, était en passe de sortir de l'imprimerie à telle enseigne qu'un exemplaire pourrait être probablement présenté lors de l'assemblée générale de Périgueux.

Par contre, le concours pour un projet de timbre-poste à la mémoire des goums marocains, qui avait été lancé auprès des sections, n'avait obtenu, ailleurs, qu'un succès mitigé. Cependant, l'entreprise n'était pas perdue de vue et serait mise en chantier avec un motif simplifié dans un très proche avenir.

Enfin, le général aborda le projet de fusion des deux associations : la Koumia et l'Association des descendants, en indiquant qu'il convenait qu'elle soit réalisée en souplesse et par étapes dans le souci de préserver les avantage acquis.

Au cours du repas, l'invité de la section Languedoc, Me Maubec, président de la section interdépartementale Midi-Pyrénées des anciens du Corps expéditionnaire français en Italie, rappela, en quelques phrases amicales, la longue complicité des goumiers et des tirailleurs dont il avait été, tout au long des combats auxquels ils prirent part, « tantôt goumiers en tête, tantôt tirailleurs en tête », sur tous les théâtres d'opérations de la dernière guerre et il assura l'assistance de l'amitié qu'il portait tant à la Koumia qu'à la section Languedoc.

Etaient présents : le général et Mme Feaugas, Me Maubec et son guide, le président Guyomar de la section Pyrénées, le secrétaire général et Mme Jean de Roquette-Buisson, M. et Mme Alby, M. et Mme Aucoin et deux membres de leur famille, M. et Mme Bogaert et deux membres de leur famille, M. et Mme Brassens, Cabassy, M. et Mme Darolles, M. et Mme Decomble, M. et Mme Fonpudie, M. et Mme Gehin, M. Granger, M. Riehl, M. Rochefort, Mme et Mlle Bessey de Boissy, M. Zaoui.

Autres sections : M. et Mme Collas (Roussillon - Bas-Languedoc); M. et Mme Soubrie (Aquitaine).

Etaient excusés : Berger, Mme Boudou, Cabirol, Chappe, Dumollard, Mme Frayssines, Gascou, Gratieaux, Harmel, Henri, Larivière, Leblanc, Marchand, Roquejofre, Rungs, Salles, Wallart.

Autres sections : Alvernhe, de Balby, Chollet, Conchon, Fournier, Jenny, Lang, Servoin, Mme Sore.

Une tombola suivit le repas et les chanceux de l'assistance purent emporter qui, du liquide en provenance des terres ensoleillées voisines de la Méditerranée, qui, des lots variés où le souci utilitaire n'était quelquefois pas absent.

Cette journée fut à l'image des réunions annuelles qui l'ont précédée, un témoignage toujours renouvelé de la solidité des liens qui unissent les membres de la Koumia et de la fidélité de ces derniers à leur association.

La section Languedoc de la Koumia, invitée comme de coutume à assister aux cérémonies du 8 mai au monument aux morts de la Haute-Garonne, était représentée par le colonel Harmel, le président étant empêché.

P. BRASSENS.

Marseille

Dimanche 1er mars, nous étions une soixantaine réunis en Avignon, autour du général Feaugas, président national, pour participer à la croisière-repas sur le Rhône, à bord du « Mireiou », un magnifique bateau de la Compagnie des grands bateaux de Provence.

Embarqués à partir de 12 heures, quelques minutes avant le départ, le président Filhol prit la parole pour dire sa satisfaction du nombre des participants

et donner quelques informations sur le voyage au Maroc organisé par Marx de Strasbourg, ainsi que sur la réunion organisée par la section de Nice, le 15 mars, en invitant ses auditeurs à participer à ces activités.

Le général Feaugas donna ensuite les dernières nouvelles concernant la vie de la Koumia, s'étendant plus longuement sur la santé chancelante de nos camarades, le colonel de Mareuil et Pasquier (décédés depuis, hélas !).

Dès le départ du bateau, le repas était servi et alors que défilaient les rives du Rhône dont on remontait le cours vers Roquemaure, après passage d'une écluse, opération toujours intéresssante, tous pouvaient déguster et apprécier les plats présentés à bord.

De retour à 16 heures en Avignon, la dislocation avait lieu aussitôt, tout le monde marquant sa satisfaction de cette excellente journée, passée entre amis, dans l'ambiance chaleureuse habituelle et accompagnée d'un magnifique soleil que le léger mistral qui soufflait n'avait pas trop contrarié.

Il y a lieu de mentionner que c'est sur les indications de Mme Lavoignat, toujours bien renseignée sur les possibilités distrayantes de la région, que cette croisière-repas avait été organisée ,qu'elle en soit remerciée.

Etaient présents, autour du général Feaugas : Angellier et Mme, Bertany et Mme, Bonfils et Mme, Brinès et Mme, Brian et Mme, Cazenove, Daillier-Delafon et Mme, des Rieux et Mme, Donato et Mme, Dubarry et Mme, Dubus et Mme, Duhoo et Mme, Filhol et Mme, Filliou et Mme (nouveaux adhérents depuis quelques semaines), Franceschi et Mme et deux invités, Gérin et Mme et deux invités, Honoré, Lasserre et Mme, Lavoignat et Mme, Mairot et Mme, Mme Neigel, Paniagua, Mme Para et deux invités, Plisson et Mme, Thouvenin et deux invités, Turc et Mme, Verlet et Mme, Mme Wartel et son petit-fils, Mlle Guignot repésentait les descendants.

S'étaient excusés : Aubert, Bailly, Barbaize, Béra, Blanchard, Bonachera, Brion, Busy, Calimez, Caron, Chaumaz, Chevrot, de Chilly, Chollet, Couetmeur, Cros, Dagan, Dekyvère, Mme Feniou, Ferré, Fouvet, Gaillard, Galine, Gervasy, Gourbin, Korthals, Labbat, Larousse, Leblanc, Léger (Dr), Lejard, Loiseau, Mansuy, Menet, Mme Ocamica, Pataine, Potier, Mme Rey, Sarrazin, Seigle, Setti, Sirvent.

Cinq invitations n'ont pas reçu de réponse.

En terminant ce compte rendu, le président Filhol se doit d'adresser ses remerciements à Gilbert Lasserre qui assurait le secrétariat de la section depuis la disparition de Roger Para. Lasserre souhaitait cesser ses fonctions et c'est G. Lavoignat qui apportera son concours au président pour l'aider dans sa tâche.

R. FILHOL.

LUI

Après quarante-cinq ans toujours pleins de tendresse,
Chaque jour, il avait une délicatesse,
Il m'évitait la peine, ainsi que le chagrin.
Il pensait que la vie était faite de rien.
Bien sûr, il y a eu des heurts et des disputes,
Les trois quarts d'une vie ne se font pas sans lutte.
Nous étions tous les deux, d'un signe différent,
Avec nos caractères et nos tempéraments.
C'est dur de marier le Lion, la Balance,
Surtout dans une vie qui n'est pas que clémence.
Il était joyeux et toujours bon vivant,
Se moquant du pourquoi et même du comment.
Se donnant sans compter, au service d'autrui,

Les amis ont passé, toujours bien avant lui.
Il avait pour devise « Pourquoi pas se détendre,
On arrive quand même au 31 décembre ».
Nous avons partagé dans un lieu très lointain,
Toutes les traditions du pays marocain.
Là-bas, on a vécu vingt ans de notre vie,
En logeant dans le bled, au milieu des « gourbis »,
Et il avait gardé l'optimisme joyeux,
De tous ces habitants, aux instincts chaleureux.
Depuis qu'il m'a quittée, la vie n'est plus la même,
Sa présence me manque, me pose des problèmes.
Les souvenirs sont là, bien sûr, toujours présents,
Mais peut-on oublier, la place de l'Absent.

Hélène PARA.

Nice - Côte d'Azur

REUNION DE LA KOUMIA A NICE, LE 14 MARS 1987

Si les guerriers du Cid dont nous parlait Corneille
N'étaient que quelques-uns au départ, et, merveille,
Se trouvèrent trois mille en arrivant au port,
Pour les anciens des goums, des A.I. quel renfort
Au cours de leur repas au mois de mars, à Nice !
Un succès que n'avait prévu nul aruspice !...
L'on se croyait quarante, on fut soixante-dix !
On vit Lebel lutter, tel un autre Amadis,
Pour que nul ne fut mis à la portion congrue,
On piétinait et l'on faisait le pied-de-grue,
Le colonel Bérard, invoquant saint Crépin,
Ne put multiplier les plats, les petits pains,
Comme un autre le fit, nous apprend l'Evangile,
De fureur il faillit... faire cuire un vigile !
Enfin tout s'arrangea, par la faveur d'Allah,
Chacun put s'installer et l'on dit : « Bism il-Lah... »
On dévora le loup — excellent — en croustade,
La « fondue au champagne » et le blanc de pintade
Et chacun répondit au serveur, au barman
Qui n'y comprenaient rien : « Choukroun... Safi... Cheubân... »
La poire au chocolat !... Les vins ! (une ambroisie)
Et l'on put s'évader jusqu'en Indonésie
En suivant le beau film que daigna présenter
L'ami Portolano jusqu'à l'heure du thé.
Si le docteur Dupuch brillait par son absence
C'est que le même jour une autre récompense
L'empêchait d'honorer ce repas fraternel,
Car barde impénitent, rimailleur éternel,
Il recevait alors le « Grand Prix de Lutèce »,
Non pas le laurier d'or qu'on décernait en Grèce
Mais Paris lui baillait la médaille en vermeil
Et la gloire à nouveau le berce en son sommeil.
... Que la Koumia toujours lève son oriflamme,
De l'amour du Maroc entretenons la flamme,
« Zidou l'gouddam ! » Partout si nous mettons les gaz.
Nous le devons surtout au général Feaugas !

Henri DUPUCH.

Présents : Mme Vve J. Bartoli, lieutenant-colonel J. Bernhard, Mme Vve M. Benoist, M. et Mme G. Boyer de Latour, capitaine P. Breleau, lieutenant-colonel J. Carret et Mme, colonel H. Dorange, colonel J. Eugène et Mme et une amie, colonel P. Gilbain et Mme, médecin-colonel M. Guyard et Mme, M. Y. Kreis et Mme, M. G. Lebel, colonel A. Leblanc et Mme, M. J. Leblanc et Mme, lieutenant-colonel J. Leblond, commandant A. Levallois et Mme, Dr P. Metenier et Mme et huit amis, commandant R. Miquel et Mme, colonel J. Montjean et Mme, Mme Vve L. Riez, colonel J. Ruel et Mme, Mme Vve G. Stemler, colonel J. Tenaillon et Mme, capitaine S. Tétu et Mme, médecin-colonel L. Vaudin, Mlle Vaudin et deux amis, colonel F. Vernier et Mme, colonel J. Guiot et Mme, colonel Barère et Mme, général Feaugas, Dr Périn et Mme, colonel Bérard et Mme.

Excusés : colonel R. Aspinion, M. A. Barbarin, M. J.-J. Beucler, M. G. Blanchet, commandant Y. Brua, Mme Vve Bazin, M. P. Costa, Dr H. Dupuch, M. L. Franco, colonel G. Gervasy, Mme O. Guérin, colonel A. Guermouche, commandant J. Laherrère, colonel P. Marchadier, général J. Marchal, Mme A. Nourissat, lieutenant-colonel E. Petiteau, lieutenant-colonel J. Terrier, Mme M. Torrin née Legouix, lieutenant-colonel P. Thiabaud, général J. Wartel, Mme M. Wernert, commandant Filhol.

Pays de Loire

Les membres de la section domiciliés en Indre-et-Loire se sont retrouvés le samedi 14 mars pour un déjeuner amical au restaurant de la Maison d'hôtes du Centre d'études du Ripault, dans les environs de Tours.

Etaient présents : Boudart, Carpentier et Mme, Deschard et Mme, Ducasse Mme et Mlle, Girardeau, Gudefin et Mme, Jarrot et Mme, Lecq et Mme, Meillier, Mme Pasquier, Pillot et Mme, Robert et Mme, ainsi que deux couples invités : M. et Mme Allard-Meeus, le général et Mme Vaisse.

Le capitaine de Louvigny, président de la section, et dix sociétaires du département avaient fait connaître leurs regrets de ne pouvoir participer à ce déjeuner.

Général JARROT.

Pyrénées

REUNION DU 5 AVRIL 1987

La réunion annuelle de la section s'est tenue le dimanche 5 avril 1997, à Soumoulou, petite bourgade agricole, à 15 km de Pau.

Notre président national et Mme Feaugas nous ont fait l'honneur d'être des nôtres pour cette journée de l'amitié ,ainsi que nos camarades Brassens et Alby de la section Languedoc, et Zuchmidt, de l'Aquitaine.

A 10 heures, les participants se retrouvaient à la mairie où la chaleur des effusions palliait la défaillance du chauffage de la salle. En ouvrant la séance, le président Guyomar faisait observer une minute de silence à la mémoire de nos camarades disparus au cours de l'année et tout particulièrement à celle de notre camarade de la section : le commandant Jean Chirouse, décédé l'avant-veille.

Il rendait compte ensuite de trois nouvelles adhésions, celles de : Mme Madeleine Lalanne, amie des goums, qui n'a pu assister à cette réunion ; du commandant Michel Boudet, descendant, actuellement officier de garnison de la place de Pau, et de l'adjudant-chef Stéphane Vurusic ,ancien du Makhzen mobile d'Azrou.

Guyomar faisait ensuite un rapide compte rendu de l'activité de la section pendant l'année écoulée ,et passait la parole à notre ami Subra, trésorier, qui présentait un bilan financier en bonne santé.

Le général Feaugas clôturait la réunion en nous faisant le point de l'actualité de la Koumia : sortie prochaine du second tome de **l'Histoire des Goums,** parution imminente de **l'Annuaire,** problèmes posés par l'édition d'un timbre à l'effigie des Goums et par la fusion de notre association avec celle des descendants.

A 11 heures, l'office religieux rassemblait tous les participants dans la petite église de Soumoulou. Il était suivi du dépôt de gerbe au monument aux morts.

On se dirigeait ensuite par petits groupes, sous un soleil radieux, vers l'Hôtel du Béarn pour l'apéritif et le repas traditionnel, qui permirent à tous de s'abandonner au plaisir des retrouvailles dans une ambiance particulièrement sympathique.

Etaient présents : le général et Mme Feaugas, Alby et Mme, Barthe et Mme, Bory et Mme, Brassens et Mme, Buan et Mme, Cazenave et Mme, Dugarry et Mme, Eyharts et Mme, Ferrie et Mme, Fournier, Fourquet, Guyomar et Mme, les colonels Jacquinet et Jenny et Mmes, de Kerautem et Mme, Labadie et Mme, Lecuyer et Mme, Lesbats, Manus, Mme Naze et deux invitées, Rougeux et Mme et Mlle, Subra et Mme, Zuchmidt et Mme.

Descendants : Michel Boudet et Mme.

Excusés : Mmes Soré et Barrou, le général Allard, Abad, Aymaric, de Balby, Bertot, Bourdet, Chevalier, Colombani, Gourde, Guay, Le Corbelier, Moris, Mme Peyramale, Planchard.

Descendants excusés : M. Guay, B. Jenny, Lhéritier, M. Renevier.

INFORMATIONS

— Le lundi 6 avril, à Saint-Sever (Landes), le lieutenant-colonel de Kerautem et Mme ainsi que le président Guyomar ont représenté la section à la messe d'enterrement de notre regretté camarade le commandant Jean Chirouse, décédé le 3 avril 1987.

— Le mardi 14 avril, à Jurançon (Pyrénées-Atlantiques), le président Guyomar a représenté la section à la messe d'enterrement de Mme Vurusic, épouse de notre camarade l'adjudant-chef Stéphane Vurusic, nouvel adhérent, décédée le 12 avril 1987.

Rhône-Alpes

Dimanche 5 avril 1987. — Réunion de printemps, à l'Auberge de Roche-Plage à Morestel (Isère), pour quarante-sept anciens et descendants.

En prologue le président de section transmet les amitiés du général Feaugas et ses regrets de ne pouvoir être des nôtres ; souhaite la bienvenue à deux nouveaux adhérents : colonel Coumes et capitaine Barbaud ; fait part des nouvelles reçues des absents qui ont pensé à se faire excuser ; donne quelques informations concernant la vie de la Koumia ; fait observer une minute de silence à la mémoire des membres de la Koumia disparus récemment : colonel de Mareuil, commandant Pasquier, ceux de la section : colonel Termignon, Mme Hélène Dorélon, épouse d'Alain (descendant).

Le repas se déroule dans cette chaude ambiance de camaraderie, dans la joie des retrouvailles, en particulier pour trois d'entre nous après quarante ans !

En intermède : le colonel Coumes, rentrant d'un voyage en Guyane française donne quelques informations recueillies sur le « terrain », concernant la fusée « Ariane » et sur sa visite au camp de regroupement Hmongs à Cacao ; le poème « accueillir » de Mme Orsini est très applaudi ; tombola traditionnelle.

Après le déjeuner, malgré les giboulées, nous étions seize à participer au petit circuit touristique prévu avec : un aperçu de la centrale de Creys-Malville (commentaire et remise d'une documentation) ; cascade de Glandieu. Dernière dislocation vers 18 heures, après le coup de l'étrier.

Etaient présents, en citant en premier deux anciens : oolcnel Mathieu, capitaine Gaude et Mme, puis : Aubertin et Mme, Barbaud, Battu et Mme, Bordes et Mme, Cabirol et Mme (de Toulouse), Chamiot Kleber et Mme, Carré et Mme, Clémençon, Coumes et Mme, Cognot, Dufrêne, Guidon et Mme, Jocteur et Mme, Loubès et Mme, Magnenot et Mme, Maréchal et Mme, Orsini et Mme, Payre et Mme, Périgois et Mme, Mme Renée Potelle, Reynaud et Mme, Mme Thépenier.

Descendants : Mme Deville Monique, Magnenot Jean-Marie, Mlle Thépenier Jacqueline, Mme Potelle Francine ; et nos deux étudiants marocains, fils de goumiers : Nourredine et Benkhouya.

Excusés : Audouard, Alby, Auboiron, Bechet, Berthod, de La Brosse, Mme Brémaud, Bretonnes, Mme de Butler, Mme Bonnet, Mme Coussy, Caron, Choplin, Durieux, Mme Eveno, Fayolle, Mme de Fleurieu, Foussard, Mme Gantet, Guérin, Genoux, Mme Guille, Huot, Izoard, Mme Le Page, Maligue, Mme Matot, Marquer, Mazin, Mme Martinat, Mme Miquel, Mme Murat, Mme Nougué, Pertin, Préaux, Roch, Mme Sarrazin, Serre, de Sèze, Vittet, Vinciguerra, You.

Descendants : Lacarelle, Mme Saint-Olive, Mlle Georges, Marc et Alain Puidupin.

Sans réponse : anciens 23 ; descendants : 11.

La Koumia était représentée :

— 1-2-1987 - Messe de la Légion étrangère : Mazin et fanion.

— 29-3-1987 - Messe des anciens combattants de Lyon : Mazin et fanion.

INAUGURATION DE L'EXPOSITION « MUSULMANS SOLDATS DE FRANCE »

Le lundi 18 mai 1987, l'exposition « Musulmans Soldats de France » a été inaugurée dans le hall d'accueil de l'Hôtel de la Courly (Communauté urbaine de Lyon), par M. Francisque Collomb, sénateur-maire de Lyon, en présence de M. Santini, secrétaire d'Etat aux Rapatriés, du général de C.-A. Cucq, gouverneur militaire de Lyon et commandant le 5e R.M. ; etc.

La section Rhône-Alpes de la Koumia participe à cette exposition : à l'entrée de l'allée des stands, un mannequin en tenue de goumier, djellaba, ghiout, équipement, présentant le fanion de la section ; une vitrine avec différents documents souvenirs, photos, un fanion du 31e Goum.

Etaient présents à l'inauguration, avec le président de section : colonel Guérin et Mme, colonel Bordes, colonel Clémençon, Aubertin et Mme, Battu, Barbaud, Carré, Bretons, Payre, Loubès, Guidon.

Cette exposition reste en place jusqu'au 28 mai ; elle devrait ensuite être présentée dans d'autres villes de France.

REUNIONS MENSUELLES

Les réunions mensuelles n'auront pas lieu en juillet et août ; elles reprendront en septembre, le jeudi 24.

La journée Koumia d'automne est prévue **le samedi 10 octobre 1987** au mess des sous-officiers de Lyon (quartier Général-Frère). Elle sera présidée par le général Feaugas.

Une lettre d'invitation sera adressée à tous les membres de la section figurant sur la nouvelle édition de l'**Annuaire de la Koumia** (supplément au bulletin n° 104).

J. MAGNENOT.

Roussillon - Bas-Languedoc

COMPTE RENDU DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 30 MAI 1987

Cette assemblée générale annuelle a eu lieu le samedi 30 mai 1987, au Foyer socio-culturel d'Alenya où une salle avait été mise à notre disposition.

Malgré un nombre important de circulaires adressées à tous les membres connus, peu de monde avait répondu présent à la convocation du président.

Se sont déplacés : Basques et Mme, Cadet et Mme, Egels et Mme, Fabre, La Fleur des Poids et Mme plus deux amis, Camrrubi et Mme, Maldonado et Mme, Mayence et Mme plus deux amis, Neufang et Mme, Mme Vidal, Vuillecard et Mme plus deux amis.

Se sont excusés : le général Brenac, Collas, David, Mme Enderlin, Fournier, Mme Klopp, Kerneis, Mirabeau, Ouiste, Ruiz, Savin, Serrahy, Vernusse.

Le président ouvrait la séance à 10 h 30, et après avoir souhaité la bienvenue à tous et donné la liste des excusés, il passait à l'ordre du jour.

Renouvellement du bureau : aucune modification dans ce domaine. Toujours pas de volontaires pour occuper le poste de secrétaire dont le travail est pourtant insignifiant. Cette fonction reste assurée par le trésorier, pour l'instant, en attendant une bonne volonté.

Congrès national : la section y sera représentée par le président, le trésorier ainsi que par Vuillecard.

Cotisations : il est demandé aux adhérents versant directement leurs cotisations au siège central de bien vouloir en effectuer le règlement par Perpignan, ceci afin de pouvoir faire le point des retardataires. La section enregistre l'adhésion d'un nouveau membre, M. Marocchi, ami de La Fleur des Poids et ancien du Maroc.

Histoire des Goums marocains, tome II : trois bulletins de souscription seront remis lors du congrès national de Périgueux.

Après quelques questions diverses, la séance était levée vers 11 h 30.

Le Foyer rural, qui nous accueillait, a l'avantage de posséder une magnifique pinède aménagée où tous les participants se retrouvaient autour d'un apéritif très apprécié. Nous était ensuite servi un repas dont l'élément principal se composait d'un « méchoui » qui nous rappelait le bon vieux temps.

Le soleil étant de la partie, ce fut une excellente journée, et les absents, à moins de raisons valables, ont eu grand tort de s'abstenir.

Perpignan, le 4 juin 1987.

Le président : Elie CAMRRUBI.

Vosges

CEREMONIE DU SOUVENIR AU MONUMENT AUX MORTS DES GOUMS MAROCAINS A LA CROIX-DES-MOINATS

Le 42e anniversaire de la victoire du 8 mai 1945 a été célébré le 8 mai 1987 au monument aux morts des goums marocains, érigé à la Croix-des-Moinats.

Comme à l'accoutumée, cette cérémonie du « Souvenir » était présidée par M. Christian Poncelet, ancien ministre, président du conseil général des Vosges, mais en présence cette année de notre président national le général Feaugas et de notre secrétaire général Jean de Roquette-Buisson.

De nombreuses personnalités civiles et militaires avaient tenu à honorer de leur présence cette réunion patriotique en ce haut lieu où se déroulèrent les durs combats de 1944-1945. Au nombre des personnalités nous devons citer les conseillers généraux et les maires des cantons, le colonel délégué militaire départemental, les chefs de corps du 18e régiment de transmissions et du 170e régiment d'infanterie (le Cent Septante) d'Epinal, le colonel commandant le groupement de gendarmerie des Vosges, les présidents des associations patriotiques Rhin et Danube, Forces françaises libres, 2e division blindée, Corps expéditionnaire français en Italie et bien sûr de nombreux camarades des goums venus d'Alsace et des Vosges qui avaient revêtu notre traditionnelle djellabah.

Devant le monument, entouré de nombreux drapeaux, le fanion du 10e Tabor était présenté par notre ami l'adjudant-chef Lombard.

Après le lever des couleurs françaises et marocaines, la lecture de l'ordre du jour n° 11, du général Guillaume commandant la 3e D.I.A. et les goums marocains, par l'adjudant-chef Sarraut, ancien du 2e G.T.M., le lecture de l'ordre du jour n° 9, du général d'armée de Lattre de Tassigny, par M. Grosjean, ancien de Rhin et Danube, plusieurs allocutions ont été prononcées et notamment par le président Million, de Rhin et Danube, le général Feaugas, président national de la Koumia et M. Christian Poncelet, président du Conseil général des Vosges.

Vinrent ensuite le dépôt des gerbes, la minute de recueillement, la sonnerie aux morts et l'exécution de l'hymne national par la fanfare de Basse-sur-le-Rupt.

C'est alors que le général Feaugas remit solennellement le diplôme d'honneur des goums marocains et la koumia de vermeil à M. Poncelet, le remerciant de son aide pour l'entretien de notre monument national et des facilités accordées à la Koumia pour l'organisation de cette cérémonie à la Croix-des-Moinats, cérémonies auxquelles il assiste personnellement depuis plus de six ans.

Le pot de l'amitié nous a été ensuite offert, à l'hôtel de ville de Cornimont, par M. Braun, maire de la ville et membre du Conseil général des Vosges.

... Nous avons eu beaucoup de chance...

VIEILLOT.

MONTSOREAU

Procès-verbal du conseil d'administration de la Fondation Koumia-Montsoreau du 12 mai 1987

Le conseil d'administration de la Fondation Koumia-Montsoreau s'est réuni le 12 mai 1987 à 15 h 30 ,au château de Montsoreau, sous la présidence du général Feaugas.

En présence de : M. le général Codet, commandant de l'Ecole de l'Armée blindée et de la Cavalerie, M. Touchais, vice-président du Conseil général de Maine-et-Loire, M. Foulon, maire de Montsoreau, M. le colonel Delage, M. le commandant Dalloneau, M. le commandant de Latour, président des descendants, M. de Louvigny, M. Michel Pasquier, trésorier, M. Henry Muller, trésorier-adjoint, M. Yves Huchard, secrétaire.

En ouvrant la séance, le général Feaugas demande au conseil une minute de silence à la mémoire du commandant Pasquier. Le général rappelle les éminents services que notre conservateur a rendus à la Koumia et au musée durant des années et suggère que Mme Pasquier soit appelée à lui succéder dans cette tâche à laquelle d'ailleurs elle a déjà participé.

Cette proposition est adoptée à l'unanimité.

Une plaque portant le nom du commandant Pasquier sera apposée dans la première salle. Cette proposition est également adoptée à l'unanimité.

SITUATION FINANCIÈRE DE LA FONDATION

La situation financière de la Fondation est satisfaisante. Le détail est développé dans le tableau en annexe.

Pour permettre au musée de fonctionner sans prélèvement sur le capital il est nécessaire de procéder à des placements qui doivent d'ailleurs être prudents.

Dans l'immédiat, comme il n'y a pas de travaux importants à envisager, 20.000 F sur les 60.000 F disponibles seront placés en emprunt d'Etat.

La femme de ménage demande le relèvement du nombre d'heures qu'elle fournit. Elles passent ainsi de 250 heures à 300 heures.

L'Ecole de l'A.B.C. va réaliser une nouvelle vitrine.

BIBLIOTHEQUE DU MUSÉE

Le général Feaugas expose au conseil les problèmes posés par la bibliothèque qui s'enrichit chaque jour de dons importants en nombre et en qualité.

Des ouvrages dédicacés ont été acquis chez un brocanteur de Dijon. Le jour où la bibliothèque pourra être plus largement ouverte, il faudra envisager le recrutement d'une bibliothécaire, mesure qui entraînera des frais importants (à supposer que l'on trouve des candidats).

Dans ces conditions, ne faudrait-il pas retenir la suggestion du colonel de Bichopp tendant à transporter nos livres à la bibliothèque de l'Ecole de l'Armée blindée et de la Cavalerie, qui dispose de locaux, d'un encadrement et d'un ordinateur faisant office de fichier ? Le général Codet estime que cette solution est plus simple et plus logique.

Le général Feaugas remercie le général Codet et demande que l'on mette au poin avec M. Mikcha la poursuite de l'inventaire de la bibliothèque pour lequel d'ailleurs un très gros travail a déjà été fait les années précédentes. Il serait souhaitable d'entreprendre cette tâche durant l'été.

PÉRIODICITÉ DES RÉUNIONS DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

— Première réunion : fin janvier ou fin décembre précédent.
— Deuxième réunion : en mai ou juin.

QUESTIONS DIVERSES

Des visiteurs ont été choqués par la présence de drapeaux hitlériens. Une pancarte désormais rappellera l'unité des goums qui les a pris ainsi que le lieu des combats.

D'autres ont fait des réserves sur le mot de pacification apposé sur certaines légendes explicatives. Après échanges de vues, on n'aperçoit pas la possibilité ni l'utilité de remplacer ce terme.

M. Touchais précise que la propriété voisine du château a été achetée. L'aménagement de parking commencera vraisemblablement courant mai pour être prêt début juillet.

Dans la maison pourrait être installée une hôtesse de tourisme rémunérée à moitié par le département et par la ville de Montsoreau. Ce projet toutefois est à l'étude.

Le général Feaugas demande à M. Touchais s'il ne serait pas possible que la Koumia dispose, dans cette maison, d'une pièce qui servirait de chambre de passage. M. Touchais prend note de ce souhait.

Enfin M. Foulon signale qu'un plan de signalisation sera mis en place pour assurer la circulation et la sécurité après aménagement du parking et des abords.

Le général Feaugas rend compte des difficultés rencontrées pour organiser les bourses d'études dans les différents établissements scolaires des Vosges.

Dans ces conditions, à la prochaine assemblée générale, des échanges de vues permettront probablement de trouver des solutions de remplacement. L'année prochaine deux bourses au lieu d'une pourraient être attribuées.

En clôturant la séance, le général Feaugas demande que M. de Roquette-Buisson et M. Merchez règlent le retour des objets prêtés à la ville de Paris pour une exposition qui a eu lieu en février dernier.

Après un tour de table, personne ne demandant la parole, le président adresse au général Codet, en instance de mutation, ses remerciements pour l'aide que l'E.A.A.B.C. a apportée à la Fondation durant ces dernières années et ses vœux pour une pleine réussite dans sa prochaine affectation. Puis il déclare la séance close à 17 h 30.

Le président : général Andréé FEAUGAS.

BILAN FINANCIER

ACTIF	Exercice précédent	Exercice 1986
Stocks	10.206,00	8.852,73
Placements	339.394,63	339.394,63
Compt. rég.	2.889,00	
Caisse	46.045,21	66.650,34
Totaux	398.534,84	414.897,70

PASSIF	Exercice précédent	Exercice 1986
Dotation	321.420,00	333.287,00
Un quart produits	+ 11.867,00	+ 11.480,00
Nouvelle dotaiton	333.287,00	344.767,00
Placements disponibles	6.107,83	
Compte régularisation	13.094,80	3.480,36
Disponibles	46.045,21	66.650,34
Totaux	398.534,84	414.897,70

COMPTES PROFITS ET PERTES

DEBITS	Prévus	Réalisés
Portefeuille		720,23
Investiessemnts matériels	15.000,00	19.544,88
Investissement financier	15.000,00	
Fonctionnement		3.663,70
E.D.F.	17.000,00	6.362,02
S.I.		1.800,00
Assurances		3.925,00
Personnels	9.000,00	8.068,00
Charges sociales	15.000,00	26.106,94
Bourses	15.000,00	11.977,25
Achats I. L.		2.894,00
Imprévus	4.000,00	
Totaux	90.000,00	85.062,02

CREDITS	Prévus	Réalisés
Portefeuille	45.000,00	47.452,70
Entrées musée	40.000,00	52.360,65
Ventes I. L.	5.000,00	5.753,80
Totaux	90.000,00	105.567,15
Report débits		85062,02
Excédent recettes		20.505,13

PRÉVISIONS POUR 1987

DEBITS		CREDITS	
Portefeuille	1.000,00	Portefeuille	48.000,00
Investiessement financier	20.000,00	Entrées musée	55.000,00
Investissement matériels	20.000,00	Ventes I. L.	7.000,00
Fonctionnement	5.000,00		
E.D.F.	7.000,00		
Personnels	9.000,00		
Charges sociales	15.000,00		
Assurances	4.000,00		
Bourses	15.000,00		
Achats I. L.	4.000,00		
Imprévus	10.000,00		
Total	110.000,00	Total	110.000,00

Vu : le président,

général (C.R.) A. FEAUGAS

Paris ,le 21 janvier 1986.

Le trésorier : H. MULLER.

CARNET

NAISSANCES

Nous avons la joie d'annoncer la naissance de :

— Marc Charpentier, fils de M. et Mme Bernard Charpentier (D) et petit-fils du capitaine Georges Charpentier, le 17 avril 1987, à Ottawa.

— Nicolas Mammale, fils de M. et Mme Paul Mammale, et douzième petit-enfant du lieutenant-colonel et Mme Alexandre, le 3 mai 1987, à Paris.

— Violaine Guérin, fille de M. et Mme Bertrand Guérin, et dix-neuvième petit-enfant du colonel et Mme Henry Guérin.

— Marilys, fille de M. et Mme Michel Guérin, et vingtième petit-enfant du colonel et Mme Henry Guérin.

La Koumia est heureuse de féliciter les heureux parents et grands-parents.

MARIAGES

Nous avons la joie d'annoncer le mariage :

— A Versailles, le 30 avril 1987, du lieutenant-colonel (H) Hervé de La Ménardière (territoire du Tafilalet 1947-1949, cercle de Khénifra 1950-1955, commandant du 5e G.C.A.T. 1955-1956), avec Mme Jacques Frignet des Préaux, qui avait épousé le lieutenant Jean de Sordet (†) (région de Fès 1948-1951) et est la belle-mère de Xavier de Furst, fils du général de Furst (†).

— En l'église Saint-Fructueux d'Itxassou (Pyrénées-Atlantiques), le samedi 4 juillet 1987, entre Hubert Jenny, petit-fils du colonel Jenny, et Nellie Sin, ainsi qu'entre Anne Jenny, également petite-fille du colonel Jenny, et Jean-Robert Lafourcade.

Nos félicitations aux nouveaux époux.

DECES

Nous avons le regret d'annoncer le décès de :

— Mme Hélène Dorelon (D), belle-fille de l'adjudant-chef Dorelon (décédé) et de Mme, le 19 février 1987, à Saint-Martin-d'Hères (Isère).

— Le commandant Paul de Combarieu, le 9 mars 1987, à Nîmes.

— Le commandant André Pasquier, le 26 mars 1987, à Tours.

— Mme Larousse, épouse du commandant (ER) Larousse, le 26 mars 1987, à Marseille.

- Le chef d'escadrons (ER) Jean Chirouse, le 3 avril 1987, à St-Sever (Manche).
- Le sergent-chef Jules Bedet, en avril 1987, à Marseille.
- Le chef de bataillon (ER) Gaston Fermaud, le 16 mai 1987.
- M. Roger Moris, ancien contrôleur civil, préfet honoraire, membre de l'Académie de Béarn, le 30 mai 1987, dans l'intimité familiale, en l'église St-Pierre d'Idron (Pyrénées-Atlantiques).
- Le sergent-chef Gustave Dutaut, au début de juin 1987, à Istres (Bouches-du-Rhône), où il s'était retiré en 1984.
- L'adjudant-chef Maurice Jousset, le 2 juin 1987, à Toulouse, dont l'incinération a eu lieu le 5 juin dans la plus stricte intimité. Il était le frère du sergent-chef Edmond Jousset, membre de la Koumia également, qui vient de nous faire part de ce décès.
- L'adjudant-chef Jean Boulet, le 18 juin 1987, à Saint-Egrève (Isère), accompagné à l'église et au cimetière par une importante délégation d'anciens des goums, derrière le lieutenant-colonel Saulay, représentant notre président, le général Feaugas. Assistaient aux obsèques : le maire et l'ancien maire de Saint-Egrève, des représentants de la police nationale, où le défunt avait fait une seconde carrière ,et beaucoup de jeunes du club sportif local dont il était président.

Aux familles en deuil, la Koumia adresse ses plus affectueuses condoléances.

— Le commandant PASQUIER

C'est avec une très grande peine que nous avons appris le décès, à Tours, le 26 mars 1987, du commandant André Pasquier, administrateur de la Koumia et conservateur du Musée des goums de Montsoreau.

Atteint d'une grave affection juste après notre assemblée générale de 1986 à Montsoreau, le commandant Pasquier avait tenu à assister à notre dernier conseil d'administration du 10 février dernier et au dîner qui suivait.

Victime d'un grave malaise à la fin du repas, il avait dû être transporté d'urgence au Val-de-Grâce, puis après queqlues jours de soins intensifs à l'hôpital de Tours, où il s'est éteint le 26 mars 1987.

Les obsèques du commandant Pasquier ont eu lieu le lundi 30 mars en l'église Saint-Julien de Tours au milieu d'une assistance particulièrement recueillie et nombreuse, l'émotion atteignant son point culminant lorsque notre ami Mikcha lut la « Prière pour nos frères marocains ».

Une importante délégation de la Koumia, avec drapeau, était conduite par notre président, le général Feaugas.

Certains étaient venus de Paris, de Bordeaux, de Rennes, de Saint-Malo et même de plus loin.

Outre la Koumia, une quinzaine de délégations d'anciens combattants, avec drapeau, entouraient le cercueil, que sont venus saluer le général Paoli, président du C.E.F.I. ; le représentant du Conseil général du Maine-et-Loire ; le représentant du général commandant l'Ecole d'application de l'A.B.C. à Saumur ; le maire de Montsoreau et de très nombreuses autres personnalités.

Au moment de l'absoute, le général Feaugas a prononcé une émouvante allocution, que nous publierons dans le prochain bulletin, qui évoquera plus longuement la carrière du commandant Pasquier et les éminents services qu'il a rendus à la France et à la Koumia.

PROMOTIONS - NOMINATIONS

LEGION D'HONNEUR

Ont été promus :

au grade de commandeur

— M. Jean-Jacques Beucler, ancien ministre.

au grade d'officier

— Le commandant (ER) Raymond Filhol, président de la section de Marseille.

Ont été nommés :

chevalier

— L'adjudant-chef (ER) Yves Vidal.

— L'adjudant-chef (ER) Robert Mauffrey.

ORDRE NATIONAL DU MERITE

A été promu :

— Le capitaine honoraire Pierre Cozette.

ARTS ET LETTRES

— Mme Béatrice Appia, artiste peintre et graveur, donatrice d'œuvres d'elle-même et d'Eugène Dabit au musée des Goums, a été nommée, en début d'année, chevalier des Arts et Lettres.

RECTIFICATION

C'est par erreur que nous avons indiqué, dans le dernier numéro, que le capitaine (ER) Roger Ouiste avait été nommé chevalier de l'ordre national du Mérite.

En fait, le capitaine Ouiste a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. C'est le général Favreau (neveu du général Feaugas, notre président, commandant la 6e Division légère blindée), qui lui a remis les insignes, le 8 mai 1987, au cours d'une prise d'armes à Nîmes.

RECOMPENSES ET DISTINCTIONS

Notre ami, le Dr Henri Dupuch, a reçu le diplôme de Vermeil « Poésie classique de l'Académie internationale de Lutèce », pour son recueil **Errances et destinées.**

Le 10 avril, Catherine Cousin-Lucasseau a brillamment soutenu une thèse de doctorat d'Etat, en sciences physiques, à l'Université de Rennes.

Toutes les félicitations de la Koumia aux nouveaux promus et nommés.

IN MEMORIAM

Le colonel Guy de Mareuil

Le colonel Guy Boula de Mareuil vient de rejoindre, à son tour, le 6 mars 1987, la « Koumia céleste » où la plupart de nos anciens chefs, et tant de nos bons camarades, nous ont déjà précédés et nous attendent au milieu de la foule innombrable de nos fidèles goumiers, nos « frères musulmans ».

Sorti de l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr en 1931, il est affecté au 67e R. I. à Compiègne, où il s'ennuie. Il se fait muter d'une compagnie à l'autre, d'un bataillon à l'autre, présente sa candidature à tous les stages qui s'offrent à lui, mais en vain. La vie de garnison ne lui convient pas. Tout change radicalement pour lui lorsqu'est acceptée, en octobre 1936, sa candidature au service des Affaires indigènes du Maroc. En juillet 1937, à l'issue du cours préparatoire à Rabat, il rejoint comme adjoint stagiaire la circonscription de Goulimine, contrôlée à l'époque par un officier qui jouera un rôle déterminant sur le déroulement de sa carrière ; le capitaine Boyer de Latour du Moulin.

D'emblée, le contact s'établit entre les deux hommes. L'ancien jauge et juge le jeune, lequel se sent fort honoré de servir sous les ordres de l'un des « Trois Mousquetaires » de l'équipe des A.I. du général de Loustal dans l'Atlas central : Leblanc, Massiet du Biest et Latour (1).

Goulimine dresse les tours de ses bordjs loin, très loin, dans le Sud marocain. Les échecs des troubles sociaux qui agitent la France en 1936, au moment où les ouvriers de nos usines se prélassent dans les délices des « congés payés », tandis que l'Allemagne forge à coups redoublés les armes de la Wehrmacht, n'y parviennent qu'assourdis. La vie s'écoule, paisible, dominée par le contrôle des tribus de nomades chameliers qui y touchent le port en provenance de l'océan saharien.

La défaite de nos armes n'a pas de répercussion sur le moral des tribus sahariennes qui manifestent toujours le même loyalisme à notre égard. Les officiers favorisent cet excellent état d'esprit en évoquant l'inéluctable intervention de la puissante Amérique dans ce conflit devenu mondial. « Rira bien qui rira le dernier », disait-on déjà dans ce Sud lointain, mais le temps passait et s'écoulait dans la grisaille, malgré la splendeur du soleil de l'été saharien.

Nous sommes en 1941 et l'« ordre établi » par l'Allemagne nazie va bientôt s'effondrer.

Promu capitaine le 25 mars 1941, Mareuil est affecté au commandement du 59e Goum, dans une « Mehalla chérifienne » qui s'entraîne dans le cercle d'Azilal sous les ordres du chef de bataillon de Latour et deviendra le 2e Groupement de tabors marocains, le 2e G.T.M. Mais pour l'instant, on vit dans la clandestinité, on camoufle partout où on le peut, avec la complicité spontanée de la population, le matériel et l'armement lourd destinés à la reprise du combat... et on fait du

(1) Comme dans le roman d'Alexandre Dumas, les « Trois Mousquetaires » de l'Atlas étaient quatre ; bien qu'il ne relevât pas du commandement du général de Loustal, il fallait y ajouter le capitaine Parlange, ami intime du capitaine Massiet du Biest.

charbon de bois, le plus loin possible en forêt, pour justifier les longues absences hors des postes, indispensables à l'entraînement de l'unité.

Le 8 novembre 1942, Mareuil participe à la « marche lente », très lente, du 2e G.T.M. dirigé sur la côte atlantique où viennent de débarquer les Américains. Marche si lente que le G.T.M. n'arrivera qu'après la bataille et ne sera pas engagé contre eux.

La situation se renverse aussitôt et il faut courir à l'autre bout de l'Afrique du Nord, en Tunisie, vers laquelle se hâte l'Afrika Korps de Rommel, poussé l'épée dans les reins par la 8e Armée britannique de Montgomery. Dès les premiers engagements, le capitaine de Mareuil se distingue par son courage personnel et ses qualités de chef de guerre : « Le danger, semble-t-il dire, comme le chantera plus tard Gilbert Bécaud à propos de la solitude, ça n'existe pas. » Cité une première fois en janvier 1943, il l'est une seconde fois, à l'ordre de l'Armée, pour avoir pénétré, avec son 59e Goum, dans le dispositif ennemi, provoquant la mise hors de combat d'un régiment italien.

Mais ce coup de maître n'est en réalité qu'un coup d'essai... Les 12 et 13 mars 1943, à l'issue d'une poursuite échevelée menée par ses sections découplées dans la plaine, il contraint à la reddition les débris — soyons modestes ! — d'une division italienne avec son général, forte encore de 4.000 hommes en état de se battre.

Le 9 avril, lancé à la poursuite d'un bataillon allemand, il le rejoint dans un temps record et le force à la fuite, en abandonnant tout son armement et son matériel lourd.

A la suite de ces actions d'éclat, Mareuil est fait chevalier de la Légion d'honneur à titre exceptionnel et rejoint le Maroc avec le 2e G.T.M. après le défilé de la victoire à Tunis le 20 mai 1943.

Mais à peine a-t-il franchi la frontière algéro-marocaine, que le G.T.M. reçoit l'ordre de reprendre la mer, pour libérer la Corse, ce qui sera réalisé en juin 1944, en même temps que l'île d'Elbe. Au cours de ces deux opérations, Mareuil se distingue par le même courage tranquille et la même indifférence à l'égard du danger. Il est encore cité deux fois à l'ordre. Mais sa carrière de guerrier, hélas ! touche à son terme.

Après le débarquement de Provence, le 2e G.T.M. est engagé dans la bataille pour la libération de Marseille. Alors qu'il procédait lui-même aux opérations préliminaires à l'engagement de son goum, il est très grièvement blessé à la jambe droite par une rafale de mitrailleuse, qui provoque une fracture ouverte du fémur, blessure grave dont il ne se remettra pas et qui le laisse invalide jusqu'à la fin de ses jours.

Promu officier de la Légion d'honneur à la suite de cette action, il est affecté au Secrétariat politique de la direction de l'Intérieur à Rabat et est nommé chef de bataillon le 25 juin 1947. Il ne fait qu'un bref séjour dans les bureaux de la « Colline Inspirée » et rejoint Azilal fin 1948 pour y prendre le commandement du 1er Tabor, qu'il conserve jusqu'au 16 février 1950. Puis il répond une nouvelle fois à l'appel du Sud et rejoint le Secrétariat général de la région d'Agadir. Mais, décidément la vie en garnison ne lui convient pas et il obtient le commandement du cercle de Rich, dans l'Atlas central, qu'il rejoint au début de 1952. Peu de temps après mon retour d'Indochine, je prenais le commandement du cercle du Dadès-Todhra. Mareuil devint alors mon voisin au nord, tandis que Jouin, à Zagora, était celui du sud.

Nous avons vécu là, peut-être, les plus belles années de notre carrière, car la paix régnait dans nos commandements, alors qu'au nord de l'Atlas, à Oued-Zem et à Khouribga, les tribus déchaînées se lançaient dans une tuerie sauvage à l'assaut de tout ce qui n'était pas musulman.

Lieutenant-colonel le 1er juillet 1954, Mareuil oriente sa carrière vers les postes diplomatiques. D'abord comme attaché militaire près le consulat général de France à Tanger, il est ensuite désigné, en janvier 1957, pour suivre un stage à l'Ecole supérieure de l'armée espagnole à Madrid. Mais on se bat en Algérie : c'est donc là qu'est sa place. Commandant en second le 3e R.I.A. à Perrégaux, il suit à Arzew le stage d'initiation à la pacification et à la contre-guerilla, dont les prin-

cipes, — il faut le reconnaître — étaient fort différents de ceux édictés par Lyautey à l'aube du protectorat marocain.

Il prend ensuite le commandement du secteur de Perrégaux, puis est désigné pour le poste d'attaché militaire, naval et de l'air à Beyrouth. Promu colonel le 1er janvier 1964, il cesse ses fonctions à l'ambassade et est affecté au Centre de langues et d'études étrangères militaires.

C'est là qu'il demande à faire valoir ses droits à la retraite et qu'il est rayé des cadres de l'armée active le 31 décembre 1966.

Sa retraite ne se déroule pas dans l'oisiveté. Loin de là, sa foi profonde le pousse à l'étude de l'hébreu et de la sociologie de l'Etat juif. « Comment peut-on bien vivre, disait-il, sa religion chrétienne, si l'on ignore le cadre de vie dans lequel vivait le Christ, la langue qu'il parlait ? »

Les dernières années de sa vie furent marquées par des atteintes cardiaques de plus en plus fréquentes, qui le firent souffrir dans sa chair, mais ne l'empêchèrent pas d'élargir et d'approfondir sa vie spirituelle, il se passionnait, avec quelques amis de la Koumia dans l'étude comparée des principes de base des trois religions révélées.

Guy, mon cher Guy, nous garderons fidèlement ta mémoire pendant tout le temps que nous devrons passer ici avant d'aller te rejoindre. Et nous souhaitons que nos enfants assurent notre relève dans ce devoir pieux, car tu fus un « seigneur » parmi nous. Puisses-tu pour eux, demeurer un exemple.

Jean SAULAY.

Le colonel Guy Baudot

Le 18 septembre 1986, le colonel Guy Baudot nous a quittés, il venait d'avoir soixante-cinq ans.

Engagé volontaire dès juillet 1940, en Grande-Bretagne, dans les Forces française libres, il est aspirant en 1941, à la sortie de l'Ecole militaire de Brazzaville. Affecté à la 1er D.F.L. (2e brigade), il participe à toutes les opérations de cette unité de 1942 à 1945 : Egypte, Libye, Tunisie, Italie où il est blessé ; débarquement en Provence, libération de Lyon, Vosges, Alsace et Alpes du Sud.

De 1947 à 1956, lieutenant, puis capitaine, il sert aux Affaires indigènes et commande le 4e Goum d'El-Kbab.

En 1958 il est affecté au 129e R.I. en Algérie et de 1959 à 1961 il commande le quartier de Bossuet en Oranie. Nommé chef de bataillon il fait partie du 4e bureau de l'état-major des F.F.A. à Baden-Baden.

Chef d'état-major du 153e régiment d'infanterie mécanisée de 1964 à 1966, puis nommé lieutenant-colonel en 1967, il est affecté à Paris à la direction du personnel militaire de l'Armée de terre. En 1970 il prend le commandement du camp de Sathonay et il termine sa carrière militaire à la tête du G.A.P.I. à la caserne Guynemer de Rueil-Malmaison.

Dans le secteur privé de 1975 à 1986, il est responsable du personnel d'une importante caisse de cadres.

Officier de la Légion d'honneur, commandeur de l'ordre national du Mérite, titulaire de plusieurs citations et de la médaille de la résistance, le colonel Guy Baudot restera dans la mémoire de tous ceux qui l'ont connu un exemple de conscience professionnelle, de loyauté et de générosité.

Ses amis se réunissent pour assurer Mme Baudot et ses enfants de toute leur sympathie attristée et de leur très fidèle souvenir.

Hervé de LA MENARDIERE.

Le chef de bataillon Paul de Combarieu

LETTRE OUVERTE A Mme DE COMBARIEU A L'OCCASION DU DECES DU CHEF DE BATAILLON PAUL DE COMBARIEU

« Chère Madame,

« Dès que j'ai appris que le commandant de Combarieu avait été rappelé à Dieu le 9 mars 1987, je vous ai écrit pour vous dire toute ma peine et en même temps mes regrets de n'avoir pu accompagner votre époux à sa dernière demeure.

« Je vous faisais savoir que j'aurais aimé dire à vos enfants et petits-enfants toute l'admiration et l'affection que je portais à leur père et grand-père.

« Je me trompais car je me rends compte que, trop ému, j'aurais été dans l'incapacité de parler de « mon capitaine ». Je vous demande donc, Madame, d'être mon interprète auprès d'eux et de leur faire savoir pourquoi j'admirais Combarieu et pourquoi je l'aimais.

« En voici les raisons. Après le 8 novembre 1942 et l'arrivée des Américains en Afrique du Nord, étant officier de réserve père de six enfants et de ce fait dégagé de toutes obligations militaires, il n'a pas hésité un instant à rejoindre les goums qui, il le savait, ont toujours été des unités de première ligne. Les premiers combats en Tunisie l'affirmèrent comme un combattant de grande classe. Il suffit pour s'en convaincre de lire ses nombreuses citations et en particulier celle qui l'a fait chevalier de la Légion d'honneur :

« Officier de réserve qui vient d'affirmer une fois de plus ses splendides qualités de courage et de sang froid. Le 18 février 1943, au Kef-el-Rakhma, a pris en plein combat le commandement du 4e Goum dont le commandant venait d'être grièvement blessé.

« Entraînant son unité un instant démoralisée par la perte de son chef, a poursuivi le nettoyage de la position malgré une résistance acharnée des défenseurs, neutralisant personnellement au pistolet-mitrailleur les éléments ennemis qui utilisaient les lance-flammes. A ramené quarante-trois prisonniers dont un capitaine et huit armes automatiques. »

« Tout y est dit — courage, sang-froid, énergie — entraîneur d'hommes. Cette date du 18 février 1943 marque un changement important pour le lieutenant de Combarieu, d'adjoint au lieutenant Chaffard, mortellement blessé, il devient commandant du 4e Goum.

« Devenu l'adjoint du capitaine de Combarieu après la campagne de Tunisie, j'ai pu apprécier d'abord en Italie, puis en France toutes les qualités de mon commandant de goum. Dans toutes les circonstances, souvent difficiles, où il n'est pas possible de tricher, il s'est toujours montré égal à lui-même — « un guerrier » — voilà les motifs de mon admiration.

« Je l'ai aimé pour ses qualités de cœur, sa modestie, sa bonté, son oubli de lui-même, sa franchise et sa foi profonde.

« Le 23 novembre 1944, après avoir commandé le 4e Goum durant vingt et un mois et en avoir été l'âme, Combarieu très fatigué est évacué. Il restera à l'état-major du 1er G.T.M. jusqu'à la victoire.

« Rendu à la vie civile et de retour au Maroc il reprend ses activités d'agriculteur mais une fois de plus son sens du devoir, son besoin d'activité l'amènent à prendre de nombreuses responsabilités — auprès de la communauté française de Meknès. Il suffit de relire le discours prononcé par le consul, M. Tasle, en 1974, au moment de votre départ du Maroc où, Madame, vous étiez arrivée jeune mariée en 1938.

« Pour vous définir, Paul de Combarieu, j'emploierai le mot loyauté. Loyauté dans vos activités professionnelles, loyauté dans vos rapports sociaux, loyauté

envers vos adversaires comme envers vos proches, à quoi il convient d'ajouter cette grande rigueur envers vous-même issue des vieilles races.

« Pour compléter la description ne convient-il pas aussi d'évoquer votre sens du service, cette aptitude et peut-être ce besoin de vous mettre à la disposition de la collectivité, d'aider les autres : ce qu'en d'autres temps on appellerait la charité.

« Ce souci d'assister fraternellement la communauté française de Meknès, j'ai pu l'apprécier durant les longues et pénibles semaines de l'été dernier, lorsque, de l'aube à la nuit vous vous êtes mis spontanément à la disposition de ce consulat général, faisant profiter chacun d'entre nous de vos conseils et de votre connaissance du pays.

« Vos quarante et une années de séjour au Maroc sont d'ailleurs jalonnées par de nombreuses participations aux tâches collectives, depuis votre présence au sein de la Chambre d'agriculture et à la municipalité à l'époque du protectorat jusqu'à votre désignation comme délégué au Conseil supérieur des Français de l'étranger et à votre présidence de l'Association familiale française que vous avez assumée jusqu'à ces derniers jours.

« Je ne puis oublier la guerre... Bon sang ne saurait mentir. Fils d'officier général, vos prestigieux états de service vous ont permis d'atteindre le grade de chef de bataillon et d'obtenir la rosette de la Légion d'honneur.

« Cette guerre vous a en outre incité à mieux connaître et à mieux comprendre ces Marocains au milieu desquels vous viviez, qui sont devenus vos compagnons d'armes et ont partagé vos souffrances et vos victoires.

« Au moment où vous quittez ce pays où vous avez passé toute votre vie d'homme, ce Maroc à qui vous devez beaucoup puisqu'il vous a fait ce que vous êtes, mais qui peut-être vous doit tant, je voudrais vous présenter ainsi qu'à votre épouse — au nom de la colonie française de cette circonscription — nos vœux les plus chaleureux pour votre réinstallation en métropole. »

Voici, Madame, tout ce que j'avais à dire à vos enfants. Ils peuvent être fiers de leur père ou grand-père. Il ne faut pas pour autant oublier qu'ils ont eu un oncle, votre frère le capitaine Pierre Dubarle, réserviste mortellement blessé le 16 décembre 1944 en Alsace à la tête du 101e Goum. Lui aussi était un seigneur.

Les Combarieu, les Dubarle et beaucoup d'autres font partie de ces réservistes officiers ou sous-officiers à qui on était fier d'obéir ou de commander en Tunisie, Italie, France et Allemagne.

Toutes les condoléances et marques de sympathie pour le rappel à Dieu de votre époux ne peuvent diminuer votre immense chagrin. Mais vous savez que ce n'est qu'un au revoir et qu'il nous attend tous au Paradis des goumiers.

Colonel de KERAUTEM.

Le chef d'escadrons Chirouse

Notre ami Chirouse a été rappelé à Dieu le 3 avril 1987. Né le 24 juin 1903, à Romans, il avait toutes les qualités des Dauphinois, finesse, volonté, droiture et fidélité à ses amis. Il s'est engagé le 13 octobre 1921 pour les spahis en Algérie. Après un an, volontaire pour le Liban, il y passera quatre années. 1927 le trouve pour un court séjour au Sénégal aux spahis sénégalais. Enfin, le 29 mai 1928, il rejoint le Maroc, d'abord toujours aux spahis puis aux maghzens de Zagora, de Tahar-Souk et d'Arhbalou-N'Kerdous. Il participe activement à la pacification du Maroc, deux fois blessé, il est décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre des T.O.E.

A la déclaration de la guerre en 1940, il est affecté aux goums et nommé sous-lieutenant. Jusqu'en novembre 1942, il est le bras droit du commandant de Colbert à l'état-major du 3e Tabor aux Aït Ishak. Commandant du peloton de cavalerie en Tunisie et Italie ses brillantes qualités de chef lui valent la Légion d'honneur et une citation à l'ordre de l'armée.

Devant Marseille le 28 août 1944, le commandant du 65e Goum étant mortellement blessé, le lieutenant-colonel de Colbert sait qu'il n'y a que Chirouse qui soit capable par sa personnalité, sa connaissance des Marocains de remplacer le capitaine de Boisanger.

La citation suivante en est la confirmation.

« Le 27 août 1944, au siège de Marseille, après le combat de Tante-Rose, a pris le commandement d'un goum durement éprouvé par la mort de son capitaine et par de lourdes pertes. A su communiquer à tous sa confiance, son courage et son ardeur. Le 6 septembre engagé devant Montgenèvre avec des effectifs réduits, a remporté un succès décisif repoussant un ennemi agressif qui tentait de dégager sa ligne de retraite, le poursuivant lui infligeant des pertes en l'acculant à un repli précipité. »

Blessé le 1er décembre 1944 devant Malmersfach (Alsace), il est évacué. Guéri il reprend le 65e Goum le 15 mars 1945. Il est de nouveau blessé au passage de la ligne Siegfried le 23 mars. Lorsqu'il reviendra de l'hôpital, il sera affecté à l'état-major du 3e Tabor.

Après le retour au Maroc du 1er G.T.M., Chirouse est nommé chef de poste d'Amougueur des Aït Chrad Irsan. Ses qualités d'organisateur y feront merveille.

En 1947, il demande sa mise à la retraite et prend la direction d'un foyer de travailleurs nord-africains à Saint-Denis. Tâche difficile où grâce à sa parfaite connaissance de l'arabe et de la mentalité marocaine il réussira parfaitement.

En 1968, il se retire à Saint-Sever. Chef d'escadrons, officier de la Légion d'honneur, médaillé militaire, sept citations dont trois à l'ordre de l'armée, Chirouse sous des dehors sévères était un tendre qui voulait cacher sa sensibilité.

Méticuleux il avait préparé ses obsèques, voulant la messe en latin, ni fleurs, ni couronnes et surtout pas de discours. Ces désirs ont été réalisés, seul Guyomar, au cours de la messe, a lu le « Prière pour nos frères marocains » dont les trois dernières lignes s'appliquent parfaitement à Chirouse : « ... et que dans la paix ineffable de votre paradis, ils sachent... oh ! qu'ils sachent, Seigneur, combien nous les avons aimés... ».

Que Mme Chirouse sache combien la Koumia participe à son grand chagrin et lui dit son admiration pour le dévouement avec lequel elle a soigné « notre ami » durant ce mal inexorable.

Colonel de KERAUTEM.

L'adjudant-chef Jean Boulet

ALLOCUTION PRONONCEE PAR LE LIEUTENANT-COLONEL SAULAY AUX OBSEQUES, LE JEUDI 18 JUIN 1987

Nous sommes réunis ici, aujourd'hui, autour de cette tombe prématurément ouverte, pour déposer à tes pieds, Seigneur, face aux portes de lumière de ton paradis, le corps inanimé de l'un des nôtres, un goumier, l'adjudant-chef Jean Boulet, vétéran des campagnes d'Italie, de la Libération, d'Indochine aussi.

Chevalier de la Légion d'honneur, médaillé militaire, titulaire de plusieurs citations, il était, dans les légions reconstituées de l'Armée d'Afrique, l'équivalent du

centurion de l'Enavgile. Ses chefs lui disaient « Va », et il allait, « Viens », et il venait. A son poste de combat, il participa à la libération de la Ville Eternelle, et, par là-même, à celle du Siège de Pierre.

Sans doute, pas plus qu'aucun d'entre nous, n'a-t-il pas toujours respecté scrupuleusement les règles de ta Loi. Mais nous plaçons toute notre confiance dans ton infinie miséricorde pour que tous ses péchés lui soient remis. S'il m'était permis de témoigner, à moi qui fus so nchef en France et en Indochine, j'attesterais qu'il était l'un de ces « hommes de bonne volonté », sur lesquels tu aimes à répandre ta paix...

... Paix de l'esprit d'abord, cette paix qu'il trouvait auprès de vous, Madame, car vous êtes de celles à qui le soldat partant en guerre, peut dire : « Je pars, et je ne sais pas quand je reviendrai. Mais je te laisse la plus belle part, la plus difficile aussi : je te confie les enfants ». Or, ces enfants dont il était si fier, c'est vous qui les avez élevés, pendant qu'il arpentait le « sentier de la guerre », en Italie, en Provence et dans les Vosges, en Indochine aussi, ce pays si merveilleux et si beau, dans lequel nous avons tant peiné et tant souffert.

Nous recherchions, là aussi, Jean Boulet, à instaurer la paix, une paix politique qui fût marquée du sceau du génie français. Mais le souvenir de Galliéni et de Lyautey s'était effacé et nous avons échoué, malgré beaucoup de sang versé, — et les goumiers ne sont pas avares du leur —. Cette « Paix sur la terre » n'existe toujours pas en Extrême-Orient et vous venz d'en recevoir votre part, dans cette « Paix éternelle » au sein de laquelle nous sommes tous égaux. Vous y avez retrouvé deux de vos amis les plus chers, Roger Hussaud, tué à vos côtés lors de la ruée sauvage du bataillon 910 du régiment 148 qui réussit à faire éclater, à Yang Ma, en octobre 1951, le 14e Goum du capitaine Egloff, et Joseph Felden, qui me faisait penser, autant par son accent que par son courage et sa force physique à mon ami le lieutenant Brincklé, de la célèbre « Montée Fourré », mort pour la France pendant les combats du Sarhro le 28 février 1933, aux côtés de Bournazel, quelque vingt années plus tôt.

Mais tout cela, Madame, n'est plus que souvenirs... Souvenirs vieux de trente-cinq ans et plus, qui se dissolvent peu à peu dans l'oubli. Le présent, c'est cette terrible chape de solitude qui vient de s'abattre sur vous. Il faut cependant faire face, et continuer à vivre. Pour y parvenir ,il vous faut du courage, beaucoup de courage, et nous savons que vous n'en manquez pas. Votre cher époux nous l'a lui-même rappelé le 1er novembre 1986 — c'était hier ! — lorsque je lui ai remis cette croix de chevalier de la Légion d'honneur, qui fut, sans aucun doute, l'une de ses dernières joies sur terre. Il avait été formé à la vieille école et il avait la même conception que nous tous, soldats de l'Armée d'Afrique, sur quelques valeurs fondamentales, la patrie, l'honneur militaire, la discipline. Il appartenait à la race de ces « Poilus » qui ont gardé Verdun à la France pendant la Première Guerre mondiale, mais à quel prix !....

Soyez assurée, Madame, qu'aucun de ses camarades, qu'aucun de ses amis, n'oubliera le beau soldat que fut votre mari, leur compagnon d'armes.

Quant à vous, Jean Boulet, au nom de tous vos camarades des goums marocains, je vous adresse un « Adieu », qui n'est qu'un « Au revoir ».

Jean SAULAY,
commandant le 17e Tabor marocain
en Indochine 1951-1952.

ARTICLES DIVERS

Lettres à notre frère Guy de Mareuil au paradis des goumiers

En décembre 1984, tu demandas à la Koumia de faire parvenir au « Paradis des goumiers » une lettre que tu adressais à ton « frère » Paul Lucasseau, entré à la Maison du Père un an auparavant.

Aujourd'hui c'est nous qui t'écrivons, à la même adresse. En fait, à travers nous quatre, ce sont tous les nombreux amis qui te parlent. Ce sont aussi tous les officiers et sous-officiers avec lesquels tu t'es tant battu. Ce sont même tes anciens goumiers et mokhaznis parce qu'ils te portent certainement dans leur cœur.

de Pierre CHANEY...

Mon cher Guy,

Tu es, de nous tous qui servions à tes côtés au 1er Tabor tant en Tunisie qu'en Corse, à l'île d'Elbe et sur les rivages de Provence, celui qui inspirait le plus la sympathie, l'amitié et aussi l'admiration par ton « charisme » naturel et quotidien, soit plus simplement par tes dons remarquables, de contact et d'approche des « autres » quels qu'ils soient et plus spécialement les goumiers que tu as menés si brillamment au combat et les populations que tu as eu à administrer ou à contrôler. A mes côtés à Marseille en août 1944 quelques instants avant que tu ne tombes si grièvement blessé, tu me faisais part avec ton humour à la « Colonel Bramble » de l'impression étonnante que te faisaient ces Marseillais si chaleureusement enthousiastes lors de notre entrée dans la ville et disparaissant si brusquement au premier coup de feu, et ce dernier coup de feu, hélas ! te fut fatal. C'est à moi qu'échut la lourde responsabilité de te remplacer séance tenante au commandement de ton beau 59e Goum et c'est ainsi que j'ai pu le mieux apprécier à quel point tous te vénéraient tant les cadres que les goumiers. Notre chef, le commandant Méric ne se dispensait pas certes de te lancer parfois ces flèches coquines concernant soit ton accoutrement vestimentaire souvent original et inattendu, soit ton esprit quelquefois qualifié de brouillon et de trop subjectif. Mais il te tenait cependant en telle estime qu'il ne manquait jamais, presqu'à chaque décision à prendre, de te consulter et de rechercher sinon ton avis du moins ton opinion.

Puis ce fut ton retour au Maroc, après ces quelques années d'hospitalisation et de rééducation, bien éprouvé par les séquelles de ta blessure, mais cependant tout à la joie de te retrouver à Azilal à la tête de ce même 1er Tabor avec lequel tu fis campagne et qui rentrait couvert de gloire dans ses propres garnisons d'avant-guerre. En 1950, bien à contre cœur tu dus céder les rênes à un autre, le capitaine Feaugas, notre président d'aujourd'hui, à cause de cette malheureuse jambe qui ne t'aurait pas permis de supporter les fatigues physiques d'une nouvelle campagne de guerre là-bas en Extrême-Orient.

Je te retrouvai alors avec joie à Agadir où, aux côtés du pacha Bel Madani, notre ami à tous, tu œuvrais avec tant de tact et de discernement à la délégation urbaine. Là tu approchais d'anciennes connaissances, beaucoup de tes anciens administrés des Aït Oussa, Torquoz et autres tribus du Draâ, reconvertis en ouvriers des conserveries de poissons et rassemblés par tes soins dans ces camps de tentes, le long de la côte, au nord d'Agadir. Puis ce fut Rich, un cercle à ta mesure qui te vit sillonner, nuit et jour en jeep, ces hautes vallées de l'Atlas où Aït Morhrad, Aït Hadiddou, Aït Serhouchène du Sud vivaient toujours en paix et parfaite sécurité, soit à l'ouest vers Imilchil, soit à l'est vers Talsint, alors que la fièvre de l'indépendance agitait déjà les grandes villes et l'opinion publique.

Les quelques pénibles événements, qui endeuillèrent, hélas ! le recouvrement légitime et prévu de l'indépendance, te furent heureusement épargnés car les circonstances et surtout tes dons indéniables de diplomatie et de contacts extérieurs comme ta parfaite connaissance, non seulement de l'arabe mais aussi de l'anglais et de l'espagnol, te firent nommer attaché militaire à Tanger, puis à l'Ecole de guerre espagnole et enfin au Moyen-Orient, à Beyrouth, auprès de nos ambassades libanaise, jordanienne et chypriote.

Ami très cher, te voilà maintenant au paradis des braves et des bons, celui de Yahvé, de Jésus et d'Allah où tu occupes une place de choix et où nous tous qui t'avons connu et aimé aspirons à te retrouver lorsque notre heure sera venue. Nous te pleurons.

Pierre CHANEY.

de Bertrand de SEZE...

Même promotion à Saint-Cyr, même cours des A.I. à Rabat, nous avions donc, mon vieux Guy, un bon nombre de souvenirs en commun. A la sortie du cours, nous prenions des directions bien différentes : Goulimine pour toi, le Moyen-Atlas pour moi. Ainsi commençaient à se dessiner nos deux filiations « maroco-goumiques » Oulad Latour pour toi, Oulad Leblanc pour moi.

Les années passent... la communication est coupée... vient la guerre... Tu te couvres de gloire en Tunisie, en Corse à l'île d'Elbe. Enfin la France, Marseille... où nous nous retrouvons chacun dans son hôpital. Moi je peux marcher et je te fais quelques visites. Mon cœur se serre encore au souvenir de l'héroïque bonne humeur que tu arrivais à montrer alors que tu souffrais le martyre.

Nous nous racontions nos campagnes... Qui ne te connaissait pas n'aurait pu deviner derrière le pittoresque, la drôlerie, l'humour de tes récits (comme tu étais loin du « miles gloriosus » de la fable !), la simple vérité : tes exceptionnelles qualités de chef et de combattant. Mais je peux, hélas ! te le dire maintenant — à toutes ces vertus de soldat, tu ajoutais modestie, gaieté inlassable, curiosité d'esprit et une courtoise gentillesse jamais en défaut.

Nous nous sommes revus en 1946 à Paris, boulevard Saint-Germain. J'habitais rue de Seine, tu sortais de chez Montagne, rue du Four, à deux pas. Rencontre fortuite, mais de grandes conséquences, pour moi au moins. Tu venais d'être désigné pour occuper à Jérusalem le poste d'attaché militaire auprès de notre consulat général (c'était encore le régime du mandat britannique en Palestine), mais tu venais aussi de te fiancer et cette affectation lointaine ne faisait pas ton affaire à ce moment-là. Sur ta « recommandation », j'obtins ce poste qui me tentait fort. En fait, j'atterris à Beyrouth au début de 1947, d'abord comme adjoint à l'attaché militaire, puis comme intérimaire, enfin comme attaché militaire titulaire. Ma « juridiction », d'abord limitée au Liban et à la Palestine, s'était étendue à mon départ en 1951, à la Syrie, à l'Irak et à la Jordanie. Dix ans plus tard, tu étais à ton tour nommé attaché militaire à Beyrouth, avec un domaine d'action un peu différent : Liban, Irak, Chypre.

Les années passent, mais je veux te rappeler qu'en 1964 ou 1965 alors que j'étais à Tulle, en prison, tu m'as envoyé, avec un petit mot affectueux, une boîte d'excellents cigares. A l'époque, il fallait un certain courage!

A partir de 1966, nous nous sommes revus plus souvent à la gare de Lyon notamment où tu occupais d'indéfinissables fonctions, plus ou moins militaires, auprès de la S.N.C.F. (te rappelles-tu l'abominable gargote chinoise où tu me faisais absorber des nourritures étranges aussi mal définies que tes activités ?). Que de bons souvenirs !

Après la gare de Lyon, ce fut pour toi un poste à l'Ecole centrale de Châtenay-Malabry, puis enfin une retraite complète, bien gagnée. Tu allais pouvoir te livrer sans contrainte à tes deux passions, une ancienne : l'équitation ; une nouvelle : les langues sémitiques. Certes, les langues étrangères t'avaient toujours attiré et tu parlais avec aisance l'anglais, l'espagnol et l'arabe marocain, spécialement celui du grand Sud, des « hommes bleus », ce qui t'avait donné des facilités dans ta mission au Proche-Orient. Mais maintenant, tu pouvais réaliser un vieux rêve, étudier l'hébreu. Les manuscrits de Qumran, dits « de la Mer Morte », te fascinaient, leur étude supposait la connaissance de l'araméen... en avant donc pour l'araméen ! Tu assistais donc régulièrement, au Collège de France, aux cours du professeur Cacquot, grand spécialiste de cette discipline et tu m'y entraînas plusieurs fois. C'était fort intéressant, mais ça me passait souvent comme on dit, largement au-dessus de la tête.

Ces nouvelles orientations suscitaient bien sûr chez toi un intérêt passionné pour Israël (que de discussions entre nous au sujet de cette sympathie que tu voulais raisonnée, que je qualifiais d'aveugle !), te mettant au contact notamment avec une communauté sepharade de Paris s'adonnant à l'étude et à l'enseignement du « ladino » ce dialecte juif qui est aux langues romanes et surtout à l'espagnol ce que le yiddish est aux langues germaniques et slaves et surtout à l'allemand... Et tu te mis à l'étude du ladino !

Je ne cite ces exemples que pour faire sentir à ceux qui t'ont peu connu — les autres le savent — l'étonnante ouverture d'esprit qui était une de tes marques. Avec plus de raison que beaucoup, tu aurais pu dire, si ta pudeur et ton sens de l'humour ne t'en ussent empêché, « homo sum et nihil humani a me alienum puto ». Parmi « ce qui est humain », ta famille tenait la première place et son évocation est inséparable de ton souvenir.

On sentait là un lien très solide, tissé tout naturellement sans effort par Germaine et toi par l'entente parfaite, la générosité, la bonté, la foi.

Ce message, mon vieux Guy, n'est pas confié à une bouteille jetée à la mer. Il porte une adresse précise : « au paradis des goumiers ». Tu le recevra sûrement. « O amice, si ulli amici sunt ».

Bertrand de SEZE.

de Marc MERAUD...

Nos souvenirs communs remontent à bien loin. Je ne suis pas sûr de t'avoir rappelé notre première rencontre. C'était à midi, décembre 1929, dans la classe préparatoire au concours de Saint-Cyr du lycée Janson-de-Sailly où moi-même, Marc Méraud, étais bizuth. Trois saint-cyriens entrèrent, trois anciens qui avaient peiné sur ces mêmes bancs et qui venaient faire la visite traditionnelle à leurs futurs bazars. Toute la corniche, debout, « pschutta » abondamment, comme il se devait.

Je remarquai l'un d'eux, petit, blond-roux, le casoar un peu de travers, les yeux pétillants ; c'était toi, Guy de Mareuil.

En sortant de Saint-Cyr tu rejoignis la 3e division mécanique à Compiègne, où tu appris l'arabe avec les Oulad Naïl des spahis, comme tu nous l'as conté dans un bulletin de la Koumia. Un an après toi, je commençai ma vie d'officier dans la même division, à Beauvais. Nous participions sans le savoir, aux mêmes manœuvres. Tous deux au Maroc en 1937, nous ne nous vîmes pas. Tu étais aux Affaires indigènes, j'étais à la Légion. Ce n'est qu'en 1953 que nous refîmes réellement connaissance alors que tu commandais le cercle de Rich et que j'étais chef du bureau du cercle de Midelt. La gaieté et la bonne camaraderie régnaient à Rich, grâce à toi.

Mais ce que je voudrais évoquer, aujourd'hui, ce sont les conversations, passionnantes grâce à toi, que nous avions ensemble ces trois dernières années, parfois chaque semaine, alors que la souffrance physique te tenait déjà, sans que jamais tu y fasses allusion.

Eh bien ! Ce sera encore une conversation : reprenons les mêmes thèmes que tu aimais tant.

Tout à l'heure, en feuilletant un gros dossier à ton nom (tes lettres et les articles de la « Koumia »), j'ai trouvé une photographie d'un morceau d'un des **Manuscrits de la Mer Morte** que tu m'avais donnée. Au verso tu précisais « en hébreu normal ». Cela me rappela la question que je t'avais posée au début de nos entretiens : « Pourquoi étudies-tu l'hébreu ? » En guise de réponse, tu me tendis une petite note dactylographiée de quatre pages, signée de ton nom, dont le titre était : « Pourquoi j'étudie l'hébreu », j'en cite les premières phrases :

« Je suis un non-juif, un goï, issu de l'une de ces vieilles familles " bien de chez nous ", où l'on chantait naguère, à l'église, le cantique un peu agressif : " Catholique et Français toujours ".

« Je suis en retraite, ma profession m'a amené à vivre en milieu plus ou moins arabophone pendant quelque vingt-cinq ans, je parle couramment certains dialectes arabes. J'ai donc dû noter, qu'il y a des rapports entre les langues hébraïque et arabe, toute deux dites " sémitiques ". L'hébreu n'est d'ailleurs pas difficile. ».

... En vérité tu avais le don des langues.

A propos de Qumran et au sujet de cette découverte, en 1947, des **Manuscrits de la Mer Morte,** tu m'appris que le seul enseignement qu'on pouvait en tirer jusqu'ici était la similitude totale de ces textes datant du 1er siècle avant Jésus-Christ avec les textes actuels. Pourquoi n'en serait-il pas de même en ce qui concerne ceux du **Nouveau Testament ?**

Un point commun nous réunissait : les Hébreux et l'Egypte. A ta demande je cherchai au Collège de France des traces d'Abraham, de Jacob, de Joseph, de Moïse dans le delta du Nil ; aucun papyrus ne cite Abraham, ni même Moïse. Mais des inscriptions sur des scarabées mentionnent un Joseph, important personnage. On trouve aussi des pharaons aux noms sémitiques, comme Anather, Jacobher (c'est-à-dire Jacob-Horus). Tu pensais, comme les égyptologues, que les Hébreux étaient venus en Egypte avec les envahisseurs Hyksos, au 18e siècle avant notre ère, ceux-ci fuyant les famines et les Indo-Européens qui déferlaient au Nord de l'Asie Antérieure (en Asie Mineure, dirait-on de notre temps). Tu me fis observer qu'il était écrit dans la **Bible** « qu'Abraham vint en Egypte fuyant une famine ». C'est exactement ce qu'indiquent des tablettes de Tel el Amarna (sous le pharaon Akhenaton) mais le nom d'Abraham est omis.

Quant à Moïse c'est incontestablement un nom égyptien. « M.S. » (les consonnes sont les fondements de toutes les langues) il signifie enfant, celui qui est mis au monde. C'est le petit enfant trouvé sur le Nil dans une corbeille. Tu m'appris, à ce sujet, que Freud soutenait que Moïse était un Egyptien qui, indigné des traitements infligés aux hébreux, était passé dans leur camp, et ceux-ci l'avaient pris pour chef. Simple hypothèse sans doute car ni les papyrus ni les annales royales ne parlent de Moïse. Dans la Bible, c'est un Hébreu élevé à la cour de Pharaon. Ce qui est certain, c'est que ce nom est égyptien. Il est historique aussi que les Hébreux, qui faisaient partie des envahisseurs, furent réduits en servitude après le soulèvement national des Egyptiens contre les conquérants Hyksos et quittèrent l'Egypte... après y être demeurés quatre cents ans !

... Certains égyptologues affirment qu'ils s'y étaient rendus insupportables...

Nos conversations étaient souvent téléphoniques, ainsi tu me fis un jour une demande surprenante « apporte-moi des chants d'amour égyptiens ». En cherchant bien j'en trouvai trois dont voici les extraits :

« Je descends le fleuve au bruit des rames
« Ma botte de roseaux sur les épaules
« J'irai à Memphis et dirai à Ptah, seigneur de la vérité,
« Donne-moi ma sœur cette nuit. »

Dans le deuxième, le bien-aimé emploie la ruse pour arriver à ses fins :

« Je me coucherai à l'intérieur de la maison
« Et je ferai comme si j'étais malade
« Alors mes voisins entreront pour me voir
« Alors " ma sœur " viendra avec eux
« Elle rendra les médecins superflus
« Parce qu'elle connaît ma maladie. »

Dans le troisième se trouvent les éternels clichés d'amour :

« La bien-aimée est experte au lancer du lasso
« Elle lance contre moi le lasso de sa chevelure
« Elle m'enchaîne avec ses yeux
« Elle me dompte avec sa parure
« Elle me marque au feu rouge de son sceau... »

" La sœur " c'est la bien-aimée chez les Egyptiens.

Tu me fis alors remarquer qu'on retrouvait ce terme chez les Hébreux sans doute dans tout l'Orient. Dans le troisième poème du **Cantique des Cantiques,** tu avais pris ta **Bible,** l'expression " ma sœur épouse " est répétée trois fois. Dans le cinquième, le bien-aimé, frappe à la porte disant " ouvre-moi, ma sœur, ma colombe, ma toute belle... Mais tu convins avec moi que l'influence de l'Egypte s'y fait sentir car le premier poème commence ainsi : « A la cavale des chars du Pharaon, je t'assimile, mon aimée... ».

De même le psaume 104 « Hymne au Créateur » paraît s'inspirer nettement du fameux « Hymne au soleil » d'Akhenaton, qui lui est antérieur de trois cents ans. L'un comme l'autre sont des poèmes de l'amour divin et célèbrent le Dieu Unique, Universel. C'était là un sujet qui te tenait à cœur. Même origine disais-tu, chez tous les peuples de la Terre, d'un Dieu Unique, Universel. Tu tenais beaucoup à l'appellation militaire que la Bible donne à ce Dieu. Tu m'écrivais « Je te rappelle, à toutes fins utiles, que notre Dieu " El ", en arabe " Allah ", en hébreu " Elohim ", que Jésus-Christ son fils, en mourant a appelé " Eli " (" mon Dieu "), aime être appelé " le guerrier " textuellement " l'homme de guerre " " Iseh " ou " Ilkhama ". Donc à mon avis le paradis des guerriers (allusion à la lettre que tu avais écrite à ton frère Paul Lucasseau) est une bonne adresse et tu regrettais que l'ancienne appellation " Dominus Deus sabaot " (le Seigneur Dieu des armées) soit supprimée aujourd'hui.

Je relève aussi un amusant extrait d'une lettre que tu m'adressais de Touraine. Je compris que c'était l'époque de la fête juive de Pourim, car tu expliques

« ... fête de Pourim, joyeuse fête, enfantine, déguisée et animée. (En fait c'est la commémoration du massacre auquel échappèrent les juifs de Babylone, grâce à Esther, d'après ce qu'écrivait l'oncle Jean Racine et que jouaient les " cyrardes " (les demoiselles de Saint-Cyr, chères à Mme de Maintenon) et tu terminais ainsi : il y a de nouveau des cyrardes depuis 1983, je crois... »

... Un autre problème nous fit beaucoup réfléchir et c'est toi qui en trouva la solution. Quel était le sens exact de ces quatre mots qui reviennent fréquemment dans les Evangiles " Le Fils de l'Homme " ? L'un comme l'autre nous en avions parlé autour de nous. Aucune réponse ne nous semblait satisfaisante. Que comprenaient les contemporains du Christ en les entendant ? C'était, bien sûr, une expression très répandue ; on la retrouve dans des textes bien antérieurs ; dans Ezechiel et Daniel et même dans des écrits égyptiens vieux de deux mille ans avant Jésus-Christ. Après un moment de réflexion tu me dis : « c'est tout simplement la manière emphatique courante en hébreux et en arabe, probablement dans tout l'Orient, " Ben Adam " (le fils d'Adam - le fils de l'Homme) avec un grand « H » l'Homme ».

Si l'hébreu te passionnait, tu n'oubliais pas la langue arabe que tu connaissais bien. J'admirais ton accent, je ne suis jamais arrivé à prononcer le **raïn**, la **khota** espagnole, les consonnes emphatiques. Tu étais puriste en la matière. Tu ne pardonnais pas que l'on écrivit **maghzen** au lieu de **makhzen**. Concernant le mot **mokhazni,** tu m'écrivis : « Cher Marc, je suis sûr certes de ce que je t'ai dit, mais je regarde quand même le dictionnaire Belot classique français-arabe, emmagasiner, traduit en lettres françaises donne **kh-z-n** d'où le mot " magasin "... Puer, sentir mauvais KH-Z-N d'où les spirituelles plaisanteries des opposants sur les " MOKHAZNIS ", c'est-à-dire les puants... C'est un mot que nous employions beaucoup à Goulimine en 1937, mais dans le sens noble : un officier arrive des chasseurs à pied aux A.I., on dit « ce type a l'air bien... mais un peu trop makhzen (trop réglo)... telle tribu est makhzen paie l'impôt du sang, non le tertib... ».

Tu me prêtas ton exemplaire du Coran. Je fus émerveillé de la beauté des passages sur la Vierge-Marie. J'allai, il y a deux ans, en Turquie et je te contai combien j'avais été intrigué par l'important va-et-vient de pauvres gens dans l'humble chapelle que la tradition dit être — au-dessus d'Ephèse — la très modeste maison de Marie, la mère d'un crucifié, réfugiée peut-être là, et la réponse que me fit, à ce sujet, le lazariste desservant l'oratoire « ce sont des musulmans, ils ont une grande vénération pour la Vierge-Marie ». A l'intérieur — en français, en arabe et en turc — étaient des extraits des sourates glorifiant Marie.

... Tu me racontas ton voyage en Irak et tu me fis un exposé sur le chiisme. Tu me parlas de la " bataille du chameau " où fut prisonnière Aïcha, troisième femme chérie de Mahomet, par les partisans d'Ali, ancêtre du chiisme. « Ce nom, me dis-tu, fut donné parce que le combat s'engagea autour du chameau qui portait la litière d'Aïcha ».

Tu me fis avec beaucoup d'humour le récit de ta visite à Karbala, ville sainte où les partisans d'Ali furent massacrés (680) et où fut enterré son fils Husayn. Après une conversation animée avec les gardiens de la mosquée, ceux-ci, pleins d'admiration pour ton parler arabe, te laissèrent entrer et vénérer le tombeau alors que l'interdiction la plus rigoureuse en était faite aux étrangers. Tu visitas Koufa, autre ville sainte, berceau de l'écriture koufique où fut construite la première mosquée sur le modèle de la maison du prophète. Tu regrettais de n'être pas allé à Samarra, et n'avoir pas gravi à cheval, comme les sultans de jadis, la rampe hélicoïdale aboutissant au sommet de la tour-minaret rappelant les ziggourats sumériennes. Je te parlai de Baalbek et de Palmyre que tu connaissais bien, ayant été attaché militaire à Beyrouth. Tu étais d'accord avec moi sur l'extraordinaire beauté des ruines de Palmyre au milieu de ce désert. Je gardais, te dis-je, un souvenir amusant de cet hôtel " A la Reine Zénobie " très peu confortable dont la nourriture était frugale d'autant plus que les serviteurs vous arrachaient les plats alors qu'ils venaient de les poser sur la table. Je me souviens d'un jeune couple d'Allemands qui les retenaient de toutes les forces de leurs bras. Ce couple nous avait ravis, le lendemain au Krak des chevaliers en chantant des lieds dans la chapelle gothique (un peu ruinée) de cette colossale forteresse. C'est avec ta femme et des amis, me dis-tu, que tu visitas le Krak et la vallée de l'Oronte. Tu me décrivis les immenses norias de bois de Hama,

beaucoup plus hautes que celles de Bou-Jloud à Fès et tu me rappelas le livre de Maurice Barrès **Un jardin sur l'Oronte** qui suscita une querelle littéraire et religieuse. De quoi s'agissait-il ? Nous ne le savions plus !...

Tu me vantas Alep (où je ne suis pas allé), la beauté de ses souks et de sa citadelle où un petit fait très drôle était arrivé. Les jeunes Syriens montraient une telle admiration pour tes filles (méritée d'ailleurs) que ta femme et toi les encadriez étroitement.

... Dernier sujet de conversation : la littérature. Non seulement tu avais une grande culture, mais tu comprenais les écrivains contemporains. Moi pas. L'abstraction ne t'effrayait pas. Tu vouais une admiration sans bornes à Paul Valéry dont l'œuvre me paraissait hermétique, sauf peut-être **le Cimetière marin,** parce qu'en 1936, à Sidi-bel-Abbès un légionnaire (que j'avais connu à Paris comme brillant professeur) me l'avait commenté. Il gardait mes deux enfants le soir, quand nous sortions, et tout en préparant leur bouillie, le livre à la main, il m'expliquait le texte obscur de ton cher poète. Tu m'envoyas un jour pour le **Bulletin de la Koumia** un très bel article sur un site inconnu de gravures rupestres, Mouloucham, dans le Sud marocain. Tu y citais de mémoire ces vers de Valéry :

« Ici venu, l'avenir est paresse
« L'insecte gratte la sécheresse
« Tout est défait, reçu brûlé dans l'air
« A je ne sais quelle sévère essence... ».

Le mot "reçu" ne me plut pas. Je le remplaçai sans vérifier par recru. Je transmis l'article à l'imprimeur qui oublia le mot "sévère". Quand le bulletin parut, et que tu y lus ton article ainsi massacré, tu n'étais pas content du tout et tu m'écrivis gentiment : « On peut aimer Valéry, on a le droit de ne pas l'aimer, mais il faut reconnaître que ses vers étaient bons... Où est passé " sévère " ? Pourquoi " recru " et non " reçu " ?

... Nous n'avons plus reparlé de Valéry. Qui avait raison ? Je n'ai pas retrouvé **le Cimetière marin.**

Un soir, je me souviens, tu me parlas de la peur au combat. Tout le monde a peur, me dis-tu. Plus ou moins. J'ai connu un homme qui l'ignorait. Il s'appelait Méric... Tu étais la modestie même, trop intelligent pour te vanter, qui est le fait des médiocres. Eh bien, dans le deuxième tome de **l'Histoire des Goums** qui va paraître, c'est toi dont le nom revient le plus souvent. L'auteur, le général Salkin, te nomme « l'audacieux Mareuil... le plus vaillant des casse-cou... »

La douleur ? La dernière conversation que j'évoque ici fut plus grave. Je te demandai s'il était possible d'offrir sa souffrance à Dieu ? Tu restas silencieux, je compris qu'il fallait souffrir soi-même et longtemps pour savoir ce qu'était l'acceptation de la douleur. Finalement tu me répondis avec humour : « Quand je souffre (et je le savais, tu souffrais tout le temps), je dis le mot de Cambronne.... c'est ma façon, à moi, d'accepter.»

Un jour nous reprendrons ces conversations. Et dans la Lumière Eternelle, nous comprendrons ce qui était inintelligible à nos pauvres cerveaux d'ici-bas.

Marc MERAUD.

de Jean de ROQUETTE-BUISSON...

AU COLONEL DE MAREUIL, MON PREDECESSEUR ET AMI

Mon Colonel, mon cher Guy,

Ces deux appellations traduisent bien, je crois, l'évolution de nos relations — nous nous étions déjà rencontrés au Maroc, mais c'est lorsque tu as pris le commandement du cercle de Rich que notre amitié s'est nouée. J'étais

alors adjoint au bureau du cercle et devais partir peu après pour l'Indochine. Notre premier point de contact a été l'équitation, dont nous étions tous deux passionnés. Aussi lorsque je suis parti définitivement, je ne pouvais faire mieux que de laisser mon cheval d'armes à un " homme de cheval ". J'ai pu alors apprécier ta bienveillance et ta parfaite courtoisie puisque tu m'as assuré qu'il était " très bien mis "... Nos ménages s'étaient déjà bien entendus et avec l'aide de nos amis Mikcha, je ne puis oublier la qualité de vos attentions pour les miens que je laissais au Maroc. J'ai pu bien souvent par la suite apprécier celles dont vous étiez capables.

Nous nous sommes perdus de vue, notre destin ayant pris des voies différentes. Cependant notre amitié, née au sein des Affaires indigènes, était solide. Aussi est-ce avec joie, comme si nous nous étions quittés la veille, que nous nous sommes retrouvés à Paris en premier, à la Koumia ensuite. Je ne pouvais me douter, à cette époque, que je serais un jour appelé à te succéder dans les fonctions de secrétaire général. C'est le colonel Lucasseau qui t'avait confié ce poste et c'est toi qui m'a demandé d'être durant quelques mois adjoint, puis secrétaire général lorsque notre ami Georges Gautier nous a quittés au lendemain de votre voyage en Israël. Tes conseils à cette époque m'ont été précieux, car, ton sens de l'humain t'avait bien fait comprendre l'intérêt de ces fonctions.

C'est ainsi que notre amitié s'est encore renforcée, et, nous nous retrouvions souvent, moins que je le souhaitais, mais pour moi avec la joie toujours nouvelle de découvrir une des nombreuses faces de ton caractère si bien dépeint par tes camarades de promotion, des Affaires indigènes et du 2e G.T.M. Comment oublier nos rencontres, chez toi, ces dernières années, mon cher Guy. Si d'autres peuvent témoigner de tes qualités d'humour, d'entraîneur d'hommes et de chef de guerre, moi, je peux témoigner de ta bonne humeur, de ta sérénité et de ton courage devant l'épreuve douloureuse que tu subissais, de l'élévation de ton esprit et de ta foi de chrétien, si bien retracés par le prêtre, lors de la célébration à la chapelle de l'Ecole militaire.

Sois remercié de l'exemple que tu nous a donné et que nous pourrons méditer pour nous permettre, à notre tour, de te retrouver un jour, si Dieu le veut, Inch,Allah !

Jean de ROQUETTE-BUISSON.

Rhord ekh khadem
le gémissement de la négresse

A la mémoire de Guy de Mareuil, avec qui nous avons « fait liaison » jadis à Rhord ekh khadem.

Un soir d'été, après une longue étape dans une chaleur écrasante, je m'étais arrêté, avec ma petite escorte de méharistes, quelque part du côté d'Aoreora, à Rhord ekh khadem, un maigre puits d'eau à demi saumâtre au milieu d'un entassement de dunes.

Rhord ekh khadem signifie : le gémissement de la négresse, mais en y arrivant je me préoccupais plus de ma soif et de ma fatigue que du sens du toponyme.

Puis, lentement, la nuit était venue, tout mouvement avait cessé, nous nous retrouvions groupés, immobiles et silencieux autour d'un maigre feu qui achevait de se consumer. Nous respirions la fraîcheur de la nuit, nous laissions nos êtres se dissoudre dans le silence du désert, ce silence immense qui est un morceau du ciel qui effleure la terre.

Par moments on entendait comme un vague hurlement, ce son que produit parfois le sable surchauffé lorsqu'il se refroidit.

Ce n'est pas un bruit qui rompt le silence. C'est un je ne sais quoi mélancolique et doux qui fait partie du silence.

« Rhord ekh khadem », murmura Souilek.
Après un instant il reprit à voix basse : « C'est la négresse qui gémit ! ».

Et d'une voix étouffée, pour ne pas éveiller la nuit, il me conta la légende :

« Zeman ! Jadis ! Un homme riche avait une jeune " khadem ", une esclave noire, d'une grande beauté. Quand elle fut nubile il voulut abuser d'elle. Mais la fille s'enfuit dans le désert. Elle courut toute la nuit, elle courut tout le jour suivant, et, le soir, elle arriva ici. Epuisée elle se coucha par terre et s'endormit. Et pendant la nuit le vent la recouvrit de sable qui forma ces dunes. Ses poursuivants ne la retrouvèrent jamais, mais parfois elle se réveille et gémit.»

C'est la négresse qui gémit. « Rhord ekh khadem ! »

Pierre AZAM.

Le sahab

Le colonel Bertrand de SEZE a rassemblé dans l'article suivant des notes jetées sur le papier par notre camarade Guy de MAREUIL, qui tenait beaucoup à cette image du Sahab.

Dans ces lignes nous apprécierons encore son humour.

⁂

Voyons un peu la racine de ce mot et consultons les dictionnaires Belot et Kazimirski.

Chacun sait les surprenantes extensions de sens qu'offrent les racines arabes suivant les innombrables flexions qu'elles peuvent subir et aussi suivant le contexte écrit ou oral de leur emploi. C'est ainsi que la racine **S.H.B.** donne naissance à de nombreux verbes, depuis **écorcher** (un animal égorgé) jusqu'à **être le pendant de quelque chose,** en passant par **accompagner, être le compagnon, l'ami, surveiller quelqu'un, laisser une outre velue sans ôter le poil de la peau, rougir, avoir honte, etc.**

Quant au mot d'arabe dialectal **sahab** (sa forme régulière, littéraire étant **sahib** et composant sept pluriels différents) il a lui-même une bonne douzaine de significations dont la plus courante, et en fait la seule qui nous intéresse est **ami, compagnon.** Son féminin, **sahaba,** signifie amie épouse, mais surtout (au Maroc notamment) compagne au sens de maîtresse.

Pour un chef français, le **sahab** au temps des A.I. et des goums, était l'ombre de l'officier ou du sous-offcier qui l'avait sélectionné avec soin au milieu d'un goum de quelque cent soixante-dix Marocains ou parmi les mokhaznis du bureau.

La plupart des miens, ainsi que la crème de mes goums ou makhzen étaient des Aït Seghrouchen, merveilleux présent de « khali Moha » (mon oncle Moha), c'est-à-dire le général de Latour. Ils étaient souvent gradés dans mes goums ou chaouch de mes makhzens.

« Racisme », disiez-vous ? Hé oui ! Mais je n'étais pas le seul à être « raciste »... Rappelez-vous l'histoire du jeune commandant de goum qui avait nommé maoun (caporal) un excellent goumier noir... « Nous n'obéissons pas aux abied (esclaves) » avaient dit les goumiers, et le jeune officier hochant la tête, s'était dit que les goums étaient moins simples qu'il ne l'avait cru.

« Les Marocains ne sont pas racistes » (?) ainsi que l'a dit à Casablanca notre Saint-Père le pape... Voire !

Le **sahab el hakem** devait être plein de qualités et même de vertus, je pense profondement que l'un ou l'autre d'entre mes **ashab** est en train d'attendre au paradis des soldats en disant **ach bih ? fat el hal,** et je réponds : **tan fé pa... rani jaï** (j'arrive).

Le métier de **sahab** était du reste bien parallèle à celui de **hakem** (chef) souvent peinard et agréable, certes, mais comme on dit, mêlé parfois de réels dangers.

C'est ainsi que Lahcen ou Ali ou Moulay Saïd ,plus ou moins alliés, je pense, de " khali Moha " ont fait, bien entendu, les campagnes du 2e G.T.M. où le métier de commandant de goum, officier ou gradé français a comporté beaucoup de " pertes " à l'effectif. Je les retrouverai, le moment venu, avec joie.

Qui avait droit à un sahab dans un goum ? L'officier ou le sous-officier français... ou assimilé (je me souviens d'un prisonnier allemand fait en Tunisie... qui s'était retrouvé sergent, le temps de faire comprendre qu'il était **hal-ssa-zien** et d'enfiler une vieille jellaba sur son uniforme allemand. Deux jours après, l'excellent Schwartz avait un sahab d'une bonne tribu, choisi par moi évidemment, ils ne devaient pas se quitter avant les Vosges).

Que d'amitié, que de dévouement, que de confiance, mutuelle dans cette notion de sahab ! Point de servilité ni de hauteur, mais quelle gentillesse de part et d'autre en une gentillesse naturelle, qui était, chacun le sentait, dans l'ordre voulu par Dieu.

Le sahab s'était engagé dans tel goum à cause du hakem. Celui-ci avait choisi son sahab dont il connaissait la tribu, la famille, la fortune en moutons et en chèvres... le langage ? La **tamazight** bien sûr, aux 1er et 2e G.T.M. peut être la **tachelhit** ailleurs... quelques mots d'arabe " tirailleurs " peu ou pas de langue française sauf, éventuellement et plusieurs années après avec la " Madame " du hakem.

Cette notion de **sahab el hakem** fait partie des livres (non écrits) relatifs à ce qui fait notre vie... ce sont des pages définitivement tournées, arrachées, envolées.

Certes, nous avons eu les Le Glay et les Odinot, mais leurs ouvrages écrits bien antérieurement au dernier conflit mondial, ne relatent, avec quel talent, avec quelle pénétration, que les premiers temps, si héroïques à la fois et si pittoresques, de notre avancée en pays berbère. Tout y est ou presque, car la dernière guerre a montré en outre que les enfants des si sympathiques dissidents de 1920 valaient leurs pères. Les A.I. et les goums de la dernière guerre et des quelques années qui l'ont précédée et suivie, n'ont pas encore trouvé le Kipling qu'ils ont sans doute mérité.

Nos enfants ont des lumières sur le **Far West américain,** mais ne distingueraient guère entre un Marocain de l'Atlas et un esclave de Tombouctou, mais n'ai-je pas eu récemment, à Paris, un chauffeur de taxi peulh ? Nous avons tenu de pieux propos en langue saharienne, chacun appelant sur l'autre la bénédiction divine... Je connaissais sa langue, sa tribu, peut-être sa famille...

En d'autres temps, il aurait pu être mon **sahab.**

Bertrand de SEZE.

El rhezou el isti'amari
Souvenirs d'un officier français du service des A.I. du Maroc
1932 - 1957

(SUITE ET FIN)

(Cf. « Bulletin de la Koumia » n° 104, page 25)

LES FEMMES ET LES AFFAIRES INDIGENES

On ne peut évoquer l'œuvre pacifique des officiers des A.I. sans parler de leurs épouses. Malheureusement, parler de la « femme », même à mon âge, reste pour moi un exercice périlleux dans lequel je me sens toujours aussi mal à l'aise. Qu'on me pardonne donc, plutôt que de courir le risque de provoquer quelque discussion aigre-douce, de m'abriter... derrière les grands anciens !

L'un de mes anciens patrons, formé à l'école du général d'Hauteville, me dit un jour que, à son avis, les officiers des A.I. devraient être notés en tenant compte de la personnalité des femmes qu'ils avaient épousées... La soirée s'achevait et je pris congé après un dernier whisky, sans penser davantage à ce qui ne pouvait être qu'une boutade de la part d'un... célibataire endurci.

Mais maintenant, au soir de ma vie, je pense qu'il avait parfaitement raison. Je me reporte aux « derniers conseils » si pertinents sous leur forme humoristique, distribués par le colonel Materne aux jeunes lieutenants sortant du cours des A.I. Il y disait que le petit monde des officiers des A.I. se divisait en deux catégories : les seigneurs, et les autres..., qu'il appelait — horresco referens ! — les notaires. Je n'ai jamais su ce que le colonel Materne avait au fond du cœur contre cette honorable corporation d'officiers ministériels. Mais il suffit de mettre au féminin le classement proposé, et l'on a la réponse : les seigneurs épousaient toujours — mais la règle souffre des exceptions, des « femmes de seigneurs », et les notaires se mariaient toujours — et la règle ne souffre pas d'exception avec des « femmes de notaires ».

Le général d'Hauteville était plus catégorique. Un jour que je « faisais la signature » à la place du colonel de Fleurieu souffrant, — et que le général avait envie de parler, ce qui n'était pas toujours le cas ! — il me dit : « Vous verrez, Saulay, en prenant de l'âge et de l'ancienneté, le monde se divise en deux catégories d'individus, les ... — le mot s'écrit en trois lettres au singulier — et les autres.» Et il ajoutait : « La première catégorie est de beaucoup la plus importante ».

J'ai toujours eu le plus grand respect pour le général d'Hauteville et la concision militaire de ses jugements sur les gens et les choses, souvent à l'emporte-pièce.

QUELQUES SILHOUETTES FEMININES

Mais il faut bien aborder enfin le vif du sujet et évoquer les quelques silhouettes féminines restées dans ma mémoire depuis cinquante ans et plus ! Je n'ai pas oublié, par exemple, les éclats de rire de la jeune « Angela », chantant à tue-tête, à Imilchil en 1934, les airs de l'opérette à la mode, **Le pays du sourire.** Elle passait, je crois, plus de temps à chanter qu'à taper à la machine les rares notes de service qui justifiaient son emploi de secrétaire particulière du

capitaine. La guerre venue, elle s'engagea, et fit une campagne plus qu'honorable, qui lui permit, plus tard, de hanter les allées du pouvoir.

Dans un ordre d'idées diamétralement opposé, mais combien plus modeste, je voudrais rappeler le souvenir de cette jeune femme, vivant seule aujourd'hui au milieu des ombres des années trente, qui, titulaire du diplôme d'Etat d'infirmière, ouvrit tout naturellement un petit dispensaire à côté des bureaux de l'annexe où régnait son mari, quelque part dans le sud de Taroudant. Ou de cette autre, infirmière elle aussi, qui, dans les années quarante, n'hésitait pas à aller patauger dans la neige, en hiver, pour aller aider quelque femme berbère en mal d'enfant. Etait-ce à Arhbala ? Etait-ce à Imilchil ? Je ne me le rappelle plus : j'avais alors quitté le Tadla et j'étais chef de l'annexe de Tafrannt de l'Ouerrha, prenant ma place dans la liste des chefs de bureaux ouverte, avant la guerre du Rif, par le capitaine Carrère, le futur auteur de **Missionnaires en burnous bleu.** Et puis, tout cela est si loin !...

MARIE MARVINGT

Je n'ai pas oublié, non plus, le souvenir d'une femme étonnante, Marie Marvingt, qui avait obtenu, en 1934, l'autorisation de visiter la vallée de l'Assif Melloul et le pays des Aït Hadiddou, récemment soumis. Elle avait même reçu l'appui du général de Loustal, commandant le territoire du Tadla, — ce qui était plus que rare ! Née en 1875, cette femme extraordinaire avait toujours mené une vie d'une activité débordante, longue suite d'exploits sportifs. Mais son plus beau titre de gloire était l'aviation. Elle fut la première femme à obtenir le brevet de pilote d'avion et fut la fondatrice de l'aviation sanitaire, dont elle se fit, dès 1910, la propagandiste à travers le monde.

Mais ce n'était pas l'aviation sanitaire qui la poussait à visiter les hautes vallées de l'Atlas central. Elle arrivait, je crois de Tindouf, où elle avait été la première femme à pénétrer. Quand elle arriva à Imilchil, Zaïd ou Ahmed, un coupeur de route, venait d'abattre, dans une embuscade, le lieutenant Phelippon, adjoint au bureau d'Assoul, alors qu'il se rendait à Rich pour les besoins du service seul à bord de sa voiture, le 26 juin 1934. Goumiers, mokhaznis, partisans, tout le monde fouillait la montagne, mais sans résultat. A Tassent, le lieutenant Fromentin venait de rejoindre son poste, dont j'assurais l'interim du commandement, et j'étais nommé à Bou Ouzemou, que le lieutenant de La Paillonne venait de quitter pour rejoindre à Tunis la Garde beylicale, — où il devait se faire assassiner.

A Bou Ouzemou, le grand œuvre du moment était la construction du pont sur l'assif Melloul par la Légion pour pouvoir accéder à l'horrible maison à la française, construite au bord de la rivière entre des constructions berbères de type traditionnel.

LA DECOUVERTE DU SERGENT-CHEF ITHIER

On parlait aussi beaucoup d'une découverte que venait de faire le sergent-chef Ithier, commandant le poste de makhzen d'Agoudal, dans la haute vallée de la rivière, au pied du Tizi n'Tirherhouzine (le col des Petits-Chemins). Ithier était un garçon remarquable, vétéran de la compagnie saharienne du Ziz, ancien chef du poste de Tinifift entre l'Ougnat et le Sarhro, il parlait le dialecte des Aït Hadiddou comme n'importe lequel d'entre eux, et passait plus de temps à cheval à parcourir le bled à la tête de ses mokhaznis, qu'à la table de son bureau à lire des paperasses... dont je ne l'abreuvais pas !

Au cours d'une tournée sur la cime maîtresse de la montagne, il avait été intrigué par une ouverture béante au pied de la falaise, ressemblant vaguement à une tente, une khaïma. Un mokhazni originaire de la région s'avança vers lui et lui dit : « Chef, n'avance pas, nous sommes au pied de " akhiam imserr Rebbi ", la (tente maudite par Dieu)». C'était plus qu'il n'en fallait pour piquer la curiosité de Ithier : « Halte ! Pied à terre ! Gardes chevaux ! Six hommes avec moi ! ». Et voilà Ithier parti à la découverte. Il atteignit assez facilement l'entrée de la

grotte et se fit raconter la légende par le cheikh Brahim qui l'accompagnait toujours dans ses tournées. Les stalagmites et les nombreuses concrétions accumulées au bord de la grotte représentaient une noce et les reliefs du repas. Le père du marié avait commis le sacrilège de porter la main sur le sein de la jeune épousée et la colère divine s'abattit tout aussitôt sur lui et le pétrifia pour l'éternité, ainsi que toute la noce ; le cheikh Brahim montrait avec complaisance le beau-père, la mariée, le marié, les gens de la noce, et le plat de couscous au milieu d'eux.

Mais Ithier était plus intrigué par la grotte elle-même que par la légende de la noce maudite. Pénétrant à l'intérieur, où il ne trouva nulle trace de présence humaine, récente ou non, il s'engouffra dans un boyau qui le mena dans une vaste salle... une cathédrale, me dit-il, dont le fond débouchait sur le vide. N'étant pas équipé pour poursuivre son exploration, il fit demi-tour et rentra à Agoudal d'où il me fit part de sa découverte.

Il fut convenu que nous continuerions l'exploration avec des moyens plus adaptés, lampes à acétylène, échelles, cordes, pioches, etc. La semaine suivante, tout le matériel était à pied d'œuvre et nous explorâmes la grotte à fond, sans oser, toutefois, risquer de nous lancer dans le dédale des galeries qui partent du pied de la falaise au fond de la grotte. Nous étions cependant intrigués par un bruit d'eau, comme s'il y avait quelque part une rivière souterraine. J'aurais bien voulu savoir d'où venait et où allait cette eau : versant saharien ou versant atlantique ? Nous étions presque sur la ligne de partage des eaux... Nous avons parcouru 200 mètres, 300 mètres, peut-être 500... Mais j'ai estimé que le risque était trop grand : personne ne savait que nous étions dans la grotte et je ne sais ce qui serait arrivé si nous nous étions égarés... Sur le chemin du retour, nous avons admiré quelques belles draperies de pierres, quelques phonolithes, des tuyaux d'orgue, l'inévitable « Vierge à l'Enfant », mais aucune trace de vei humaine. Par contre, dans le fond de la grande salle d'entrée de la grotte, les chauves-souris formaient de véritables grappes accrochées aux parois, tandis que, à l'entrée de la grotte elle-même, c'était le paradis des pigeons ramiers.

Invité à dîner à Imilchil à l'occasion du passage de Marie Marvingt, j'eus l'occasion de raconter la découverte de Ithier et notre première, et prudente, exploration de l'« Akhiam imserr Rebbi ». Je sentis aussitôt que notre invitée était prodigieusement intéressée par son propos et, avant que le dîner prît fin, elle avait obtenu du capitaine Denat l'autorisation d'être la première femme européenne à visiter la fameuse grotte. Mais un problème vestimentaire se posait qu'il fallait résoudre : Marie Marvingt était habillée de vêtements féminins vraiment mal adaptés aux exercices divers et variés qui attendaient notre spéléologue néophyte ! J'étais, à cette époque, relativement mince et je proposai à Marie Marvingt de lui prêter l'une de mes culottes de cheval, ce qu'elle accepta d'enthousiasme. Nous partîmes donc, le surlendemain, dans la voiture du bureau jusqu'à Bou Ouzemou, où je fis à l'exploratrice les honneurs de l'horrible maison, puis la laissai s'habiller à sa convenance avec mes vêtements. Elle ressortit de ma chambre habillée de pied en cap à la mode masculine et prête à affronter le parcours à cheval à partir d'Agoudal, l'escalade vers l'entrée de la grotte, puis..., l'aventure dans les entrailles de l'Atlas.

Je voulus, à Agoudal, lui offrir mon cheval pour la faire bénéficier du confort d'une selle anglaise, mais elle ne voulut rien entendre et se hissa, tant bien que mal, sur un cheval de mokhazni, me disant en riant que, au moins, là, elle se sentait coincée dans la selle et que, par conséquent, elle risquait moins de tomber.

Après deux heures de route, nous arrivâmes au pied de la grotte. Sans prendre un instant de repos, Marie Marvingt s'y précipita pour admirer la noce pétrifiée et le repas inachevé, couscous et tajine... Elle admira la beauté de la poésie de la légende, qui s'adaptait si bien à l'harmonie des concrétions, puis elle voulut descendre dans la grotte... Plus loin toujours plus loin..., telle paraissait être la devise qu'elle s'était forgée... J'accédai à son désir, la prévenant toutefois que nous n'irions pas plus loin que ce que Ithier et moi avions déjà reconnu. Marie Marvintg descendit la corde lisse, puis l'échelle et atteignit le sol sans difficulté. Les mokhaznis d'escorte se montrèrent satisfaits de n'avoir qu'à attendre paisiblement notre retour sans avoir à nous suivre sous terre, ce qu'ils n'appréciaient pas du tout...

Jamais je n'oublierai cette promenade sous terre, à l'aveuglette, car, bien évidemment, la grotte n'était pas balisée comme celle de Lascaux ou le gouffre de Padirac, ni le spectacle de Marie Marvingt crapahutant comme nous, passant à plat ventre ou à quatre pattes sous les chatières pour suivre l'itinéraire que nous connaissions. Enfin, nous arrivâmes au bout de notre expédition : il y avait plus d'une heure que nous étions dans les entrailles de l'Atlas et je décidai de rentrer, malgré le désir de Marie Marvingt d'aller plus loin pour voir d'où provenait ce bruit d'eau courante qui paraissait nous appeler... Peut-être les spéléologues marocains ont-ils réussi à percer le mystère, si toutefois ils s'y sont intéressés...

Nous rejoignîmes la lumière et l'air libre, puis nos chevaux et enfin, Agoudal, où Ithier avait fait préparer un « en-cas » auquel nous fîmes honneur, tout en devisant sur notre promenade souterraine. Une chose nous paraissait certaine : cette grotte n'avait jamais été utilisée comme abri par des hommes. On ne voyait nulle part aucune trace de présence humaine, pas de trace de feu, pas de trace de chasse aux animaux sauvages, pas d'os, rien... Indiscutablement cette grotte était restée dans l'état où elle s'était créée... mais quand ? Et nous étions les premiers, à n'en pas douter, à y pénétrer. Ce dont nous n'étions pas peu fiers !

SEJOUR A OUTERBAT

Chacun rentra chez soi et la vie reprit son cours normal. Fin mai, je fus désigné pour assurer l'interim du commandement du poste d'Ou Terbat et du 31e Goum, après le départ du titulaire, le lieutenant Lavène, grand ami du capitaine Massiet du Biest, et avant l'arrivée de son successeur, le lieutenant Majenc.

Outerbat représente un monde différent de celui de l'assif Melloul. Le poste est situé dans la haute vallée de l'assif Issellatène, qui n'est autre que le haut Ziz, et coule d'ouest en est. Il contrôle les Aït Hadiddou dits de l'Issellatène, qui sont les frères de ceux de l'assif Melloul et de ceux du haut Imdrhas.

Quand je pris mon commandement, le lieutenant Fromentin, mon successeur à Tassent, venait d'être assassiné, le 1er juin, par Zaïd ou Ahmed et deux complices, alors qu'il se rendait pour le service, de Tassent à Imilchil, et traversait le Plateau-des-Lacs à bord de sa voiture personnelle. La tactique employée par le bandit était la même que celle de l'année précédente pour le lieutenant Phelippon : quelques pierres sur la piste, la voiture s'arrête, l'officier descend pour dégager l'obstacle, une salve, il est abattu et sa voiture est incendiée après avoir été pillée. De nouveau, goumiers, mokhaznis, partisans, fouillèrent la région, mais sans résultat. Je me rappelle être resté quarante-huit heures ou presque, en selle, à la tête des deux pelotons du 31e Goum et du makhzen à cheval du poste, au cours d'une tournée qui nous conduisit jusqu'à Anefgou et au Tazigzaout... pendant que Zaïd ou Ahmed savourait sa victoire dans une famille Aït Hadiddou des Aït Taddert, à proximité d'Outerbat !

Mon séjour à Outerbat fut aussi marqué par l'ouverture de la piste automobile reliant le poste à Amougueur, premier poste en aval dans la vallée. Il dépendait du cercle de Rich et était commandé par mon ancien de Cyr et ami, le lieutenant Poublan. La nature du terrain facilitait notre tâche : il suffisait de déblayer le rebord de la falaise, dernière marche du monstrueux escalier de roches schisteuses qu'était à cet endroit le socle du massif de l'Aberdouz, pour obtenir une piste que l'on pouvait, à la rigueur, qualifier d'autocyclable ! Elle existe toujours, comme celle qui relie Boumalne à Zagora à travers le Sarhro. Elle porte le matricule 3445, mais est classée comme étant de parcours difficile et dangereux, ce qui ne saurait me surprendre !

Et le temps passait... Et Zaïd ou Ahmed courait toujours. Un commandement unique avait été créé pour tenter de le capturer. Il avait été confié au capitaine Henry, chef du bureau d'Assoul, et couvrait le territoire des trois bureaux d'Assoul, d'Imilchil et de Tinerhir. La plupart des officiers avaient été mutés : l'assassinat du lieutenant Fromentin avait provoqué le départ du capitaine Denat, remplacé par le capitaine d'Arcimoles ; à Arhbala, le capitaine Massiet du Biest avait été remplacé par le capitaine Bourdelles, et moi-même j'attendais mon affectation au cours des Affaires indigènes à Rabat.

Elle me fut notifiée au début de septembre. Les derniers jours que je passai à Ou Terbat furent tristes. J'étais partagé entre la joie de faire bientôt partie de ce service des Affaires indigènes que j'admirais tant, et la mélancolie de quitter cette région de l'assif Melloul, où, pour la première fois, j'avais exercé des responsabilités de chef de poste et de commandant de goum. Je dois à la vérité de dire que la tristesse l'emportait sur la joie.

Octobre 1935... Cela faisait quatre ans déjà que j'avais l'honneur d'être officier au Maroc et d'y avoir fait campagne. J'avais, même, deux citations !... Mon affectation au cours des Affaires indigènes, mon retour dans une école, dans une ville, marquait la fin du premier chapitre de ma carrière. Maintenant qu'il appartient depuis tant d'années à mon passé, puis-je dire que ce fut le plus beau ? Parce que le plus pur. Il fut marqué par un engagement total, dans une foi absolue.

CONCLUSION

J'ai dit, en commençant ce récit, pourquoi j'évoquais ses souvenirs poussiéreux : j'étais choqué d'être incorporé contre mon gré dans ce « Rhezou el isti'amari » par ce journaliste marocain anonyme et fielleux. J'espère que les quelques souvenirs de ma carrière dans le bled qui sont remontés à ma mémoire suffiront à démontrer que nous étions peut-être des colonialistes, certainement même, mais d'une espèce assez particulière ! Quant à la qualification de « pillards », je dois avouer que, lorsque j'ai quitté définitivement le Maroc, en 1957, je vivais de ma solde, comme au moment de mon arrivée en 1931, mais je m'étais enrichi de la connaissance des gens et des choses de l'islam marocain. Me le reprochera-t-on à crime ?

Je voudrais enfin que nos jeunes amis marocains, ceux qui ont l'âge de nos petits-enfants, réfléchissent à une chose. Nous, les Français, nous avons beaucoup fait la guerre, avec leurs grands-parents. Nous avons, avec eux, libéré notre pays. Puis, nous les avons emmenés en Indochine et ils ne savaient même pas où se trouvait ce « bled chinois ». Mais ils nous ont suivis et je suis l'un de ceux-là. La guerre, là-bas, était très dure, dans un pays impossible, tellement différent du Maroc. De plus, nos goumiers étaient soumis à la propagande constante du Viet-Minh, qui les invitait à imiter les révolutionnaires communistes et à liquider leurs cadres français : une cinquantaine d'officiers et de sous-officiers pour sept cent cinquante Marocains... et la Chine accueillante était-là, tout près... Rien ne s'est jamais passé. Au contraire, chaque fois que, imitant le colonel Justinard avec ses « objets du culte », je buvais une tasse de thé avec les goumiers de l'un ou l'autre goums du tabor, la même phrase revenait, toujours : « c'est toi qui nous a emmenés dans ce pays de cochons, tu dois nous ramener au Maroc, chez nous ». Et, ma foi, c'est ce que j'ai fait.

Ce « Rhezou el Isti'amari » était donc d'une essence bien spéciale et il est évident que notre journaliste n'y aurait pas eu sa place.

Il est bon que, dans ce **Bulletin de la Koumia**, qui est le bulletin de liaison des anciens du Service et des goums, nous gardions la tête haute et la fierté d'avoir fait ce que nous avons fait.

Je suis heureux, pour ma part, de terminer sur cette évocation d'œuvres pacifiques, ma participation à l'animation de ce bulletin. Je crois qu'il est sage de savoir s'arrêter à temps, avant, en tout cas, que de bons petits camarades vous fassent comprendre que le temps fait son œuvre ! J'emprunterai ma dernière conclusion, non pas à quelque poète persan, arabe ou chinois, mais à ce bon Jean Sablon qui chantait, dans les années trente : « Je tire ma révérence, et m'en vais sans retour ». Qu'il me pardonne d'avoir quelque peu modifié le second vers...

Jean SAULAY.

A propos de la première partie de l'article de Jean SAULAY

EL RHEZOU EL ISTI'AMARI

Le colonel Bel Madani nous demande de publier son avis sur l'article du colonel Jean Saulay « El rhezou el isti'amari » paru dans le bulletin précédent.

« J'ai toujours lu avec intérêt les écrits de mon ami le colonel Saulay, mais cette fois, je ne suis pas d'accord quand il écrit : "A l'époque où le vieux Glaoui, un grand seigneur féodal avait osé défier son souverain pour retarder l'échéance de l'indépendance du Maroc prévue par le maréchal Lyautey dès 1925".

« Le colonel Saulay sait très bien que le coup de force de 1953 n'est pas l'œuvre du Glaoui. Qui ? Et où jamais quelqu'un l'avait cru ? Il n'en avait ni le droit (l'acte de 1912), ni le pouvoir, ni les moyens. Ceux-ci lui furent donnés, il les accepta pour se venger de l'humiliation qui lui avait été infligée à l'occasion du Mouloud.

« Le colonel Saulay sait également que l'échéance de 1925 n'a eu son aboutissement qu'en 1955 et dans quelle conditions et dans quelle athmosphère de sang, de larmes, de meurtres, de tortures, de ruines et d'exil.

« Il serait sage de cesser de remuer le couteau dans la plaie. Et concluons à la manière du colonel Azam : " La Houala ouala kaouata ella bi Allah " (Il n'y a de force et de puissance si ce n'est en Dieu).

« Mon ami le colonel Saulay ne me contredira pas. Il a toujours été d'accord avec moi sur cette histoire. »

Le 7 avril 1987.

Le colonel BEL MADANI.

Arabes et musulmans à travers le monde

Chronique de février à mai 1987

Il est impossible de passer en revue tout ce qui est intervenu dans ce domaine au cours des trois derniers mois sur les cinq continents, tout d'abord parce qu'une bonne partie en demeure cachée.

Il faudra donc nous contenter d'essayer de cerner, dans la face apparente, les changements les plus importants, les événements les plus caractéristiques, les faits divers insolites.

La dernière chronique de cette série (envoyée trop tard pour être publiée dans le **Bulletin de la Koumia**), avait extrait d'une revue arabe le titre d'un de ses chapitres « Le Viet-Nam de Khadafi a commencé au Tchad » Elle traitait aussi des énormes dettes des pays arabes, lourdes charges « qui ne sont pas le monopole des plus pauvres d'entre eux » — des valeurs fictives des monnaies du Maghreb — de la guerre du Golfe — du problème des otages ; elle se terminait en concluant qu'il y avait lieu de s'attendre, sinon à des dénouements, du moins à des changements assez proches.

Celle-ci parlera des malheurs de Khadafi, de l'évolution de la politique syrienne, du congrès international palestinien d'Alger, de la situation chez nos trois voisins d'outre-Méditerranée.

On y trouvera aussi, en annexe, une étude sur les problèmes posés, chez nous, par certaine double nationalité.

I. — TRIPOLI, LA FIN D'UN RÊVE

La défaite de Khadafi au Tchad et ses réactions voulues ailleurs marquent probablement un tournant capital dans la trajectoire de l'homme qui se prend pour un prophète porteur d'une mission planétaire.

Son armée, sur-équipée mais sous-motivée, s'est effondrée en moins de dix jours. Le 19 mars, c'est une colonne blindée venue du Soudan qui tombe dans une embuscade au nord-est du Tchad ; quelques guerriers très motivés et intelligemment commandés tuent plus de 400 Libyens et détruisant 25 chars.

Le 22 mars, la garnison de Ouadi Doum, principale place forte et plaque tournante du dispositif libyen, ne peut résister à l'assaut résolu des autochtones ; un millier de soldats de Khadafi y trouvent la mort, plus de 400 sont faits prisonniers, un matériel énorme, avions au sol, hélicoptères, chars, véhicules, armement sophistiqué, fusées ultra-modernes, stocks de munitions, tombe aux mains des assaillants ; pour les rare survivants, c'est la déroute.

Cinq jours passent et Faya-Largeau, la capitale du Nord-Tchad, ex-fief de Goukouni Wedeye, est prise par les soldats de Hissène Abré, pratiquement sans combat, la garnison s'est enfuie après avoir détruit ses stocks.

L'aviation du colonel inspiré peut bien, du 1er au 10 mai, bombarder abondamment Ouadi Doum pour tenter de détruire les matériels abandonnés, il est trop tard les experts français et américains n'ont pas été empêchés de faire leur travail.

Khadafi peut bien affirmer qu'il s'agit d'une affaire inter-tchadienne, il ne trompe personne, surtout pas son armée vaincue et ses nouveaux collaborateurs déçus. Avait-il envisagé les difficultés présentes ? Le 2 mars, il avait fait revenir de Syrie son adjoint Jalloud que l'on croyait en disgrâce et il avait procédé à un remaniement ministériel quasi-total pour resserrer les boulons d'une direction flottante.

En même temps ,il préparait sa réaction anti-française. Si l'explosion meurtrière de Djibouti, le 18 mars, porte incontestablement sa griffe, l'attentat avorté contre Jacques Chirac pourrait relever de la même inspiration.

D'après la « Lettre » de **Magazine-Hebdo** du 17 avril, la C.I.A. aurait informé les services français de mouvements suspects, en Extrême-Orient et en Amérique Latine, d'agents libyens ayant reçu mission de riposter à l'engagement français au Tchad. En tout cas, le soutien de Khadafi au F.L.N.K.S. de Nouvelle-Calédonie d'une part, au gouvernement marxiste du Surinam d'autre part, ne font pas de doute. Dans le premier cas, l'entraînement de terroristes canaques en Libye est patent et la préparation d'un soulèvement armé probable ; dans le second l'appui libyen au dictateur en lutte contre une rébellion populaire provoque un afflux de réfugiés qui gêne matériellement la France en Guyane et ouvre la possibilité d'inflitrer des saboteurs, cependant que l'utilisation de bases au Surinam pour des actions plus importantes ne peut actuellement être exclue.

Khadafi demeure donc une menace virtuelle pour les intérêts français où qu'ils soient. Il faut espérer que cette menace restera seulement au nombre des « grands desseins » du guide lybien, car tous ont rencontré l'échec ou l'impasse : unions avec l'Egypte, la Tunisie, la Syrie, le Tchad, le Maroc ; tentatives de sauvetage d'Amine Dada en Ouganda et de restauration de Bokassa en Centre-Afrique ; projet de création de bombe atomique lybienne ; instauration d'un nouveau calendrier musulman ; conquête du Tchad par les armes.

Un autre grand dessein vient de s'éteindre à son tour : le 12 mai, les Maltais ont voté pour ce qui était depuis seize ans l'opposition nationale aux travaillistes au pouvoir. Ceux-ci avaient signé avec la Libye des accords de défense établissant un protectorat militaire de fait sur leur île. La renégociation des accords avec Tripoli (et avec Moscou), inscrite au programme des nouveaux électeurs, sonne le glas de l'emprise libyenne sur le seul Etat européen arabophone (le maltais est une langue sémitique, très influencée par l'arabe, bien qu'écrite en caractères latins).

II. — CHANGEMENT DE CAP A DAMAS ?

A l'heure où Tripoli pleure ses rêves envolés et médite sa vengeance, Damas amorce-t-elle une révision déchirante ? Capitale du « Front du refus », seule capitale arabe favorable à l'Iran, alliée privilégiée de Moscou, Damas, qui croyait pouvoir résoudre à son seul profit la question libanaise, est maintenant aux prises avec les alliés qu'elle s'était choisis : à Beyrouth et dans la Bekaâ libanaise, les chiites khomeinistes du « Hizb Allah » entravent l'action de l'armée syrienne, quand ils ne combattent pas directement ; le 28 mars à Beyrouth, six soldats syriens périssent dans un attentat, un autre est tué le 13 mai ; à l'intérieur de la Syrie l'intégrisme musulman gagne du terrain... et c'est un ennemi juré du clan alaouite au pouvoir. Etait-elle intégriste la tentative de coup d'Etat qui aurait eu lieu le 10 mai ? En tout cas, si les informations sont exactes, elle a été durement réprimée (quarante auteurs fusillés dans les trois jours qui ont suivi).

D'autre part, le clan alaouite est lui-même divisé, à commencer par la famille régnante elle-même. Rifaat El Asad, l'ancien chef des « Brigades de défense de la Révolution », branche « action » des services secrets, longtemps supporter fanatique de son frère aîné Hafez, avait été exilé une première fois en Suisse — avec armes et bagages et sa puissante escorte personnelle toutefois, revenu triomphalement en 1984, son retour avait éclipsé la visite, alors en cours, du président Mitterrand, il est de nouveau en exil, en France cette fois, d'où il dirige des trafics d'armes, de drogue, de voitures volées (Cf. **L'Expresse** du 30 avril 1987, très documenté sur l'objet), avec l'aide de son fils Firaas, surnommé Modor, et de trafiquants libanais. C'est par ces filières que pavots et hachich de la Bekaâ et Mercedès volées en Europe se transforment en armes pour les milices libanaises et en aide efficace au terrorisme international, pour le plus grand profit des intermédiaires, avec, jusqu'il y a peu encore, l'accord au moins tacite du chef de l'Etat syrien.

Mais, du 20 au 25 avril, se tient à Alger, avec la bénédiction soviétique, le congrès national palestinien, qui voit la victoire d'Arafat et sa réconciliation avec les plus durs, naguère opposants du Fath et alliés des Syriens.

Les 24 et 25 avril, Hafez El-Asad est à Moscou ; Gorbatchev tente de lui faire avaler la pilule palestinienne contre la promesse de ne pas rétablir de relations avec Israël tant que les territoires arabes occupés n'auront pas été rendus.

Quarante-huit heures plus tard, Hafez est à Amman ; grâce aux bons offices du roi Hussein qui vient de rompre une nouvelle fois avec Arafat, il rencontre son homologue — ennemi — irakien, Saddam Hussein.

Esquisse de renversement d'alliances ? L'ayatollah, imam chiite de Téhéran, s'était trompé en misant sur des soldats de Baghdad se sentant plus chiites qu'Irakiens. S'est-il trompé aussi en misant sur des Syriens plus anti-irakiens que solidaires des Arabes ?

Au début de mai, nouveau coup de théâtre, échec à Rifaat, clin d'œil à l'Occident : Damas interdit la culture du hachich et des pavots au Liban et l'armée syrienne passe immédiatement à l'action en détruisant les plantations de la Bekaâ (Cf. **Quotidien de Paris** du 9 mai 1987).

Bien sûr, ce ne sont encore que des indices ; Hafez El-Asad reste imprévisible et il est peut-être devenu plus fragile ; son frère Rifaat peut devenir plus dangereux en opposant banni qu'en ultra chargé de mission.

Cependant, dans la même tendance conciliatrice, ont repris, le 10 mai, les négociations entre Damas et le président libanais, Amine Gemayel, interrompues en mars. Gemayel avait fait un geste de bonne volonté préalable en se réconciliant avec son coreligionnaire et vieil ennemi l'ex-président Frangié... encore que la rencontre du 9 mai a été malheureusement ponctuée par un attentat.

Enfin, les druses de Walid Joumblatt, bien qu'opposés au rapprochement El-Asad-Gemayel, ont fait un pas dans le sens de la nouvelle politique syrienne en enlevant un Iranien le 29 avril à Beyrouth pour obtenir la libération de Thery Wales, le négociateur anglican dont ils avaient garanti la sécurité, qui a été capturé ou détenu par les preneurs d'otages avec lesquels il négociait.

III. — TERRORISME - UN SÉRIEUX COUP D'ARRÊT

Le terrorisme international, dont les bases principales, sinon le cerveau, se situent au Liban et en Libye, vient d'encaisser quelques coups durs en France. Le 28 février, à la surprise générale après certaines apparences données au procès, Georges Ibrahim Abdallah était condamné à la détention perpétuelle. Lorsque France-Inter annnoça la nouvelle ce jour-là, à midi, l'auteur de ces lignes se trouvait dans un magasin de tissus à Saint-Nazaire ; les réactions immdéiates de joie des deux vendeuses présentes semblent le reflet de la satisfaction de bien des Français.

Le 10 mars, le président Mitterrand déclarait nettement à son sujet qu'il n'échangerait pas un assassin contre un innocent ; le 12, des porte-paroles libanais du terrorisme prétendaient, de Beyrouth, sommer M. Chirac de prendre position sur ces propos et menaçaient d'assassiner leur otage Jean-Louis Normandin, sans pour autant entamer la détermination française.

Le 18 mars, un grave attentat endeuillait la garnison française de Djibouti, mais, le 21, les auteurs étaient arrêtés.

Le 25 mars ne voyait pas se réaliser un attentat préparé pour cette date contre Jacques Chirac.

Le 2 avril, un réseau terroriste franco-libanais était démantelé par la D.S.T.

Le 20 avril, deux Marocains étaient inculpés dans le cadre de l'enquête menée sur les attentats commis à Paris en septembre 1986 ; le 26 avril, cinq Libanais et un Algérien étaient inculpés dans la même affaire.

Début mai, la gendarmerie découvrait de nouvelles « planques » d'« Action directe » en Touraine, des armes, des explosifs et des documents étaient saisis.

Certes, comme l'a dit le ministre de l'Intérieur, le péril n'est conjuré ni en métropole, ni outre-mer ; mais un dispositif s'est mis en marche, qui dément l'impossibilité d'une lutte efficace contre le fléau.

IV. — L'O.L.P. RÉUNIFIÉE OU ARAFAT-PYRRHUS ?

Le « congrès national palestinien » s'est réuni à Alger du 20 au 25 avril. Ce fut, en apparence, un magnifique succès et une véritable résurrection politique pour Yasser Arafat qui obtint la réconciliation des frères ennemis et la réunification de toutes les tendances : orthodoxes du « Fath », toujours restés fidèles à leur leader, durs, modérés ou soit-disant tels, ex-pro-syriens, anti-syriens, chrétiens et musulmans, marxistes et non-marxistes. En apparence aussi, ce fut un succès pour l'hôte, le président algérien, sans l'accueil et les bons offices duquel n'aurait pu être réalisé ce tour de force.

Mais, outre que, dans le monde arabe, les réconciliations sont souvent, éphémères, un examen plus approfondi permet d'émettre des doutes sur la valeur des résultats obtenus.

Ces doutes ne viennent pas du non-ralliement d'Abou-Nidal, peut-être combiné pour ne pas trop dégrader l'image de marque de l'ensemble. Rallié, il n'aurait pas été pour autant le seul terroriste présent : non seulement le congrès a ouvert ses portes à Aboul-Abbas, l'organisateur en 1986 du détournement de l'« Achille Lauro », recherché par plus d'une police, mais elle a dû l'admettre au sein de son équipe dirigeante. L'image de marque à l'intention de l'Occident est donc ratée.

Plus grave, le congrès s'est aliéné quatre Etats arabes (dont trois voisins de la Palestine) : le Maroc, parce que, pour complaire à leur hôte algérien, les congressistes avaient invité le Polisario ; l'Egypte, dont la politique de paix avec Israël a été fustigée et qui dès le 27 avril a fait fermer tous les bureaux de l'O.L.P. sur son territoire ; la Jordanie, Arafat ayant rompu ses récents accords de réconciliation avec le roi Hussein qui, en retour, a cessé toute relation avec l'organisation palestinienne ; la Syrie enfin, hostile à toute réunification échappant à son contrôle.

Le projet de conférence internationale avec participation de l'O.L.P. n'a pas avancé d'un pas. Le ministre des Affaires étrangères d'Israël, Simon Pérès, ne l'accepterait que sous la forme d'une réunion « parapluie » permettant d'abriter des conversations bilatérales, mais le Premier ministre, Yitshak Shamir, n'en veut à aucun prix ; il est venu le dire à Paris du 27 au 29 avril. Même appuyée par les Soviétiques, l'O.L.P. réunifiée n'est pas sûre de rencontrer une meilleure audience que l'O.L.P. divisée d'hier : la défection de plusieurs pays arabes et l'image terroriste non-rectifiée ne plaident pas en sa faveur.

La ligne dure préconisée par le congrès d'Alger avec le slogan « demain à Jérusalem » se traduit déjà par une recrudescence des attentats au nord d'Israël et des raids de représailles meurtriers dont sont victimes de nombreux civils arabes au sein desquels les combattants d'Arafat prennent soin de s'abriter avec ou sans leur accord.

V. — ACTUALITÉS MAROCAINES

La lutte contre le Polisario n'est pas terminée ; rejetés dans les ténèbres extérieures, grâce à la poussée vers le Sud d'un mur de sable extensible intelligemment agencé, les Sahraouis, ou s'affirmant tels, tentent de plus en plus rarement de puissantes sorties des dites ténèbres algériennes.

Le 25 février, ils étaient parvenus à capturer 80 prisonniers marocains sur le mur, mais, semble-t-il, au prix de très grosses pertes. Le 10 mai, ils ont voulu récidiver pour marquer le 14e anniversaire de leur mouvement (créé le 10 mai 1973, probablement à l'instigation des Espagnols de Franco, baptisé — en espagnol — « **Frente Por Liberacion de Sahara y Rio de Oro** », devenu actif après leur départ, avec l'aide d'Alger). Cette célébration a été un échec qui souligne l'essoufflement du mouvement comme l'impuissance de son mentor algérien à conclure à son avantage une guerre inutile, inachevée et ruineuse, après onze années d'efforts militaires et diplomatiques et de fiction non-crédible, en dépit — ou à cause — de la création, dans la capitale algérienne, d'un Etat fantôme, la « République arabe sahraouie démocratique ».

Quant à la rencontre du roi du Maroc et du président algérien, à leur frontière, en présence du roi d'Arabie, il semble bien qu'elle n'ait apporté aucun élément nouveau : fort de ses progrès, le Maroc n'est prêt à aucune concession ; empêtrée dans ses principes, prisonnière de ses alliances (de nombreux pays marxistes ont reconnu sa « R.A.S.D. »), l'Algérie ne veut pas perdre la face.

VI. — ALGÉRIE - BONS OFFICES ET MAUVAIS INDICES

Le 26 mars, le président Mitterrand est à Alger ; il recevra le roi Fahd à Paris le 15 avril et rencontrera le roi du Maroc à Rabat le 23 avril ; il est évident que toutes ces visites ne sont pas sans rapport avec l'entrevue. Fahd - Chadli - Hassan II, du 4 mai, dont l'Algérie ne semble pas avoir su retirer grand-chose.

L'assassinat à Paris, le 7 avril, de Me Necibi, militant benbelliste connu, dû ou non aux services secrets algériens, n'a pas servi non plus la cause des gouvernants d'Alger — pas plus que ne leur a porté chance le congrès palestinien, cependant porté aux nues par la presse locale — pas plus que ne les sert le coûteux conflit saharien et l'entretien de la fictive R.A.S.D.

L'Algérie n'est pas dans une phase faste en politique extérieure et, à l'intérieur, il n'y a guère d'amélioration ; les remous des émeutes de novembre ne sont pas encore apaisés et si, depuis le 4 janvier, date à laquelle la police abattit les quatre membres d'un commando intégriste armé, on ne parle plus des activités de cette tendance extrêmiste, il est à craindre que le mouvement ne soit qu'en sommeil.

Enfin, l'économie algérienne souffre plus que jamais du chômage des jeunes et moins jeunes, de la faiblesse des cours du pétrole, de la mévente relative du brut peu apprécié, des effets d'une monnaie surévaluée.

Selon les dernières statistiques de la Banque mondiale, reproduites par l'hebdomadaire libano-irako-parisien **Al Watan Al Arabi** du 8 mai, l'Algérien est le moins riche des arabes pétroliers : revenu per capita, en 1985, 2.350 dollars (Libyen 7.500, Saoudien 8.860, Koweitien 14.000, Qatari 15.000, citoyen des Emirats Arabes 19.000, soit au premier rang mondial, avant l'Américain).

Tous ces facteurs devraient inciter à mettre fin à un conflit saharien entretenu à grands frais, mais ce serait renoncer au rêve caressé par Alger depuis l'indépendance : le leadership du « Grand Maghreb » et l'accès à l'Atlantique.

Une annexe à la présente chronique essaie d'exposer sereinement les délicats problèmes posés par la double nationalité franco-algérienne.

VII. — LA TUNISIE ACCEPTERA-T-ELLE DE REVENIR AU MOYEN AGE ?

Au Maghreb, la Tunisie est l'Etat le plus menacé par l'intégrisme, ou, tout au moins, celui qui ose le plus faire état de ses menaces.

« Hizb Allah » du Liban, « Frères musulmans » et « Alliiance islamique » d'Egypte, « Tendance islamique » de Tunisie relèvent d'un même prophète, ennemi du feu Shah et de la modernité, naguère exilé en Irak, puis réfugié comblé d'égards et de soutien médiatique à Neauphle-le-Château, avant de se faire souverain spirituel et temporel des Perses, imam de tous les chiites, prédicateur du retour à la bonne conscience des sunnites dans les seules valeurs d'un passé idéalisé autant que lointain.

Buorguiba et son nouveau Premier ministre et successeur désigné en ont tiré les conséquences et, le 20 mars, la Tunisie a rompu ses relations diplomatiques avec l'Iran.

Cela n'a pas désarmé la « Tendance islamique » et, le 23 avril, de sérieux affrontements se sont produits dans la capitale entre « étudiants islamistes » et forces de l'ordre.

Un reportage du **Figaro**, du 16 avril, était assez pessimiste sur l'avenir tunisien face à l'intégrisme, aux consignes venues d'Iran, aux appuis reçus de Libye). Que celle-ci ait encore des partisans dans l'ex-Régence est probable, qu'ils soient nombreux est douteux ; si, parmi les mécontents, il y a tous les chômeurs issus de l'expulsion des travailleurs tunisiens de Libye ,ils ne peuvent être khadafistes. Qu'il y ait une forte minorité d'intégristes pro-iraniens est certain ; mais l'Iran est loin. Au reste, les récents avatars libyens et les perspectives de renversement d'alliance dans la guerre du Golfe sont des atouts non négligeables pour les tenants d'une Tunisie moderne face à ceux qui, à tous les problèmes, ne voient de solution que le retour aux façons d'agir des années 622 à 632 au sein d'un microcosme, certes fort respectable, sans commune mesure de nombre, de moyens, de facilités et de difficultés, avec un Etat aux portes du XXI[e] siècle.

VIII. — NOUVELLES IMPORTANTES OU INSOLITES

L'Egypte a voté le 6 avril ; le parti de Moubarak l'emporte largement au Parlement avec 346 sièges ; mais les « Frères musulmans » ont réussi une percée inattendue sous l'appellation de « Parti de l'alliance islamique », ils ont maintenant 37 députés, l'intégrisme a, désormais, une tribune officielle au Caire.

Le 16 mars, la reine de Jordanie, représentant son époux et son pays, présidait à Toulouse la cérémonie de livraison du premier des six « Airbus 300 et 320 » commandés par Royal Jordanian Air Lines, opération financée par un crédit-bail auquel participent trente-sept banques européennes.

A la mi-mars, on apprenait que Catherine Thorez, petite-fille de Maurice, avait embrassé l'islam et, sous le nom de Latifa, animait à Paris une radio libre dite « La Voix de l'islam ».

Les 12 et 13 mai, au Caire, des conversations entre le président Moubarak le roi Hussein portent sur l'attitude commune à tenir face à l'O.L.P.

Le 20 mai, M. Chirac inaugurera à Cergy-Pontoise le premier parc de loisirs réalisé en Ile-de-France. Ce « Mirapolis » n'est pas sans rapport avec cette chronique : créé à l'intiative d'hommes d'affaires libanais, il est financé par un groupe saoudien.

Le 18 mai, au large de Bahrein, le tir, probablement par erreur, d'un « Exocet » par un « Mirage » irakien sur un navire de guerre américain, a tué vingt-huit marins U.S. et fait d'énormes dégâts.

Le 19 mai, le gouvernement de Canberra a signifié à Khadafi d'avoir à faire cesser les activités des services secrets libyens en Australie.

IX. — QUE NOUS RESERVE DEMAIN ?

Les changements les plus spectaculaires ont concerné la Libye et la Syrie ; si la perte de prestige du guide de la première a atteint un point de non retour, des sursauts dangereux restent à craindre ; dans le cas de la seconde, il convient d'être très prudent et d'attendre confirmation d'un tournant politique susceptible d'améliorer la situation au Moyen-Orient et de peser sur l'issue de la guerre du Golfe, où la maladresse du 18 mai, involontaire ou non, est un mauvais coup pour les U.S.A., sinon pour l'Irak ; mais elle ne profitera pas à l'Iran qui n'a pas intérêt au renforcement de la présence militaire des grandes puissances au large de ses côtes — auquel vont procéder les Américains, à titre de réaction, et les Russes, par souci de maintenir l'équilibre ; cette collaboration forcée des deux grands à la porte du Golfe peut aussi être la source d'incidents bien plus graves.

En dépit de cette tension accrue, l'ouverture éventuelle de la succession de Khomeini offrirait des possibilités de négociations entre Téhéran et Baghdad. La paix dans le Golfe serait alors une victoire de la raison. Si elle entraînait un désarmement physique et moral des « Hizb Allah » et autres intégristes, elle serait un grand bienfait pour le monde musulman, auquel ces extrêmistes barrent le chemin de la modernité.

Ce sont là des souhaits plus que des prévisions : la chute d'El-Asad, la montée d'un pouvoir encore plus dur à Damas, l'exacerbation du fanatisme en Iran à la disparition de Khomeini, restent du domaine du possible... mais pas assez pour voiler les lueurs d'optimisme.

Toulouse, le 19 mai 1987.

J. HARMEL.

ANNEXE

LE SAVIEZ-VOUS ?

De tous ceux qui discutent du Code de la nationalité française, combien l'ont lu ? Aussi, ceux qui veulent le réformer dans un sens ou dans l'autre proposent-ils bien souvent d'en retrancher ce qui n'y figure pas ou d'y ajouter ce qui s'y trouve déjà.

La discussion tourne surtout autour d'un principe apparemment inattaquable : « pour devenir Français, il faut le vouloir » ; autrement dit, le connaissant ou non, on met en cause l'article 44 du Code :

« Tout individu né en France de parents étrangers acquiert la nationalité française si, à cette date, il a en France sa résidence et s'il a eu (loi 74-6 du 5 juillet 1974, article 6) « pendant les cinq années » qui précédent sa résidence habituelle en France ou dans les territoires ou pays pour lesquels l'attribution ou l'acquisition de la nationalité française est, ou était, lors de sa résidence régie par des dispositions spéciales. »

Cependant, dire que l'application de cet article a pour effet de fabriquer des Français malgré eux, c'est ignorer l'article 45 :

« Dans l'année précédant sa majorité, le mineur a la faculté de déclarer qu'il décline la qualité de Français. (Loi 74-631 du 5 juillet 1974, article 6). Il fait cette déclaration avec l'autorisation de celui ou de ceux qui exercent à son égard l'autorité parentale. »

Dire qu'elle ne permet pas de s'opposer à l'intégration d'indésirables, c'est ignorer l'article 46 :

« Dans l'année précédant la majorité de l'intéressé, le gouvernement peut, par décret, s'opposer à l'acquisition de la nationalité française pour indignité ou pour défaut d'assimilation. »

S'il est facile de se procurer et de lire le Code, il est illusoire de prétendre connaître ce que sera un projet de réforme... surtout s'il n'existe plus, ou pas encore. Et pourtant, certains se disent choqués d'un article d'un projet qui ferait de la connaissance de la langue française une des conditions de la naturalisation ... or, cette disposition figure déjà dans le Code en vigueur :

« Article 69. — Nul ne peut être naturalisé s'il ne justifie de son assimilation à la communauté française, notamment par une connaissance suffisante, selon sa condition, de la langue française.»

Et elle n'a jamais été sérieusement contestée.

Les véritables problèmes se situent ailleurs, mais personne n'ose les énoncer, naturalisation et immigration sont intimement liées ; les problèmes d'immigration concernent essentiellement les musulmans et, singulièrement, les Algériens ; si l'immigration algérienne n'occupe, numériquement, que le deuxième rang en France (immédiatement après la portugaise, elle sans grand problème), elle est, sans conteste, la première par l'importance des difficultés juridiques, la persistance de rancœurs et d'incompréhensions qu'un quart de siècle n'a pas suffit à faire disparaître, la fréquence des contradictions et des incompatibilités mises en lumière.

On prétend que les jeunes Algériens relevant de l'article 44 deviennent Fran çais sans le savoir — c'est faux — ils le savent tous parfaitement : nés en France, y ayant vécu au minimum de treize à dix-huit ans, généralement plus, souvent sans interruption depuis leur naissance, fréquentant ou ayant fréquenté nos écoles, sachant notre langue et la parlant même entre eux, écoutant chaque jour nos médias, ils ne peuvent ignorer une disposition qui fait couler tant d'encre et de salive. Au demeurant, pourquoi refuseraient-ils l'avantage qui leur est offert sans contre-partie ?

En effet, ils ne deviennent pas Français à part entière, mais Français à double part : aux termes d'accords bilatéraux entre Etats, ils conservent la nationalité algérienne et, pour leur éviter d'avoir à accomplir deux services militaires, la France et l'Algérie les laissent libres de remplir cette obligation dans l'armée de leur choix... et la plupart d'entre eux choisissent l'armée algérienne. Qui s'indignerait de cette situation s'entendrait répondre immanquablement :

1° qu'elle n'est pas propre aux Algériens nés en France, des accords analogues existent avec d'autres pays, l'Epagne notamment ;

2° qu'il s'agit d'accords passés sous le signe de la réciprocité : les Français natu ralisés Algériens conservent la nationalité française et peuvent faire leur service en France s'ils le désirent.

Au premier argument, on est bien tenté d'objecter :

a) que l'Espagne fait partie de l'Europe, du Marché commun, de l'Alliance atlantique, qu'elle n'est plus musulmane depuis cinq cents ans, qu'il n'y a pas de différence notable de statut personnel entre Espagnol et Français (au reste, la plupart des « doubles-nationaux » franco-espagnols font leur service militaire en France) ;

b) qu'en cas de conflit un grave cas de conscience pourrait pour le moins se poser aux intéressés.

Au second argument, on hésite à répondre, tant l'évidence est nette : réalité au nord de la Méditerranée, chiffrée en dizaines de milliers ; fiction au sud, chiffrée en dizaines... sinon en unités !

Dans ces condtions, il n'est sans doute pas nécessaire de modifier notre Code de nationalité... si les accords bilatéraux entre Etats sont révisés de manière à mettre fin à une situation qu'on ne peut reprocher à certains de juger intolérable.

Sinon, un article additionnel du Code pourrait être envisagé, qui dirait que nul ne peut devenir Français s'il ne s'engage à satisfaire aux obligations du service national français.

Par contre, si, demain, le seul article 44 était modifié par remplacement de « acquiert » par « peut acquérir sur sa demande », il est probable que rien ne serait changé, les jeunes Algériens ayant tout intérêt à continuer de bénéficier des avantages naguère automatiquement acquis.

⁂

Cette mise au point est faite sans la moindre hostilité à l'égard des jeunes Algériens de France ,auxquels il convient de demander non pas de partir, mais de choisir. Que certains veuillent rester algériens est tout à fait légitime et honorable ; que d'autres choisissent la France, où ils sont nés et où ils vivent, ne l'est pas moins ; mais, dans un cas comme dans l'autre, ils se doivent d'en tirer toutes les conéquences : statut d'étrangers pour les premiers, pleine acceptation de toutes les lois françaises et renonciation aux lois algériennes pour les secods, bienvenus dans la communauté française, qui se doit de les accueillir sans réticence et d'aider à leur complète intégration.

Ce qui n'est ni normal, ni honorable, c'est de jouer sur les deux tableaux. Il est donc souhaitable que soient trouvés les moyens qui, laissant à chacun la pleine liberté de choix, rendraient ce jeu impossible et feraient de tous les Français, dans le désormais indispensable cadre européen, les citoyens d'un seul pays sous une seule loi.

J.H.

Le comité des Amitiés africaines

par Jean-Michel BOREUX

présentation par le général LEDIBERDER

Vous souvenez-vous du Dar el Askri, ce café maure où des anciens militaires, très souvent mutilés, portant sur leur gandoura les rubans des décorations gagnées pendant les campagnes où ils servaient, engagés volontaires comme tirailleurs, spahis, goumiers, artilleurs, sapeurs, tringlots ?... Ces vieux camarades se retrouvaient là, jouaient aux tarots, aux dames, fumaient avec calme leur cigarette, buvaient avec des gestes de grands seigneurs leur tasse de café ou leur verre de thé à la menthe.

Le comité des Amitiés africaines avait créé et gérait ces établissements. Ses représentants aidaient les anciens combattants à recevoir leurs pensions, entreprenaient les recherches nécessaires pour que chacun ou leurs veuves ou orphe-

lins puissent bénéficier de ce qui leur était dû. Beaucoup d'entre nous ignorent peut-être l'arrêt récent en Afrique du Nord des activités de ce « Comité ».

Appelé par le général Durosoy, son président, à succéder au conseil d'administration au général Spillmann, en 1979, j'étais rempli d'admiration : il existait encore à cette époque en Afrique du Nord et principalement en Algérie une organisation qui aidait les anciens militaires ou leurs familles qui avaient servi les armes de la France considérée par eux comme leur pays. Je retrouvais à ce conseil d'administration M. le ministre Augarde, le président Gronan, le général Turnier, Mme Vandal, tous membres de la Koumia.

Malheureusement, le conseil d'administration du comité, chaque année, constatait l'aggravation des difficultée à gérer son budget malgré la rigueur des économies qu'il imposait. nE réalité les frais de fonctionnemet absorbaient maintenant une trop grande part des disponibilités de la trésorerie et le nombre des personnes aidées et secourues diminuait chaque année. Il fallait avoir le courage de cesser nos activités. Aussi le général Durosoy, qui présidait avec tant de talent et un inlassable dévouement les Amiités africaines, décidait-il, après une ultime décision de l'assemblée générale, de transmettre ses pouvoirs à M. l'ambassadeur Basdevant pour mener à bien les délicates négociations qui aboutiraient à la dissolution du comité et au transfert de ses compétences au ministère de tutelle afin d'être assuré que les anciens combattants ou leurs familles continueraient à recevoir aide et assistance.

Le 12 décembre 1986, M. l'ambassadeur Basdevant et M. Osmont d'Amilly rendaient compte au ministre de la fin des opérations de liquidation du Comité des Amitiés africaines.

Avant la dernière assemblée générale, M. l'inspecteur des Finances, Jean-Michel Boreux, trésorier général de l'association, après avoir préparé son rapport financier qui concluait à la nécessité d'arrêter les activités du comité, avait rédigé un remarquable exposé sur l'œuvre accomplie par les Amitiés africaines depuis sa création. Cet exposé mérite d'être porté à la connaissance de ceux qui conservent au fond de leur cœur le souvenir des anciens combattants musulmans d'Afrique du Nord.

⁂

Créé en 1935 par le maréchal Franchet d'Esperey, le comité des « Amitiés africaines » avait pour mission de venir en aide matériellement et moralement aux anciens militaires d'Afrique du Nord ayant servi sous le drapeau français, ainsi qu'à leurs familles.

Le 15 mars 1985, le comité a été conduit à prendre la pénible décision de mettre fin à son activité.

Par une bouleversante coïncidence, le 18 mars 1985, M. Jean-Michel Boreux, inspecteur des Finances, qui depuis vingt ans était le trésorier du comité, décédait subitement.

M. Boreux avait non seulement préparé son rapport financier qui fut adopté à l'unanimité par l'assemblée extraordinaire, mais aussi rédigé un remarquable exposé de l'œuvre accomplie depuis un demi-siècle par le comité des Amitiés africaines.

Il est souhaitable qu'une très large diffusion soit donnée à ce texte.

LE COMITE DES AMITIES AFRICAINES

Cinquante ans de services en Afrique du Nord

I. — Naissance de l'Association (1935).
II. — Un démarrage très rapide (1935-1939).
III. — La période de guerre (1939-1945).

IV. — L'expansion d'après-guerre (1945-1955).
V. — Les évictions (1956-1962).
VI. — Le déclin (1953-1985).
Conclusion.

I. — NAISSANCE DE L'ASSOCIATION

Fondée en mars 1935 par le maréchal Franchet d'Esperey, assisté du colonel Messal, l'association existe légalement depuis le 17 mai 1935, date de l'avis publié au « Journal officiel ». La reconnaissance d'utilité publique lui a été accordée par décret du 24 mai 1938.

On peut se demander pourquoi cette création n'intervint pas plus tôt, par exemple au lendemain de l'armistice qui provoquait la démobilisation des combattants nord-africains que la nouvelle association avait précisément pour but d'assister dans la vie civile.

Souvenons-nous que 1935 est l'époque où se précise la perspective d'un nouveau conflit avec l'Allemagne. Hitler a pris le pouvoir en 1933, annexé la Sarre en 1934, répudié le Traité de Locarno et s'apprête à envahir la Rhénanie.

Face à cette menace grandissante, le climat militaire s'est dégradé en France et en Afrique du Nord. La crise économique a développé le chômage. Rendus à la vie civile après leur service militaire, les Nord-Africains laissés à l'abandon et souvent condamné à l'inaction, risquent d'être manipulés par des propagandes subversives.

On peut penser que le maréchal avait été sensibilisé à ces problèmes par les fonctions d'inspecteur général des troupes d'Afrique du Nord qui lui avaient été confiées.

C'est incontestablement pour reprendre en main ces anciens militaires et les préparer à remplir le devoir qui les attend, que le maréchal créa ces centres d'accueil que constituent les Amitiés africaines.

Il le précise, d'ailleurs, dans un appel lancé aux amis de l'Armée d'Afrique. Après avoir rappelé le rôle de cette armée et la reconnaissace due aux combattants nord-africains, il conclut :

« C'est pour donner à ce devoir moral, **devenu une nécessité nationale,** les moyens de se manifester méthodiquement et d'une façon durable que le comité des Amitiés africaines s'est ofndé. »

Cet objectif est confirmé par l'article 2 des statuts. Après avoir précisé qu'en temps de guerre l'association se met à la disposition du gouvernement et du commandement militaire « pour toute mission tendant à fortifier le moral des troupes indigènes nord-africaines et à les préparer aux devoirs qui leur incombent » ; cet article ajoute : **« Ce rôle éventuel inspire toute son activité en temps de paix. »**

Nous nous trouvons donc bien en présence non pas d'une œuvre caritative mais d'un véritable organisme paramilitaire dont la création a été motivée par la situation internationale.

Les objectifs et l'organisation de la nouvelle association répondent parfaitement à cet objet.

Elle ne s'adresse pas seulement aux anciens combattants mais aussi — on dirait même surtout — aux militaires sous les armes et aux libérés du service.

A cet effet, son organisation est entièrement subordonné aux autorités militaires. «D ans tous ses organes et avec tous ses membres » précisait la première circulaire adressée par le maréchal, « l'Association des Amitiés africaines conforme toujours son action aux directives du gouvernement et de ses représentants, civils et militaires ».

La direction technique de chaque comité local incombe à l'autorité militaire représentée par un officier délégué qui en assure le secrétariat général. Quant

aux gérants de Diar el Askri, ils sont également détachés par l'armée, qui conserve la charge de leurs émoluments.

Enfin c'est la proximité du conflit qui explique la rapidité de mise en place des structures de l'association. Le temps pressait !

II. — UN DEMARRAGE TRES RAPIDE (1935-1939)

Le premier conseil d'administration comprenait, sous la présidence du maréchal Franchet d'Esperey, nommé « président général fondateur » (titre non prévu d'ailleurs par les statuts !) des personnalités éminentes :

— les généraux Niessel, Huré, Ferrand, Simon ;

— MM. Léon Barety, Augustin Bernard, Louis Massignon, Lucien Saint, Elysée Sabatier (trésorier général).

Le secrétariat général était assuré par un proche collaborateur du maréchal, le colonel Messal, qui conservera ces fonctions jusqu'à sa mort en 1951 et jouera un rôle déterminant dans le développement de l'association.

Il convenait, dès l'abord, de définir une organisation et d'arrêter un programme.

1. Organisation

Cette organisation n'a jamais varié par la suite, sauf en suppressions de postes exigées par les vicissitudes politiques ou la réduction d'activité.

— **Le conseil d'administration,** assisté d'un directeur général et d'un secrétaire général.

— **Trois délégués régionaux** auprès du Gouverneur général de l'Algérie et des résidents de Tunisie et du Maroc.

— En Algérie, **trois délégués** dans les départements d'Alger, Oran et Constantine.

Des **comités locaux** assurant ou non la gestion d'un ou plusieurs Diar el Askri.

Ces comités locaux constituent le rouage essentiel de l'organisation.

Leur originalité repose sur la réunion de personnalité locales de toutes origines, musulmans et non musulmans, œuvrant en commun pour répondre aux besoins de leurs adhérents. Ils bénéficient de l'assistance de conseillers techniques militaires et reçoivent les directives de délégués de l'association.

2. Programmes

La mission des Amitiés africaines est bien précisée dès le début :

— assister les appelés pendant la durée de leur service militaire,

— et, après leur libération, garder avec eux un contact aussi étroit que possible.

Au premier de ces objectifs correspond la création prioritaire de comités et de Diar el Askri dans chaque garnison nord-africaine et, en métropole, dans la région méridionale (Avignon, Montauban, Valence et Grasse).

A l'action de ces premiers comités s'ajoute celle des organismes créés en dehors des garnisons ,de telle sorte qu'à la veille de la guerre, toute l'Afrique du Nord était quadrillée par un réseau de Diar el Askri permettant de garder le contact avec tous les anciens militaires.

En quittant l'armée, ceux-ci ne se sentaient plus abandonnés mais trouvaient une aide matérielle et morale.

Les modalités de cette aide étaient des plus diverses et les initiatives nombreuses.

Sur le plan matériel, repas servis quotidiennement et distribution de vêtements aux plus déshérités, soins médicaux, établissement de dossiers de pension, de décorations, supprimant l'intervention d'intermédiaires douteux.

Sur le plan moral, les réunions dans les cafés maures des Diar el Askri, la participation des anciens militaires aux cérémonies officielles maintenaient entre eux la cohésion souhaitable.

L'ampleur de la crise économique, génératrice de chômage, conduisit les Amitiés africaines à intervenir sur le marché de l'emploi des travailleurs nord-africains.

Une instruction du 8 décembre 1939 fait expressément référence aux Amitiés africaines pour conseiller et orienter les anciens militaires vers les emplois qui leur sont réservés. Certains comités encouragent la formation professionnelle en créant des ateliers artisanaux ou en passant contrat avec des entreprises locales. Au Maroc les Amitiés africaines provoquèrent la création de chantiers de travaux dirigés par le génie.

Une action efficace fut également entreprise pour permettre à des anciens militaires d'aller travailler en France dans les régions industrielles de l'Est. Des comités d'accueil furent créés à Metz, Nancy, Belfort, Epinal, Toul, Longwy, Sarrebourg. A Lyon, un foyer modèle inauguré par le président Edouard Herriot, entretenait un dortoir de 80 lits, un réfectoire de 100 places et une vaste salle d'accueil.

A la veille de la guerre, les Amitiés africaines avaient créé cinquante-deux comités répartis comme suit : Algérie 28, Tunisie 4, Maroc 8, Métropole 12.

C'est donc une association récente mais en plein développement qui aborda le conflit auquel elle se préparait depuis quatre ans.

Jean-Michel BOREUX.

Pour les petites filles de nos « descendants » :

Les jeunes filles de « là-bas »

Là-bas ! c'est quelque part dans le Sud marocain, au-delà du Bani. Là-bas, c'est l'oued Noun où les Aït Lhassen, qui nomadisent jusqu'en Mauritanie, viennent se sédentariser un peu.

Fait unique au Maroc, je crois ,chez mes chers Aït Lhassen, la monture du guerrier est, non le cheval entier, mais la jument, comme dans les tribus nobles d'Arabie dont ils disent descendre. Mes goumiers, Marocains du Nord, et moi-même, montions toujours des chevaux entiers et il nous arrivait parfois d'avoir quelques démêlés avec les destriers locaux.

C'est ainsi que ce jour-là, suivi d'une petite escorte, je chevauchais dans l'oued Bouquila, à hauteur du village d'Abouda, lorsqu'un cavalier au galop, débouchant des jardins, arriva sur nous. Nos étalons crurent bon de se livrer à quelques manifestations bruyantes, auxquelles la jument répondit en faisant un brusque écart.

Et voilà notre cavalier désarçonné exécutant une belle pirouette et venant atterrir devant nous dans un souple roulé-boulé.

Le vêtement des femmes de là-bas consiste en une pièce de cotonnade indigo sans couture joliment drapée à la grecque.

Et notre cavalier était une femme : le joli drapé à la grecque ayant mal résisté à ces acrobaties imprévues, aucun doute ne pouvait subsister à ce sujet.

Mais rassurez-vous ! La décence était sauve, car, si deux jambes nues battaient l'air avec grâce, au cours de ses exercices de voltige notre écuyère avait réussi à ramener sur son visage un coin de son voile bleu qui ne laissait voir qu'un œil effarouché.

D'ailleurs, en garçons bien élevés, mes gens et moi n'avions manifestement rien vu, trop occupés à maîtriser nos chevaux tout émoustillés par la présence de la jument.

J'ai dit que le cavalier était une femme, j'aurais dû préciser que c'était certainement une jeune fille.

En effet, chez les Aït Lhassen, la coutume veut que les jeunes filles montent à cheval ; uniquement les jeunes filles, vierges, et non les femmes mariées ou l'ayant été. Car il y a chez les jeunes filles une « baraka » particulière ,ce rayonnement mystérieux et puissant qui permet toutes les réussites.

C'est ainsi ! Une jument qui est montée par une jeune fille acquiert de merveilleuses qualités !

⁂

Là- bas,c'est aussi le coude du Draâ, où les chevriers Aït Isfoul protègent les palmeraies contre les incursions des chameliers Aârib.

Chez les Aït Isfoul, les jeunes filles accompagnaient les guerriers au combat, et, ici encore, uniquement les jeunes filles, les vierges, « tiferkhin ». Elles se plaçaient en arrière de la ligne des combattants, et, en fait d'armes, chacune portait un pot de henné et un pinceau.

Malheur au guerrier qui lâchait prise ou simplement qui restait un peu en arrière. Les filles se précipitaient sur lui et le barbouillaient de henné. Bien plus que par le henné, le lâche était marqué pour la vie par la honte.

« Mais, comme me disait fièrement Souilem ou Baha Afroukh — le jeune " amrhar " des Aït Isfoul, on n'a jamais entendu dire qu'un guerrier des Aït Isfoul ait fui ! »

« Mais, lui demandai-je encore, pourquoi uniquement les jeunes filles ? Pourquoi pas les femmes ? »

Il réfléchit un moment, puis en hochant la tête il me dit : « Ah ! c'est l'aorf, c'est la coutume ! »

Pierre AZAM.

Les deux petits nègres

En ce petit matin d'hiver, il ne faisait pas chaud au poste de l'oued Noun lorsque j'arrivai à mon bureau.

Sur les marches de l'entrée, serrés l'un contre l'autre pour se tenir chaud et comme pour tenir le moins de place possible, étaient accroupis deux petits nègres d'une quinzaine d'années, un garçon et une fille, qui paraissaient rétrécir encore au fur et à mesure que j'approchais.

« Achnou hadak chi ? ? — Qu'est-ce que " cette chose " ? » demandai-je au mokhazni de garde.

Il hocha la tête et il me sembla voir une ébauche de sourire dans sa vieille barbe.

« Ils sont arrivés dans la nuit. Ils attendaient à l'entrée du poste. Dès qu'on a ouvert, ils se sont glissés à l'intérieur. Ils ont dit qu'ils voulaient voir le hakem (1). »

Il ajouta d'un air faussement détaché : « Ils sont à El Mahjoub ould Haïmouad.»

Ah ! Ah ! El Mahjoub ! Un des plus gros notables de la tribu ! Un brave type, très affable, très généreux, très riche, très estimé !... Et les immenses yeux de ces deux gosses qui me regardent comme le Bon Dieu ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

« Qu'ils entrent ! »

Comme deux souris, ils se faufilent derrière moi dans le bureau et s'accroupissent près de la porte.

Par quel bout attraper ces deux oiseaux tombés du nid ? Je me veux paternel :

« Aïouah ! Laâchoum ! Ach lehal ? — Alors ! petits serpents ! De quoi s'agit-il ?»

Le garçon ouvre la bouche mais aucun son ne sort.

Très dignement la fille rabat sur son visage un coin de son voile de cotonnade bleue. Je ne vois plus qu'un œil qui me regarde, pas trop effarouché, me semble-t-il.

« Alors ? »

Ils se poussent du coude. Enfin le garçon dit à la fille :

« Parle ! Toi ! »

Toujours accroupie elle s'approche un peu, redresse la tête, d'un geste noble elle rejette son voile en arrière et, d'une voix qui se veut assurée, elle commence par un traditionnel :

« Allah inaâl chchitan ! (Dieu maudisse Satan !) »

« Amin » dis-je. Ouf ! la glace est rompue. Peu à peu, sans marquer la moindre impatience, en parlant d'autres choses quand certaines choses étaient trop difficiles à dire, en comprenant sans insister les sous-entendus, en risquant parfois une très légère plaisanterie pour détendre un peu l'atmosphère, j'appris toute l'histoire.

Une histoire toute simple :

Le garçon s'appelait Ahmidou, la fille Mimouna. Ils étaient nés esclaves, fils d'esclaves (mais les mots arabes ne sont pas aussi brutaux) dans la « maison » d'El Mahjoub. Ils avaient grandi ensemble, ils étaient très amis... Oh ! Si ! Ils étaient très bien traités ! Ils étaient très heureux... Mais depuis quelque temps le « vieux » Mahjoub regardait Mimouna... et hier il avait dit... Alors, à la nuit tombée, Mimouna et Ahmidou s'étaient retrouvés dehors et ils avaient fui. Et ils avaient couru vers le poste. Ils avaient couru presque toute la nuit. Ils ne s'étaient arrêtés qu'en arrivant près du poste. Alors, ils s'étaent cachés dans les « fernan » (2) et ils avaient attendu le jour.

« Hmm ! Hmm ! Et qu'avez-vous fait dans les fernan ? »

La fille a compris la première le sens de ma question. Elle se redresse, les mains tendues en avant dans un geste d'une étonnante noblesse :

« Par Dieu ! Sid el Hakem ! nous avons attendu. C'est tout ! »

Il y a des larmes pas bien loin dans cette petite voix, et, bougre de bougre, moi, le « vieux soldat », ne me sentirais-je pas en train de m'attendrir ?

Bougre de bougre ! Je me lève. Je marche de long en large. Mes deux oiseaux se sont de nouveau tassés en silence dans leur coin et je sens leurs yeux qui me suivent.

Je grommelle : « Et maintenant ? Hein ! Maintenant, qu'est-ce que vous allez faire ? Oh ! vous êtes libres ! Il n'y a pas d'esclaves chez nous ! »

Je me plante devant eux : « Hein ? Qu'est-ce que vous allez faire ? »

C'est encore la fille qui parle. Elle prend la main du garçon et me dit très bas : « Nous voulons nous marier ! »

Je me rassieds. Je leur parle posément, calmement, comme à des adultes :

« Bon ! Vous voulez vous marier ! Et ensuite ? Il faudra vivre ! Il n'y aura pas de travail pour vous dans la tribu ! Il vous faudra aller à la ville. Qu'est-ce

que vous ferez en ville ? Vous savez tout juste garder les chèvres ou aider à monter la tente. En ville... »

Je leur parle longtemps. Enfin, épuisé, la bouche sèche, je leur demande :

« Alors ! Vous êtes libres ! Que voulez-vous faire ? »

Et la fille me répond : « A Sidi ! enta taârf ! (Ah ! Monsieur, toi, tu sais ! »

J'appelle le chaouch : « Emporte-moi ces deux pinsons ! Fais-les se laver, donne-leur à bouffer, et qu'ils ne bougent pas de chez toi jusqu'à nouvel ordre ! Et envoie un cavalier me chercher El Mahjoub ould Haïmouad ! Je veux le voir dès ce soir. »

⁂

El Mahjoub est assis en face de moi, plus élégant, plus noble, plus souriant que jamais. Nous avons déjà parlé de sa belle jument bai brûlé, de ce petit vent d'ouest qui apporte du froid humide mais qui n'a pas encore amené la pluie, des difficultés du ravitaillement en sucre et de bien d'autres choses encore. Négligemment je signale que deux jeunes, qui sont de ses « gens », sont venus chez moi. Oui ! il avait été mis au courant et cela l'avait rassuré car ces jeunes étaient partis de la « maison » hier soir et tout le monde était très inquiet. Qu'est-ce qui a bien pu leur passer par la tête, à ces jeunes ! Ah ! ces jeunes ! ces jeunes ! pourquoi sont-ils partis ?

— Et pourtant ils étaient bien traités ,bien nourris !

— Je n'en doute pas ! D'ailleurs dans une « maison » noble comme la tienne les traditions, la « horma », l'honneur !

— Oui ! chez nous, ils font pour ainsi dire partie de la famille.

— Bien sûr ! je les ai vus ! ils m'ont paru très gentils !

— Oh ! ceux-là ! je les considère comme mes propres enfants !

— Et la petite grandit ! elle est gentille, et c'est une jeune fille maintenant.

— Ah ! oui !

— Elle est même très jolie ! Tu ne trouves pas ?

— Oh ! Euh !

— A un vieil ami comme toi, je peux dire ce que je pense ! Je me demande s'il ne faudrait pas penser à la marier.

— Mais...

— Oui ! évidemment, pour toi elle est toujours une petite fille. Tu ne la vois pas grandir ! Mais, crois-moi ! Ecoute, oh mon ami ! je vais te dire une chose. Sais-tu pourquoi ces deux petits sont partis de chez toi et sont venus chez moi ?

C'est parce qu'ils voulaient se marier et qu'ils n'osaient pas te le dire. Ils n'osaient pas te le dire, mais, comme ils savent combien est grande notre amitié, ils sont venus me demander d'intervenir auprès de toi pour que tu les maries. Alors ! je te le demande !

Binetôt les « aknari », les figues de Barbarie, seront mûres. Tu organiseras une jolie petite fête et je serai heureux et fier de venir la présider.

⁂

Et au temps des « aknari » nous avons marié Ahmidou et Mimouna.

Comme quoi les officiers des Affaires indigènes ont fait tous les métiers, même celui de bonne fée.

Pierre AZAM.

---

(1) Hakem : titre très respectueux désignant le chef de poste.

(2) Fernan : désigne dans l'oued Noun une euphorbiacée arbustive qui forme une ecrte de maquis eur les collines.

Impressions de voyage au Maroc

Notre ami Louis Marx, de la section Alsace, avait proposé en février dernier un voyage au Maroc dont le programme était particulièrement alléchant. Il comportait, en effet, une randonnée en car, au départ de Strasbourg, avec embarquement à Sète sur le car-ferry « Marrakech », qui assure la liaison Sète-Tanger, et un itinéraire très bien étudié englobant une grande partie du Maroc.

Nous étions donc un groupe de vingt-quatre personnes, dont de nombreux anciens des goums et des Affaires indigènes et leurs épouses, à avoir répondu à cette offre et à prendre la route, le lundi 20 avril, pour effectuer ce voyage, remarquablement organisé par Marx et Mme Marx avec beaucoup de dévouement. Pour la plupart d'entre nous, il s'agissait de retrouvailles après plus de trente ans et pour quelques autres de la découverte du Maroc.

Nous embarquions donc lundi 20 avril, un peu avant 19 heures, sur le car-ferry « Marrakech », de la Compagnie marocaine de navigation, un véritable palais flottant, offrant un confort, une cuisine et un service dignes d'éloges. Nous débarquions à Tanger, le mercredi 22 dans la matinée.

Là, un guide marocain, Si Hassan, qui allait nous accompagner durant tout notre voyage, se mettait à notre disposition pour assurer sa mission avec beaucoup de zèle et de compétence assortis d'une parfaite connaissance de notre langue.

Après le repas pris dans l'ancienne ville internationale, nous prenions la route vers Chichaouen, but de notre première étape, où nous étions hébergés dans un hôtel moderne, l'hôtel Asmaa, bâti sur une colline qui domine la ville, ex-berceau du Rogui Abdelkrim el Khettabi.

Le jeudi 23, au début de l'après-midi, nous prenions la route vers Fès via Tétouan. L'ancien Maroc espagnol ne paraissait pas s'être beaucoup amélioré, depuis 1956, au point de vue état des routes et situation matérielle des habitants.

A Fès, par contre, accueillis à l'hôtel de Fès, avenue des F.A.R., au cœur de la ville nouvelle, nous pouvions apprécier le confort d'un hôtel moderne et luxueux. Au cours d'une brève promenade à pied, à proximité de l'hôtel, on pouvait croiser une foule grouillante de jeunes gens et de jeunes filles circulant et devisant avec une grande liberté d'allure et de comportement.

Le lendemain 24, la visite de la médina nous permettait de reprendre contact avec le monde des artisans de toutes les professions et pour ceux d'entre nous qui faisaient leur premier séjour au Maroc d'aller de découverte en découverte.

Le samedi 25, nous repartions de Fès pour Meknès, appelée aussi désormais Ismaïlia (j'en donnerai l'explication plus loin), via Volubilis et Moulay Idriss. L'hôtel Zaki qui nous accueillait à Meknès est installé à la sortie de la ville, sur la route de Midelt, à proximité des anciens quartiers occupés par l'Armée française au temps du protectorat. C'est également un hôtel de grande classe qui ne vaut cependant pas l'hôtel Transatlantique, bien connu, d'où nous irons jouir de la vue sur la médina dans l'après-midi, au cours de notre visite de la ville. Nous remarquons à l'occasion que les Marocains ont su inclure harmonieusement dans leurs agrandissements de la ville tout ce que nous y avions laissé.

Le lendemain, dimanche 26, nous repartons vers Ifrane, via El-Hajeb. D'Ifrane, par Imouzzer du Kandar, nous nous rendons à Sefrou (nous y mangerons, au souk, les premières cerises) et nous revenons déjeuner à Ifrane, à l'hôtel Mischliffen, aussi luxueux que le précédents.

Nous repartons d'Ifrane après déjeuner pour rejoindre, après avoir traversé Azrou, Khenifra but de notre étape du jour. Nous y sommes hébergés à l'hôtel Hamou Zaïani, très confortable également.

Lundi 27, nous quittons Khenifra pour atteindre Midelt, en empruntant la route de montagne qui traverse Arhbalou N'Serdane et cotoie Bou-Mia. Au passage, nous avons fait une brève halte à la colonne d'El Herri, de triste mémoire ; plus rien ne rappelle le désastre de la colonne Laverdure.

Nous déjeunons à Midelt, à la brasserie Excelsior que nous retrouvons telle qu'elle était en 1940. La pharmacie est toujours au même endroit sur la place, sauf que la croix verte a été remplacée par un coissant de même couleur.

Nous nous dirigeons, après le repas, vers Erfoud, par le Tizi n'Talrhemt, la vallée du Ziz et le tunnel du Légionnaire (la plaque relatant la part prise par la Légion dans le percement de ce tunnel a été enlevée).

Nous traversons Errachidia, ex-Ksar-es-Souk, (explication de ce changement plus loin). La ville s'est tellement développée qu'on a du mal à y retrouver quelques souvenirs.

Poursuivant vers Erfoud, une douzaine de kilomètres avant l'entrée dans la ville, nous nous arrêtons près d'une source qui jaillit, en plein désert, à plusieurs mètres de haut et débite une quantité considérable d'eau modérément ferrugineuse. Notre guide Hassan nous apprend que ce jaillissement miraculeux est assez récent et que les services techniques marocains se proposent d'exploiter cette eau qui sort de cette « aïn el baraka », comme on l'appelle, pour irriguer toute la palmeraie du Tafilalet qui en a bien besoin. En effet, il apparaît, selon notre guide, que le barrage de Hassan Addakhil, construit sur le Ziz, en amont de Ksar-es-Souk, il y a quelques années par des spécialistes yougoslaves, préférés à l'époque aux Français, est un véritable désastre, parce que non seulement il ne remplit pas efficacement son rôle, mais encore, et plus grave, il a asséché la palmeraie du Tizimi près d'Erfoud. C'est, du moins, ce que constatent les braves fellahs que nous avons rencontrés sur place. Aussi l'eau d'aïn el baraka sera-t-elle la bienvenue.

A Erfoud, l'hôtel qui nous reçoit est l'hôtel Sijilmassa, construit dans la palmeraie ; il est aussi très convenable, mais il s'y posa un problème de chambres, heureusement résolu en fin de compte, mais qui nous a donné quelques inquiétudes. En effet, il est assez courant que les services qui réservent les hôtels attribuent les chambres à plusieurs agences en même temps et ce sont ceux qui arrivent les premiers qui sont servis et cela parce qu'on ne veut refuser aucun client — et Dieu sait s'il y en a alors, c'est à la chance !

Avec notre car et notre toujours disponible Edouard, le chauffeur, nous poussons jusqu'à Rissani et au sanctuaire de Moulay Ali Chérif, berceau de la dynastie alaouite. Mais l'accès au sanctuaire, qui était permis il y a encore quelques années, ne l'est plus maintenant ,sur décision royale à la suite de la mauvaise tenue, dans l'enceinte sacrée, de touristes anglais...

Le lendemain 28 avril, à 4 heures du matin, nous nous retrouvons dix-sept de notre groupe, pour nous rendre dans deux Land-Rover, conduites par deux Aït Khebbache, de Taouz, jusqu'à Merzouga, pour admirer le lever du soleil sur l'Erg Chebbi, spectacle inoubliable, paraît-il. Malheureusement, le vent de sable et le chergui qui nous importunaient depuis la veille, ne nous permettent pas de jouir du spectacle, le soleil restant caché dans la poussière de l'âjej.

Revenus à Erfoud et après nous être restaurés, nous reprenons la route pour Tinerhir via Tinejdad. Nous arrivons peu après-midi dans les gorges du Todrha, après avoir admiré la magnifique palmeraie de Tinerhir et nous y déjeunons dans un restaurant au bord de l'oued.

Nous repartons ensuite vers Ouarzazate par la vallée du Dadès (Bou-Malne, Kelâa des Mgouna et Skoura) et admirons les plantations de rosiers qui permettent la fabrication de l'eau de rose, une ressource importante pour les autochtones.

A Ouarzazate, visite, bien superflue, de ce qui reste de la Taourirt (résidence) du Glaoui et hébergement à l'hôtel Azrhor dans de bonnes conditions.

Mercredi 29, départ pour Marrakech par le Tizi n'Tichka. Il y a encore de la neige sur le Toubkal et cela surprend beaucoup ceux des nôtres qui font ici leur premier voyage.

Nous arrivons au Guéliz pour déjeuner, en plein air, au restaurant de la Paix, puis nous gagnons l'hôtel Amine, près des Djebilet, sur la route de Casa, où nos chambres nous attendent.

Nous avons le plaisir d'embrasser notre camarade Thomas qui réside toujours à Marrakech et qui est venu nous saluer à notre passage.

En soirée, dix-huit des membres de notre groupe se rendent à quelques kilomètres de la ville pour participer à une soirée folklorique avec méchoui, couscous, haouache et fantasia. Tous en reviennent très satisfaits.

La journée du jeudi 30 avril est consacrée à la visite de Marrakech (Ménara, Bahia, Médina, Jardin Majorel, etc.). Elle se termine par un dîner dans un restaurant dans l'ancien « mellah », Dar Salam.

Vendredi 1er mai, c'est le premier jour du Ramadan, nous quittons Marrakech pour Casablanca et Rabat.

Nous déjeunons à la « Combuse », sur la corniche d'Aïn Diab, puis par l'autoroute, nous gagnons Rabat. Nous y sommes reçus à l'hôtel Chella, rue d'Ifni (près de la place Piétri et de la cathédrale) derrière ce qui paraît être le commandement de la Marine.

Un guide local nous conduit dans la visite de la ville : Palais royal, mausolée Mohammed-V, Oudaïas ,etc. Les souvenirs affluent mais les déceptions aussi surtout en ce qui concerne les Oudaïas et l'Aguedal, où ceux qui y ont vécu ne reconnaissent plus rien.

Samedi 2 mai, nous repartons pour Tanger où nous embarquons sur le « Marrakech » en fin d'après-midi et, après une traversée un peu agitée au cours de la dernière nuit, nous débarquons à Sète, lundi 4 mai, avec plus de deux heures de retard sur l'horaire.

Plusieurs impressions sont à retenir de ce voyage. En premier lieu ce qui frappe le plus les anciens marocains que nous sommes et qui n'ont pas revu le Maroc depuis 1956, c'est le développement extraordinaire des villes et ce phénomène est particulièrement impressionnant à Sefrou, Azrou, Khenifra, Midelt, Erfoud, qui paraissent avoir décuplé leur étendue. Malgré cela, j'ai revu à Erfoud et Khenifra les maisons que j'avais occupées autrefois. A Khenifra, la place Zaïane et les habitations administratives qui l'entouraient n'ont pas changé, mais leur vétusté fait craindre pour leur conservation. La maison de fonction qu'occupait le chef de cercle est bien délabrée et le toit autrefois en tuiles, en tôle maintenant, semble devoir s'envoler au moindre souffle. Pourtant elle est ocuupée vraisemblablement par une autorité. L'ancien camp de la Légion est évidemment occupé par l'Armée marocaine. On a arasé les parapets du pont portugais sur l'Oum er Rebîa, réservé aux piétons et construit à côté une passerelle métallique pour voitures et camions et il règne dans toute la médina une saleté repoussante.

Les grandes villes ont pris aussi une extension considérable. A Marrakech, par exemple, après avoir gravi en ascenseur les huit étages qui dominent le café de la Renaissance, au Guéliz, on s'aperçoit qu'il n'y a plus de solution de continuité entre le Guéliz et la Médina et que vers la Targa, les constructions se sont multipliées et qu'elles s'étendent jusqu'aux Djebilet.

Autre impression : le nombre considérable de jeunes, garçons et filles de moins de vingt ans. Tous parlent le français car ils l'apprennent à l'école et même dans les coins les plus reculés de la montagne, les enfants peuvent s'exprimer en français. Ces adolescents et adolescentes, celles-ci habillées à 95 % à l'européenne, dévoilées, vont l'allure dégagée et semblent avoir adopté toutes les attitudes de nos jeunes. Dans les médinas, par contre, presque toutes les femmes sont voilées et portent leur costume traditionnel.

Partout, les rues et boulevards sont ornés d'arcs de triomphe qui portent l'inscription, sans cesse répétée : « Allah, el ouatan, el malik » (Dieu, la patrie, le roi). Les portraits du roi, dans toutes les attitudes, sont accrochés à tous les poteaux électriques et trônent dans tous les magasins et tous les salons des hôtels. Le culte de la personnalité est poussé à son paroxysme.

Dès qu'on aborde la montagne berbère, on sent un souci constant d'arabisation et d'islamisation à outrance. Les mosquées sont bâties dans tous les ksours et la blancheur des minarets modernes tranche sur l'ocre des constructions. Dès qu'il existe une surface assez importante sur une colline ou une montagne, en lettres immenses faites de cailloux blanchis à la chaux, on voit s'étaler la litanie : « Allah, el ouatane, el maik », ou d'autres formules laudatives.

Sur les bordures des grands axes routiers correctement entretenus, figurent des poteaux donnant des conseils de prudence, tels que : « la modération (de

vitesse) vient du Miséricordieux (Dieu), la vitesse vient du démon », ou bien encore, en haut d'un col (le Tichka) : « ezreb ou taâtel » (dépêche-toi et tu seras en retard).

D'une façon générale, partout où nous sommes passés, sauf à Khenifra et à Marrakech, nous avons été très bien accueillis, et dès que nos interlocuteurs constataient que nous pouvions nous exprimer dans leur langue, il y avait un grand élan d'amitié de leur part. A ce propos, je voudrais raconter un fait qui nous est arrivé, à mon épouse et à moi-même, au cours d'une escale maritime de quelques heures à Casablanca, à l'occasion d'une croisière vers Madère, avant le présent voyage. Nous avions pris un taxi sur le port pour nous promener à la redécouverte de Casa ; naturellement, le chauffeur de taxi qui parlait un français très correct, préférait cependant parler l'arabe puisqu'il avait constaté que je connaissais parfaitement cette langue. Nous sommes donc rapidement devenus amis au point que lorsque nous sommes passés au marché aux fleurs, il est descendu et est allé acheter une gerbe de roses qu'il a offerte à mon épouse et il nous a ensuite invités à aller manger le couscous chez lui. Nous avons dû, à son grand regret, refuser, car notre bateau quittait le port à l'heure du dîner. Cela se passait au début du mois d'avril de l'an dernier.

Parmi mes réflexions je me suis posé la question de savoir comment réagissent nos bons Berbères de la montagne, si attachés de notre temps à leurs traditions, leurs coutumes et leurs idiomes. Je n'ai pas pu trouver la réponse, mais, à en croire notre guide, le roi a réussi à faire l'unité entre tous ses sujets et il n'y a plus de discrimination entre Arabes et Berbères. Certes l'héritier du trône est le symbole, avec son frère et ses sœurs de cet amalgame puisqu'ils sont nés d'une mère zaïane (fille du caïd Amahroq, bien connu des anciens de Khenifra). Apparemment donc, tout va pour le mieux, mais malgré le déploiement d'une propagande intensive à la gloire du roi et de son action, il n'est pas sûr qu'il n'y ait pas d'opposition.

Quant à l'efficacité et à la compétence des jeunes techniciens, je voudrais rapporter, ici, la conversation que j'ai eue avec un garçon d'une treintaine d'années, originaire de Taounate et serveur dans un hôtel à Fès. Tout heureux de rencontrer un Français parlant arabe (lui-même parle fort bien notre langue), il m'a rapporté que, dans sa région, tout le monde rendait hommage aux ouvrages qu'avaient laissés les Français dans le pays et vantait leur compétence. A titre d'exemple, il me disait que, dans sa région, tout le monde rendait hommage aux ouvrages qu'avaient laissés encore en service en bon état, alors que celles qui avaient été construites ultérieurement s'étaient écroulées à trois reprises. Autre exemple : l'adduction d'eau au village, par la source qu'avait aménagée les Français, nécessitant des travaux pour en accroître le débit, les ingénieurs s'y sont pris de telle façon que la source a disparu.

Il faudrait ajouter à ce tableau, tous les petits défauts et négligences que nous avons été amenés à constater dans les hôtels, pourtant de grande classe que nous avons fréquentés : robinetterie défectueuse, chasses d'eau déficientes, rideaux des chambres ne pouvant être tirés, etc. Tout cela dénote un laisser aller qui risque, à la longue, de dénaturer l'image de marque du Maroc.

Cependant l'élan touristique est tel, malgré cela, que de très nombreux cars, appartenant à des sociétés marocaines, remplis de touristes de toutes nationalités (Autrichiens, Allemands, Espagnols, Japonais, etc, — les Français, comme nous-mêmes, viennent plutôt avec leur propre car), parcourent les villes et la campagne marocaines. Mais peut-être cet afflux important d'étrangers, même s'il apporte de l'argent au pays n'est-il pas du goût de tous, car il apporte aussi quelquefois une gêne.

Le Maroc, et c'est normal, a donc considérablement évolué sans perdre sa ferveur religieuse tout en adoptant de manière intense le rythme de la vie occidentale.

Pour entretenir la flamme patriotique, les jeunes écoliers (il y a des écoles jusque dans les coins les plus reculés du bled) sont rassemblés devant la porte, à chaque entrée à l'école, et chantent l'hymne national pendant que le drapeau marocain monte au mât. Le drapeau flotte d'ailleurs en permanence sur tous les bâtiments publics.

Le roi est toujours présenté comme le père de la nation et les sentiments à l'égard de l'Algérie, dont l'aide au Polisario oblige le Maroc à une dépense quotidienne d'un million de dollars, sont ceux d'une hostilité à peine déguisée. Cependant on se félicite de la sagesse du roi qui se refuse à tout conflit direct avec ses voisins.

Il faut aussi souligner que l'enseignement du français est considéré comme une très bonne chose parce qu'il permet d'acquérir tous les termes techniques modernes. D'ailleurs on a conservé en de nombreuses circonstances les noms français des rues et notre guide a été empressé à nous montrer à Casa que la statue équestre du maréchal Lyautey était en bonne place dans le jardin du consulat de France.

Il faut savoir aussi que le Maroc, fier de son histoire, a voulu retourner à ses sources, c'est pourquoi, comme je le disais au début de mes propos, il a débaptisé Ksar-es-Souk pour en faire Errachidia et, d'autre part, il a adopté la nouvelle tendance d'appeler Meknès, Ismaïlia. Il veut ainsi rendre hommage à Moulay Ismaïl, fondateur de Meknès (contemporain de Louis XIV) et à Moulay Rachid, un des premiers sultans alaouites, dont le berceau est dans le Tafilalet, capitale Errachidia, ex-Ksar-es-Souk.

Sans être trop flatteur pour nos amis marocains, je répéterai qu'en dehors de Khenifra et de Marrakech, où l'atmosphère environnante nous a laissé une impression indéfinissable de malaise, nous avons été bien reçus partout, peut-être et probablement parce que nous ne nous sommes pas gênés pour dire que nous avions vécu autrefois au Maroc, ce dont nos interlocuteurs étaient très satisfaits.

Je ne veux pas terminer sans dire encore combien, avec tous les amis qui ont participé à ce voyage qui nous a procuré beaucoup de joies, nous remercions les responsables et les initiateurs de ce voyage, Mme et M. Marx, sans oublier notre chauffeur, dont la gentillesse, la bonne humeur, le dévouement, la dextérité dans la conduite de son véhicule sont dignes de tous les éloges.

R. FILHOL.

Mai 1987.

BIBLIOGRAPHIE

Ronald H. SPECTOR

LA GUERRE DU PACIFIQUE

Albin Michel, 1987 — 502 pages.

La guerre du Pacifique, vaste sujet, a permis aux historiens des analyses souvent plus fragmentaires que générales en raison de l'étendue de son théâtre d'opérations. Le grand ouvrage de Ronald Spector apporte une note et des éléments nouveaux. A la précision d'un dossier s'ajoute l'étude de la psychologie des adversaires autant que de la rivalité des principaux exécutants.

Cette guerre, qui oscilla d'île en île à travers le Pacifique, guerre d'usure que l'Amérique finit par gagner, grâce à l'énergie de ses chef et à son potentiel économique et militaire, un chercheur japonais déclara qu'elle **« déshumanisa au même titre le vainqueur et le vaincu ».**

Si l'Amérique avait souscrit au programme des Alliés, vaincre « l'Allemagne d'abord », elle n'hésita pas à donner à ses troupes du Pacifique tous les moyens indispensables pour battre le Japon qui lui avait infligé, le 7 décembre 1941, la cuisante défaite de Pearl Harbor où les navires américains, bord à bord dans le port, avaient été surpris par la perfide attaque de l'amiral Yamamoto et endommagés ou coulés.

Un lourd handicap, au départ, pour l'Amérique de Roosevelt avec le premier revers d'une attaque-surprise sur laquelle on a beaucoup et injustement glosé, tant certaines allégations furent faciles à démentir. En dépit de cette brillante entrée en guerre, dans un conflit de longue durée avec les Etats-Unis, le Japon savait qu'il « n'avait pratiquement aucune chance de sortir vainqueur ».

Forts de leur supériorité aérienne du début, les Japonnais n'en avaient pas moins des visées ambitieuses ; ils envisageaient de s'emparer de la Birmanie, du Siam, de la Malaisie, des Philippines et des Indes Néerlandaises, en attendant de s'attaquer aux avant-postes américains de Guam et de Wake.

Leur décision d'attaquer Pearl Harbor fut, rétrospectivement, critiquée par les historiens du dernier conflit. Ceux-ci ont pensé que les Japonais auraient eu intérêt, selon leur stratégie traditionnelle, à attendre la flotte américaine, qui eût mis six à neuf mois, pour se frayer un passage à travers les Carolines et les Marshall, délai suffisant pour consolider leurs conquêtes en Asie du Sud-Est.

Leur premier revers, les Japonais le connaîtront à Midway, en juin 1942, où les Américains avaient réussi à repousser leurs attaques. De cette bataille, les Américains comme les Japonais tirèrent le premier enseignement : ce n'était plus les cuirassés, comme pour la bataille du Jutland, qui constituaient le fer de lance d'une flotte mais bien les porte-avions que le « modernisme » naval verra triompher.

Le succès n'avait pas cependant changé de camp. Si Guam et Wake furent rapidement occupés par les Japonais, il leur fallut davantage de temps pour chasser de Manille, aux Philippines, Mac Arthur, qui s'était accroché à Bataan et à Corregidor d'où il repartit pour l'Australie, base de sa reconquête.

Guadalcanal où la flotte japonaise n'empêcha pas les Américains de débarquer, en août 1942, permit à ces derniers une victoire psychologique et surtout **« la première offensive sur le chemin de la victoire »,** qui assura les lignes de ravitaillement de l'Australie.

La prise de Rabaul, idée fixe de Mac Arthur, sera abandonnée ; comme plus tard lors de la conquête de la Nouvelle Guinée : heureuse décision puisque, après la capitulation du Japon, les Américains apprendront que Rabaul était défendue par une armée de cent mille hommes puissamment retranchés.

Bien qu'aux yeux de certains stratèges il aurait fallu continuer à tenir le Japon en échec, en attendant que la guerre, en Europe, fût gagnée ,la lutte se déplaça de la mer de Corail à la mer de Bismarck, des îles Salomon aux îles Gilbert, une lutte où les Américains utilisent de nouveaux avions le « P. 38 Lightning », le « Corsair » et de nouvelle embarcations amphibies. Ces opérations synchronisées avec la campagne de MacArthur en Nouvelle Guinée et l'avance britannique en Birmanie suscitèrent parfois la mésentente entre grands chefs, Nimitz et MacArthur, Stilwell et Chang Kaï Chek, tous avides de s'octroyer le premier rôle. Après avoir reconnu, dans un premier temps, la défaite totale des Alliés en Birmanie et affirmé : **« Je dis très haut que nous avons pris une sacrée dérouillée »**, l'habile Stilwell, un familier de la Chine, s'accorda avec Sir Archibald Wavell pour la reconquête de ce pays.

La Chine où s'étaient distingués les célèbres « Tigres volants » du général Chennault passa bientôt au second plan de la stratégie alliée, les opérations lancées à partir du territoire chinois n'ayant jamais joué un rôle dans la défaite du Japon.

La reconquête des Phlippines, en novembre 1944, objectif qui, à la demande de MacArthur, avait prévalu sur Formose que préférait l'amiral King, s'accompagnera de la dure bataille navale de Leyte, la plus grande défaite des Japonais, qui avaient perdu leur suprématie, en dépit des attaques des Kamikazes, les avions-suicides se jetant à l'assaut des cibles navales américaines.

L'approche du Japon sera jalonnée des conquêtes coûteuses des îles de Iwo Jima, en février 1945, et de Okinawa, le 1er avril 1945, tandis que MacArtuhr, avec la prise de Manille achève de reconquérir les Philippines où il avait juré de revenir.

On a longuement polémiqué sur l'utilisation de la bombe atomique lancée, le 6 août 1945, sur Hiroshima, suivie le surlendemain de celle sur Nagasaki. La bombe dévastatrice a-t-elle constitué **« le choc qui galvanisa enfin les dirigeants japonais favorables à la paix », « une miraculeuse délivrance »** selon Churchill, et qui s'acheva, le 2 septembre 1945, par la capitulation du Japon que MacArthur signa à bord du « Missouri » ancré dans la baie de Tokyo ?

Il faut donner une place spéciale à ce grand livre riche de faits, de dialectique militaire, de portraits des acteurs d'une guerre mouvante et morcelée. La remarquable reconstitution, faite avec objectivité, de Ronald Spector, nous montre la vision d'une lutte passionnée où l'Amérique amie a prouvé son entraide et son goût de l'effort qui lui ont assuré la victoire.

Pierre GRENAUD.

Roger DUVOLLET

MAROC - SAHARA - ALGERIE

Depuis plusieurs années, le père Roger Duvollet, père blanc, s'attache à faire revivre par le texte et par l'image le Maghreb, qui lui est familier, qu'il a servi et qu'il continue de nous faire aimer.

Sept beaux ouvrages — un huitième en préparation — nous rappellent les pays où nous avons passé des années d'un travail utile et ardent.

Le premier, plus linguistique, présente, dans un texte arabe et français, avec une transcription phonétique pour qui parle arabe sans le lire, des **Proverbes et dictons arabes,** en Algérie, Tunisie, Maroc et Sahara.

Algérie et Sahara, le deuxième tome, nous montre le christianisme, le judaïsme et l'islam en cohabitation jusqu'en 1962, puis le Hoggar et les Touareg.

Avec le troisième ouvrage, nous allons **d'Alger à Tamanrasset** par Beni-Abbès, Hassi-Messaoud, Ouargla, Djanet et les Ajjer, Touggourt, la piste d'El-Goléa à Tamanrasset, sensiblement l'itinéraire suivi par le rallye Alger-Dakar.

Le quatrième nous conduit **de la Méditerranée au Niger,** d'Oujda à Gao par Colomb-Béchar, Adrar, Reggan, la construction de la piste du Mer-Niger à laquelle s'ajoute la campagne de Tunisie 1942-1943 avec le général de Monsabert.

Le cinquième ouvrage **Oranie, Algérois, Constantinois, Sahara** nous entraîne vers Colomb-Béchar, Aïn-Sefra, Kenadsa, Abadla.

Dans **Maroc, Sahara, Algérie,** de Tanger à Agadir, revivent l'Atlas berbère fier de ses tabors, les villes impériales, Tindouf et les Reguibat, les vallées de la Zousfana et de la Saoura, Beni-Abbès riche du souvenir du père de Foucauld. L'ermite est là présent grâce à un dessin inédit, un crucifix, fait de sa main, signé, daté et offert au maréchal Lyautey. Ce précieux document, Lyautey l'avait signé avant de le donner au général Meynier, directeur des Territoires du Sud qui le remit au Musée d'Alger à la mort de M. Alazard, directeur du Musée ; Mme Alazard, en 1959, le remit à M. Delpech, administrateur judiciaire. Comment ne pas être ému devant l'image de ce pieux souvenir, un texte, entrelacé à la croix, écrit en français et en arabe par l'ermite de Tamanrasset ?

Enfin, dans le septième volume, de nouveaux proverbes arabes voisinent avec des vues de **Villages d'Algérie et Oasis du Sahara,** des Aurès à El-Oued, de Ghardaïa à Tamanrasset, Fort-Leclerc au Fezzan, Sebha au Tchad.

Nous sommes reconnaissants au père Duvollet de ce retour aux sources du Maghreb et du « Sahara éternel », de son apport culturel et surtout de son témoignage de fidélité envers les hommes et « les terres de soleil » ; grâce à lui, nous retrouvons des paysages, qui évoquent la joie de l'action, et auxquels reste attachée notre fidélité ,celle de l'esprit, après celle des armes.

En vente chez l'auteur : Père Roger DUVOLLET, collège Saint-Georges, 70000 Vesoul. — 73 francs le volume, franco de port.

Pierre GRENAUD.

Traduits du dialecte tachelhaït, par René EULOGE

LES CHANTS DE LA TASSAOUT
de Mririda n'Aït Attik

Editions Belvisi, Casablanca.
(187 pages, 30 photos, sous emboîtage carton).

Ces chants, recueillis par René Euloge, bien connu des vieux marocains, de la bouche d'une « aimable et discrète hétaïre », comme le précise l'auteur, nommée Mririda, native de la haute Tassaout (vallée située au cœur du grand Atlas marocain).

Cette personne exerçait aussi le commerce de ses charmes dans le souk d'Azilal, avant la guerre de 1939. Accessoirement, elle fut également la compagne provisoire de différents sous-officiers du 32e Goum.

Ces émouvants poèmes évoquent parfaitement toute l'âme berbère à laquelle nous sommes toujours si profondément attachés. C'est en plus un précieux document d'anthologie, tout à fait remarquable.

M. RAULT.

Lieutenant-colonel FOURNIER

DE MOGADOR A ALGER VIA LA RC 4

Nous tenons à préciser, ce que nous n'avons pas fait dans le précédent bulletin, que le lieutenant-colonel Fournier a fait don à la Koumia des droits d'auteur sur son livre **de Mogador à Alger via la RC 4,** dont nous avons fait la présentation dans le bulletin n° 104, page 58.

Nous remercions le lieutenant-colonel Fournier pour ce geste généreux.

Les commandes doivent être adressées directement à l'auteur :

Lieutenant-colonel FOURNIER,
villa Essaouira - 19, rue des Mésanges,
Orleix, 65800 Aureilhan.

AVIS DIVERS

RECHERCHES

— M. Noël de LINARES, souhaitant rassembler le maximum d'informations et de témoignages pour constituer un dossier biographique sur son père, le général de corps d'armée François Gonzalez de Linarès, ancien commandant en chef des forces françaises du Nord-Vietnam, serait particulièrement intéressé par les témoignages de personnes ayant connu le général au cours de sa carrière et par la connaissance de faits et anecdotes le concernant.

Il apprécierait également toute référence à des livres, revues et journaux donnant des détails l'intéressant, avec précisions sur les dates, lieux et circonstances.

Il remercie d'avance toute personne pouvant lui fournir des renseignements à l'adresse suivante :

M. Noël de LINARES - 52, rue Lafayette,
75009 Paris. Tél. (1) 42-46-90-81.

— Notre ami le lieutenant Aimé RECH, résidence « I Minelli », bâtiment C à 20200 Bastia (tél. 95-32-06-40), demande des nouvelles d'un ancien. Il s'agit du sous-lieutenant de réserve Jean FOUQUEUIL qui, pendant les campagnes d'Italie et de France, se trouvait au G.C.E. du XI[e] Tabor.

— Le docteur ROBET, ancien médecin militaire, recherche des membres des tabors qui auraient connu le docteur Suzanne VALLON, qui accompagnait une unité marocaine dans les Vosges pendant l'hiver 1944-1945.

Ecrire au Dr ROBET, 57, avenue du Maine, 75014 Paris. - Tél. 43-22-30-41.

— Mme Georgette MAIRE, 135, avenue du Général-de-Gaulle, 68370 Orbey, recherche un adjudant de goum (prénom Maurice) et un sergent LEFEVRE qui auraient logé, avec leur section de goum, en fin décembre 1944, à la ferme CALBLIN, entre Aubure et Freland.

— M. Daniel ANRE, du Centre des hautes études de l'armement, chargé par le Musée des blindés de Saumur et par la société Panhard et Levassor, recherche des officiers et sous-offciers des Affaires indigènes et des goums qui auraient assisté dans les années 1940 à 1950, dans la région de Marrakech, aux essais du prototype « EBR » alors baptisé « Voiture spéciale 201 ».

Ecrire directement à :

M. Daniel ANDRE, Centre des hautes études de l'armement,
21, place Joffre, 75007 Paris.

— L'élève Eric SPILLMANN - 1[re] Cie, Cyr III, Prytanée militaire, 72208 La Flèche Cedex — recherche des insignes de goums, méhallas, makhzen ,tabors, G.T.M., tirailleurs ou spahis marocains, ainsi que des coiffures (képis, calots, chèches) ou de vieux uniformes...

Passionné par l'Armée d'Afrique, le jeune Eric est le petit-fils du général Spillmann et le fils du colonel Nicolas Spillmann. Il témoignerait une infinie reconnaissance à tous les officiers, sous-officiers des goums et des A.I. qui lui permettraient de recueillir des souvenirs de cette glorieuse époque de l'Armée d'Afrique.

LE COLONEL BERTRAND DE SEZE PRESIDENT DU SECOURS DE FRANCE

Nous apprenons que — après le décès en octobre dernier de Mlle Clara Lanzi, qui fut sa fondatrice et pendant vingt-cinq ans son infatigable animatrice — le Secours de France a porté à la présidence de son conseil d'administration notre camarade le colonel Bertrand de Sèze, ancien officier des Affaires indigènes, ancien commandant du 61e Goum, membre de la Koumia.

Le Secours de France s'est donné pour mission d'apporter une aide financière à ceux qui dans l'adversité, sont restés fidèles à la France et aussi ceux qui luttent pour la sauvegarde de la civilisation chrétienne, tels les réfugiés du Sud-Est asiatique, les chrétiens du Liban, d'autres encore...

Si vous voulez participer à cette mission, adressez vos dons au :

SECOURS DE FRANCE, 29, rue de Sablonville,
92200 Neuilly. - Tél. 46.37.55.13 - C.C.P. Paris 16590-11 D.

L'AVENTURE VOLONTAIRE AU MAROC

L'association « Aventure volontaire au Maroc » organise, en septembre 1987, un séjour de deux à trois semaines à la découverte du Maroc. Ce séjour est plus spécialement destiné aux jeunes à partir de dix-huit ans.

Bivouacs sous les étoiles, sous la tente, en altitude ou près de la mer — cuisine sur feu de bois — vie et survie dans la nature — astronomie — topographie et orientation — initiation à l'art — nombreux contacts locaux (personnalités civiles et religieuses, missionnaires) — soirées dans les villages — nomadisation — visites d'ateliers dans les médinas — méchouis — soleil — sueur — oasis — forêts de cèdres — sable et cailloux — chants — rires — détente et joie.

A pied, à cheval, en chameau, en voiture, en vélo tout terrain (mountain bike).

Dates : trois semaines en septembre 1987(possibilité de deux semaines).

Matériel nécessaire : sac à dos, duvet, chaussures de marche (précision et détails lors de la réunion préparatoire et dans le dossier).

Inscription : au plus tôt (nombre de places limité); demande de renseignements et dossier d'inscription à :

« AVENTURE VOLONTAIRE MAROC 87 »,
31, rue des Minimes, 71000 Mâcon. - Tél. : 85-39-12-08.
(M. Jean-Charles de COLIGNY).

Prix : trois semaines, 6.400 F, Paris-Paris (tout compris),
deux semaines, 5.700 F, Paris-Paris (tout compris).

Comprenant : voyage, déplacements sur place, nourriture, inscription, assurance, prêt de matériel et prestations diverses. — Les accompagnateurs sont bénévoles.

VOYAGE AU MAROC

Le docteur Bernard NINARD, membre de la Koumia, organise à partir du samedi 5 septembre un voyage au Maroc (circuit de treize jours et douze nuits). Paris-Tanger par avion.

Itinéraire au Maroc : Tanger - Fez - Meknès - Midelt - Erfoud - Ouarzazat - Taroudant - Agadir - Essaouira - Marrakech - Casablanca - Rabat.

Retour par avion : Casblanca-Paris.

Prix par personne en chambre double tout compris (avion et circuit) : 5.845 F
Il reste quelques places disponibles. — Prendre contact ,avant le 15 juillet 1987, auprès de : Dr Bernard NINARD, 45, bd Victor, 75015 Paris. Tél. : 42-50-74-74.

RENSEIGNEMENTS ADMINISTRATIFS

LES PENSIONS DE REVERSION

COMMENT LES OBTENIR

1. Retraite militaire :

Dès le décès du titulaire d'une pension militaire, il convient d'adresser une simple lettre au trésorier payeur général de la pension en indiquant, avec acte de décès à l'appui :

- le numéro de pension d'ancienneté dont bénéficiait le militaire décédé ;
- éventuellement le numéro de pension d'invalidité dont il bénéficiait.

Dans un délai d'une huitaine de jours, le trésorier payeur général adresse un dossier à compléter et à adresser au :

MINISTERE DES FINANCES - Service des Pensions,
B.P. 352, 17023 La Rochelle.

Dans un délai de trois mois, à compter du premier jour suivant la date du décès, la veuve reçoit le titre de pension et les arrérages correspondants.

Pour les officiers généraux, il convient de s'adresser au :

BUREAU DES OFFICIERS GENERAUX,
14, rue Saint-Dominique, 75998 Paris Armées.

2. Autres retraites :

S'adresser directement à l'organisme payeur de la retraite (Sécurité sociale, Caisse des cadres, etc.).

PENSION MILITAIRE D'INVALIDITE

Le droit à pension de réversion est ouvert :

- soit lorsque le taux de pension d'invalidité était égal ou supérieur à 60 % ;
- soit lorsque le décès est consécutif à une infirmité pensionnée quel que soit le montant de la pension.

LEUR MONTANT

1. Pension d'ancienneté militaire :

50 % de la pension du mari y compris éventuellement les majorations pour enfants.

2. Pension militaire d'invalidité :

La pension de réversion « invalidité » n'est pas égale à 50 % de la pension du mari.

Taux normal appliqué dans les cas suivants :

- décès imputable au service ou résultant d'une infirmité pensionnée ;
- décès quelle qu'en soit la cause, si le défunt avait droit à une pension d'un taux au moins égal à 85 %.

Taux de réversion (égal aux 2/3 du précédent), appliqué quelle que soit la cause du décès si le militaire était en possession d'une pension comprise entre 60 % et 85 %.

Taux spécial attribué aux veuves de plus de cinquante-sept ans ou infirmes ou incurables et ne disposant que de faibles ressources.

Le taux de pension est variable suivant le grade du mari (sauf pour les retraités avant le 3 août 1962 pour lesquels la pension d'invalidité est liquidée au taux de soldat quel que soit le grade).

Exemple, par trimestre au 1er mars 1987 :

Grade	Taux normal	Taux de réversion
Soldat	7.054,47	4.702,98
Adjudant-chef	7.425,81	4.950,82
Commandant	10.775,59	7.183,73

3. Autres retraites :

Le montant de la pension de réversion est variable suivant les régimes :

- Sécurité sociale : 52 % ;
- Autres caisses : 50 à 60 %.

OUVERTURE DE DROITS

Les droits à pension de réversion sont établis si :

- entre le mariage et la cessation d'activité, le mari a accompli deux ans de service valables pour la retraite ;
- un ou plusieurs enfants sont nés du mariage dans les trois cents jours après le décès ;
- le mariage antérieur ou postérieur à la cessation d'activité a duré au moins quatre ans.

PARTAGE DES PENSIONS

Lorsque le mari a contracté plusieurs mariages et qu'il existe une ou plusieurs épouses divorcées non remariées la pension de réversion d'ancienneté est partagée entre les différentes épouses suivant un pourcentage qui est différent suivant la date où ont été prononcés les jugements de divorce.

Mais la législation étant très complexe en ce domaine il convient de s'adresser au service des pensions des armées à La Rochelle qui est compétent pour renseigner selon le cas.

SECURITE SOCIALE

La veuve et les enfants mineurs bénéficient des prestations de la Sécurité sociale au titre du décédé pendant un an après la date du décès.

Mais la veuve doit se faire immatriculer à son propre nom dès que la pension de réversion est liquidée.

LA RETRAITE DU COMBATTANT

Il a été constaté que certains membres de la Koumia ne percevaient pas la retraite du combattant, quoique pouvant y prétendre.

Instituée en 1932, la retraite du combattant n'est pas une retraite professionnelle mais la traduction pécuniaire d'une **récompense versée à titre personnel,** non reversible en cas de décès.

Son montant est indexé et basé sur l'indice 33. Il était, au 1er mars 1987, de 2.009,04 par an versé en deux fois.

Tous les titulaires de la carte du combattant âgés de plus de soixante-cinq ans quel que soit leur grade ou leur origine (active - réserve...) peuvent demander à bénéficier de la retraite du combattant.

Ils doivent adresser leur demande à l'Office départemental des Anciens Combattants qui leur a délivré la carte du combattant.

Fermeture du secrétariat pendant le mois d'août

Aucune permanence n'étant assurée au secrétariat du

1er AOUT au 31 AOUT

Il est demandé de ne pas adresser de corerspondance et surtout de chèques pendant cette période.

RHIN ET MOSELLE ASSURANCES FRANÇAISES

le plus « koumia » des groupes de compagnies d'assurances

1, rue des Arquebusiers – 67000-STRASBOURG
48-50, rue Taibout – 75009-PARIS
78, route de Paris – 69260-LYON-CHARBONNIERES

Bernard MERLIN
SECRETAIRE GENERAL
45, rue de Magdebourg
75116 PARIS

Henry ALBY
CONTROLEUR PRINCIPAL
" Bordeneuve "
31380-MONTASTRUC-LA-CONSEILLÈRE

Pierre SALANIÉ
AGENT GENERAL
" Le Haut-de-la-Côte "
46220-PRAYSSAC

Michel LEONET
PRESIDENT DIRECTEUR GENERAL
DU GROUPE
Rhin et Moselle - Assurances Françaises
Languedoc
STRASBOURG

André FEAUGAS
INSPECTEUR GENERAL HONORAIRE
" Le Méjean "
Pessac-sur-Dordogne
33890 - GENSAC

Maurice DUBARRY
DIRECTEUR ADJOINT HONORAIRE
" La Grande Candelle "
Allée des Pins – 13009-MARSEILLE

Renaud ESPEISSE.
SOUS-DIRECTEUR HONORAIRE
Le Plessis Breton
35420 ST GEORGES DE REINTEMBAULT

LA KOUMIA

ASSOCIATION DES ANCIENS DES GOUMS MAROCAINS ET DES A.I. EN FRANCE
Reconnue d'utilité publique Décret du 28 février 1958, « J.O. » du 1er mars 1958

SECRÉTARIAT GÉNÉRAL :
14, RUE DE CLICHY, 75009 PARIS
TÉL. : (1) 48-74-52-93

SECTION : .....

BULLETIN D'ADHÉSION

NOM et prénoms : .....

Date et lieu de naissance : .....

Situation de famille : .....

Marié, père de famille : nombre d'enfants : .....

Prénoms et date de naissance des enfants mineurs : .....

.....

Situation militaire ou profession : .....

Adresse : .....

.....

N° de téléphone : .....

Dernier grade aux G.M.M. : .....

Unités des Goums et postes A.I. auxquels vous avez appartenu, avec indication des années : .....

.....

.....

Décorations : .....

.....

.....

.....

.....

A ....., le ..... 19....

Signature :

Cotisation annuelle et Bulletin de al Koumia pour 1987 (4 numéros par ans) 150 F
Cotisation seule : 50 F.

Les DONS sont versés au budget des œuvres sociales de la Koumia. Paiement par chèque barré, mandat-carte ou C.C.P. : KOUMIA 8813-50 V PARIS.

Permanence tous les mardis et vendredis, de 15 heures à 18 heures, 14, rue de Clichy, 75009 Paris. Métro : Saint-Lazare ou Trinité-Estienne-d'Orves.

Une nouvelle voiture ?

Des travaux dans votre maison ?

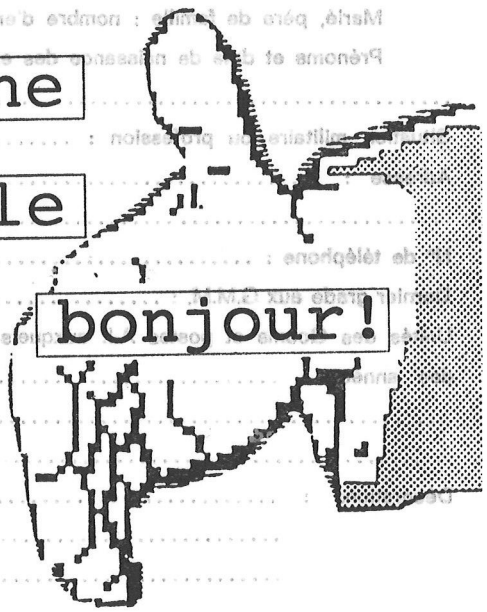
De l'argent pour l'avenir ?

Le crédit

et l'épargne

c'est simple

comme...



70 agences sont à votre écoute dans toute la France
demandez l'adresse de la vôtre en écrivant,
sans timbre, à: Cetelem - Libre réponse N° 604 92
92529 NEUILLY SUR SEINE CEDEX

cetelem

89, avenue Charles-de-Gaulle
92200 Neuilly-sur-Seine
Tél. : 47-38-85-85

CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'ASSOCIATION DES DESCENDANTS DES MEMBRES DE LA KOUMIA

MEMBRES D'HONNEUR FONDATEURS

Colonel CARRERE (†), Colonel PICARDAT, Colonel LUCASSEAU (†)

MEMBRES FONDATEURS

Michel AUNIS, Georges BOYER de LATOUR, Catherine COUSIN (née LUCASSEAU), François DELHUMEAU, Florence LECHAT (née de MAREUIL), Chantal L'HERITIER (née FEAUGAS), Francine de LIGNIERES (née PICARDAT), Hélène LE GUOGUIEC (née de LIGNIERES), Max de MAREUIL, Michel PASQUIER.

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président	Georges BOYER de LATOUR	(16) 94-76-41-26
Vice-président	Robert COUDRY	(1) 43-26-70-96
Secrétaire générale	Antoinette-Marie GUIGNOT	(1) 42-60-29-98
Secrétaire générale adjointe	Jacqueline MAURER	(1) 45-06-69-36
Trésorier	Michel PASQUIER	(16) 47-50-94-49
Administrateurs	Jean BERTIAUX	(16) 86-62-20-95
	Jean-François CARRERE	(1) 60-08-01-40
	Cyril VILLERBU	S.P. 69 120 / A
	Jacques PASQUIER	(1) 42-53-72-91
	Simone LABATAILLE	(1) 45-04-47-29
	Florence ESPEISSE	
	Anne BARTHELEMY	(16) 93-24-14-65

Cotisation annuelle et abonnement au « Bulletin de la Koumia » 150 F.
Cotisation seule : 50 F.

Chèque à libeller au nom de : ASSOCIATION DES DESCENDANTS DES MEMBRES DE LA KOUMIA et à adresser à :

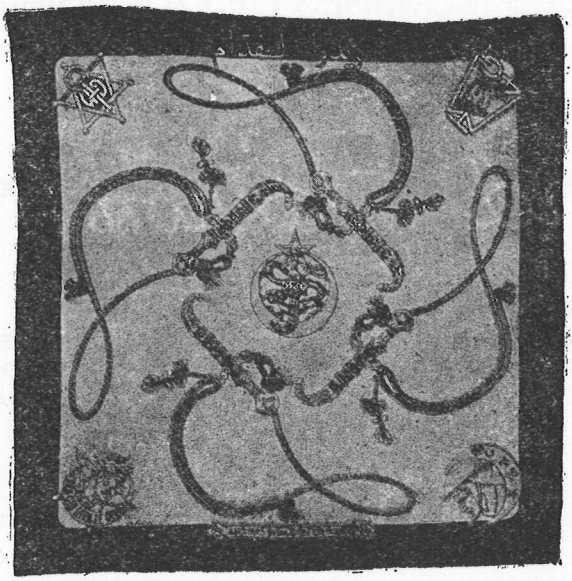
Georges BOYER de LATOUR, président,
Les Touos du Puits-Neuf, route de Mons,
Callian, 83440 Fayence.

LE FOULARD DES A. I. ET DES GOUMS

Ce foulard, créé spécialement pour les épouses des anciens officiers et sous-officiers des A.I. et des Goums marocains, existe en trois tons :

- **fond sable et bordure verte ;**
- **fond blanc et bordure bleue ;**
- **fond blanc et bordure bordeaux.**

Il est en vente au secrétariat de la Koumia, pour 400 F plus 20 F de frais d'envoi en province.



Philippe POULIN
MASSEUR - KINESITHERAPEUTE
Diplômé d'Etat
Agréé par la Sécurité sociale

160, Grande-Rue
Tél. 46-26-19-49 92310 SEVRES

UNION SÉCURITÉ **13, rue Sainte-Croix de la Bretonnerie**
75004 PARIS — Téléphone : 48-87-30-22

M. GUILLETTE, Directeur

Chaussures — Bottes — Vêtements — Lunettes — Ceintures — Casques
Gants de protection — Civières — Boites à pansements
FOURNISSEUR DE GRANDES INDUSTRIES

Directeur de la publication : Jean de ROQUETTE-BUISSON Dépôt légal : 2e trimestre 1987
Commission paritaire no 296 D 73 du 15 mai 1972 Imprimerie CRESCENZO et Cie, Paris